

**VIE
OBLATE
LIFE**

TOME SOIXANTE-TROIS / 2
VOLUME SIXTY-THREE / 2

2004

OTTAWA, CANADA

La relève des années 1816-1823 chez les Missionnaires de Provence: Discernement et persévérance

Émilien Lamirande

SUMMARY – Pursuing his studies of the early life of the Missionaries of Provence, the author examines the perseverance of recruits between 1816 and 1823, when the Founder accepted his appointment as Vicar General of his uncle, who had recently become Bishop of Marseilles. Up until then, he had lived in community life at Aix with the other missionaries; but now he would become more of a superior general of the Society than a daily companion. Criteria for admission into the Society were not always clear. Some candidates were very young, whereas others were priests already set in their ways; the duration of the novitiate was not the same for all, and at times it was relatively short. No one had any idea of what we call today discernment of vocations; nor was the medicine and psychology of the day of much help. Admissions had to rely much more on Father de Mazenod's own instinctive judgement. Many recruits left or were expelled; others died young, like Suzanne, Marcou, Jourdan, while others were remarkably qualified, such as De Guibert, Hippolyte Courtès, Honorat, Telmon, Guigues, all of whom became pillars of the Congregation in its early growth.

Dans la foulée de l'étude sur le noviciat et les différents aspects de la formation au début de la Mission de Provence, nous revenons à ceux qui composent la recrue des années 1816-1823⁰. Nous nous hasardons à aborder une question peu examinée jusqu'ici, celle du discernement qui a dû s'opérer, non sans tâtonnements et sans erreurs. On a déjà dit que le taux de persévérance a été plutôt faible. On comprendra peut-être mieux pourquoi en voyant de qui il s'agissait. Nous retiendrons ensuite le cas de trois profès qui, après avoir quitté la Société sont demeurés proches d'elle ou du Fondateur, et nous évoquerons, parmi la relève, quelques figures qui, s'étaient déjà signalées et étaient destinées à un rôle de premier plan.

1. Persévérance et sorties d'après la Règle de 1818

L'acceptation dans la Société de nouveaux aspirants impliquait de leur côté la ferme volonté de s'y intégrer et, de la part des autorités, un exercice soutenu de discernement. Il était stipulé que, pour être admis au noviciat, il fallait «vouloir persévérer toute la vie dans la fidélité et l'obéissance aux saintes Règles de l'Institut¹». Dans l'esprit du Fondateur, les novices étaient déjà membres de la Société et le noviciat, s'il pouvait constituer une période de probation, supposait chez eux l'intention de s'engager à vie, jamais l'idée de ne faire qu'un essai. La Règle imposait, au terme du noviciat, un vœu de persévérance qui, non seulement obligeait à vivre jusqu'à la mort dans la Société, mais en outre à n'en demander dispense qu'au Souverain Pontife ou au supérieur général². Cette précaution ne protégera pas la jeune Société, au statut juridique précaire, des soubresauts consécutifs à la nomination du Fondateur comme vicaire-général de Marseille, en 1823. Dans la section par quoi, sur une note plutôt sombre, la Règle se termine, on prévoit que les assurances qu'on a pu se former à propos des aspirants ne se vérifieront pas toujours:

Quelque soin que l'on ait pu mettre pour ne recevoir dans le noviciat que des sujets sur la persévérance desquels on pouvait compter, il est néanmoins à présumer qu'on aura la douleur de rencontrer quelque sujet infidèle ou quelqu'un que l'on ne jugera pas propre sous l'Institut et qu'il faudra renvoyer³.

Deux circonstances paraissent susceptibles de provoquer une sortie. La première relève du sujet qui, avant ou après l'oblation, renonce à son projet. Pour Mazenod, ce changement d'orientation est généralement entaché d'infidélité et de culpabilité. La seconde englobe les cas où c'est la Société qui provoque la rupture, en raison d'une conduite répréhensible ou par manque d'aptitude pour les études ou le ministère.

Comme causes de renvoi, on évoque des fautes ou des carences graves qui permettraient de

juger devant Dieu «qu'un sujet est totalement impropre à faire le bien et à procurer la gloire de Dieu dans la Société». Même s'il est recommandé au Supérieur de procéder «avec tous les ménagements possibles», avec «la douceur que sa charité lui inspirera», en accordant au besoin «quelques secours pécuniaires», celui-ci doit faire prévaloir «le bien commun et l'édification de l'Église». Le renvoi entraînerait la dispense des vœux prononcés⁴. Le Fondateur ne se résignait à recourir à cette mesure qu'à la suite d'une conduite ou d'attitudes jugées intolérables, généralement observées sur une longue période. Il regrettera d'ailleurs plus tard d'avoir trop toléré des «mèches fumantes⁵».

Le supérieur général pouvait aussi, dans certaines circonstances, relever de ses vœux «celui qui s'oublierait au point de les enfreindre en quittant de son propre mouvement la Société envers laquelle il s'était engagé pour toute sa vie». Cette «condescendance» ne s'exercera pourtant «qu'à l'égard de ceux qu'il jugera peu propres à la Société». Quant à ceux «qui peuvent servir Dieu et l'Église dans la Société, il ne les déliera point», mais cherchera à les ramener à leur devoir, «regardant leur démarche inconsidérée plutôt comme une tentation ou comme l'effet d'une séduction étrangère que comme un acte réfléchi de leur volonté». Il était ensuite prévu dans quelles conditions pouvaient réintégrer la Société ceux qui l'auraient quittée de leur propre mouvement ou qui en auraient été exclus⁶.

2. Un discernement difficile

Pour illustrer ce qui vient d'être dit des renvois et des dispenses, nous disposons des déclarations du Fondateur sur les motifs qui ont entouré le départ d'un certain nombre d'individus agrégés à la Mission de Provence à ses débuts. Soit en raison de son inclination à faire confiance, soit en prêtant aux autres la même solidité de convictions et la même détermination que les siennes, soit parce qu'il avait fermé les yeux sur des lacunes ou des défauts trop réels, Mazenod sera souvent non seulement déçu, mais parfois bouleversé par la conduite des siens. À quelques reprises, il se sentira trahi. Au-delà du secret des consciences qu'il ne pouvait percer, même si la frontière entre le for interne et le for externe paraît souvent alors assez floue, il a eu de la peine à saisir l'ambiguïté de certaines situations et la complexité des tempéraments ou des caractères.

Un premier départ, qui a été un renvoi, s'était effectué quelques semaines à peine après l'inauguration de la vie commune. Auguste Icard était donc du groupe initial. Mazenod, à son propos, use dans le Registre des admissions, de termes pondérés: «des raisons majeures me forcèrent peu après de lui signifier qu'il ne devait plus désormais se réputer de notre Société qui ne le jugeait pas propre pour elle⁷». Il se fera plus explicite dans un Mémoire ultérieur⁸. Le pitoyable parcours de ce malheureux prêtre démontre qu'il avait eu pleinement raison⁹.

Les critères d'admission précisés dans la Règle de 1818 ne pouvaient garantir des échecs. La période de probation pouvait être très brève. Personne n'avait l'expérience de ce qu'on appellera le discernement des vocations. Ni la médecine ni la psychologie de l'époque ne pouvaient être d'un grand secours. Mazenod, en maintes circonstances, avait eu «un coup d'œil extrêmement juste pour juger les hommes¹⁰». On peut penser à ce qu'il avait attendu de Tempier ou de Guibert. Cela n'empêche qu'il se soit aussi parfois mépris. Lui-même se reprochera d'avoir été trop indulgent et d'avoir laissé avancer des sujets qui ne le méritaient pas¹¹.

Dès avril 1816, de jeunes recrues commencent à se présenter. Parmi la quarantaine reçue entre cette date et l'été de 1823, la grande majorité devaient quitter, la plupart après un stage plus ou moins bref, d'autres après quelques années. Pour plusieurs de ceux qui ont commencé leur noviciat entre 1816 et 1820, le Fondateur a consigné dans le Registre, la plupart du temps de façon succincte mais parfois plus longuement, les circonstances de leur départ. Ces indications ne laissent pas d'être révélatrices. Le premier de la liste est Casimir Carles, arrivé en avril 1816. Dans ce cas, les dispositions du candidat et celles du supérieur finissent par se rejoindre:

Il vécut quelque temps dans la pratique exacte de la Règle qu'il avait promis d'observer; mais sa ferveur s'était ralentie, il écouta trop aisément les sollicitations de ses parents et il me demanda de retourner chez lui sous de frivoles prétextes. Je me rendis d'autant plus volontiers à ses insistances que l'état de sa santé et le genre de maladie dont il était atteint ne m'auraient pas permis de le garder dans la maison, encore moins de consentir à l'agréger définitivement à la Société¹².

Avait été reçu à la même époque, J.-B. de Bausset, neveu de l'évêque de Vannes, le futur archevêque d'Aix. Sur ses instances, malgré «des raisons particulières» qui incitaient Mazenod à résister, il avait été revêtu de la soutane le 4 novembre. D'abord d'une conduite exemplaire, sa ferveur à lui aussi connut des fluctuations. Finalement, «il retomba dans l'ennui, le dégoût, le mécontentement». Le Fondateur conclut ainsi ses remarques: «il se découragea et finit par renoncer entièrement à sa vocation, au grand détriment de son âme¹³.»

Plus loin, le Fondateur groupe dans une «même case» trois candidats sortis avant d'avoir été tonsurés et «qui n'ont pas persévéré par leur très grande faute». Ce qui est dit de chacun s'harmonise assez mal avec ce jugement global. L'un s'était bien conduit pendant deux ans, le deuxième avait montré de bonnes dispositions que l'on avait cru solides, le troisième, «d'ailleurs vertueux», était écarté «en raison de son incapacité absolue pour les sciences et son peu de bon sens¹⁴». Dans la même catégorie que ce dernier, un nommé Giraud, sur lequel on avait placé beaucoup d'espérance, avait «constamment donné l'exemple de la régularité la plus exacte et de la ferveur la plus soutenue», mais avait dû se retirer suite à des troubles mentaux dont on semblerait le tenir responsable: «Plus humble, il eût persévéré; mais enflé de quelque vaine science que son jugement naturellement faux lui fit prendre à rebours, il voulut scruter la Majesté et il fut opprimé par la Gloire¹⁵.»

Il y eut ensuite deux prêtres, reçus en 1818, qui ont participé aux activités de la Société et laissé leurs traces dans les archives. Le premier était Marius Aubert, que Fortuné de Mazenod avait estimé être un «très bon prêtre, mais un parfait original¹⁶». Le Fondateur l'avait mis en garde contre sa tendance à n'être jamais satisfait:

Mon cher ami, je vous ai déjà averti de votre inconstance qui consiste à ne vous trouver bien nulle part, à chercher toujours un mieux que vous ne rencontrerez jamais, d'avoir aujourd'hui des dispositions qui vous ramènent au village tandis qu'il y a quelques mois vous en aviez qui vous faisaient soupirer après la maison¹⁷.

Le supérieur a cru opportun de s'expliquer à son propos:

La bonne opinion que j'avais de ce jeune prêtre, jointe à l'extrême besoin où nous étions réduits, me fit passer outre à l'article de nos Règles qui défend d'admettre parmi nous des sujets ayant appartenu à d'autres corps. [...] Mais son inconstance naturelle reprenant peu à peu son empire sur lui, il commença par être mécontent qu'on ne l'estimât pas ce qu'il croyait valoir; il devint exigeant, murmurant et se plaignant sans cesse de tout et de tous; enfin, parvenu à être insupportable, il nous quitta après avoir vécu deux ans parmi nous, comme il avait quitté d'abord les Jésuites et puis les Frères de la Retraite et je crois même St-Sulpice; bonne leçon dont il faudra se souvenir¹⁸.

Quant à l'abbé J.-J. Touche, originaire du diocèse de Digne, il fit partie de la communauté de Notre-Dame de Laus. Ayant commencé son noviciat le 8 octobre 1818, il faisait son oblation le 15 août suivant. Comme missionnaire, il s'était attiré des difficultés. Le Fondateur se contente de noter: «Dispensé sur sa demande fondée sur la volonté de se faire capucin: ce qu'il n'a pas exécuté, comme nous l'avions prévu. Nous accordâmes néanmoins la dispense, parce que sa présence dans la congrégation y était devenue nuisible¹⁹.»

On peut penser que les prêtres, contrairement à la Règle, auraient eu besoin d'un plus long noviciat que les autres. Déjà ancrés dans leurs habitudes et plongés sur le champ dans le ministère, ils étaient moins susceptibles de se plier aux us et coutumes de la Société et surtout de se laisser imprégner par ce que l'on pouvait déjà évoquer comme son esprit. D'ailleurs les prêtres novices ne seront de plus en plus que des exceptions.

3. Quelques cas d'«apostasie»

D'après ce qui précède, on peut déjà percevoir la façon dont le Fondateur interprète les défections et l'effet qu'elles produisent sur lui. La conduite des intéressés est pour lui blâmable. Cependant, il n'appliquera le terme d'apostat qu'à ceux qui ont abandonné après l'oblation, pour des motifs qui ne justifiaient pas à ses yeux une véritable dispense. En grec, *apostasia* signifie défection ou révolte, mais aussi abandon, renonciation, désistement. Le mot est vite passé dans le langage religieux

et, dans le français moderne, s'est dit surtout du rejet de la religion chrétienne. Le mot a aussi désigné l'abandon des vœux de religion, ce qui était le cas au temps du Fondateur. Celui-ci en avait même étendu l'application à ceux qui avaient quitté la Congrégation de la Jeunesse d'Aix. Constatant que des anciens membres n'avaient pu recevoir les derniers sacrements avant de mourir, il se faisait d'affligeantes réflexions: «Ne dirait-on pas qu'en eux se vérifie la terrible menace répétée plusieurs fois dans les saintes Écritures. Aussi quelles grâces n'ont-ils pas abusé en renonçant à la Congrégation où Dieu les avait appelés pour assurer leur salut²⁰.»

Chez les Missionnaires de Provence, le premier à recevoir le titre d'apostat a été François Dalmas. Il avait commencé son noviciat le 30 mars 1817, s'était parfaitement conduit et, sur ses instances, avait été admis à prononcer ses vœux au Laus, le premier novembre 1819. Le Fondateur à qui nous devons ces renseignements ajoute: «Mais hélas! le premier, il nous donna l'exemple de la plus honteuse apostasie. Nouveau Judas, puisse-t-il ne pas partager son sort!²¹» C'est à son propos que le Fondateur s'adresse aux étudiants et aux novices du Laus:

Je remercie le bon Dieu de tout ce qu'il vous a inspiré dans cette mémorable retraite [novembre 1820] et à l'occasion de l'exécrable apostasie du malheureux qui n'a pu être ramené à ses devoirs par l'exemple d'une conduite aussi édifiante que la vôtre...

Je ne vous dis rien du fils de perdition; l'esprit de Dieu vous a parlé mieux que je ne pourrais le faire et vous avez trop bien compris ce langage, pour que j'y ajoute rien du mien. Heureuse communauté! Sainte famille! Conservez précieusement les dons que le Seigneur vous a départis avec tant de générosité, marchez dans la voie où vous avez été pour ainsi dire poussés à la vue du précipice qui a englouti l'infidèle²².

Le cas d'Hilarion Bourrelier, assez lamentable, manifeste au grand jour les anxiétés du Fondateur face à un jeune homme de bonne volonté qui a répondu à sa parole et qu'il a accueilli sans assez se préoccuper de ses aptitudes. Il a misé sur l'encadrement que la Société pourrait lui procurer mais, sans prévoir chez lui un éclair qui le rendrait conscient de sa fausse situation. Mazenod l'avait rencontré au début de 1816, à Grans. Il était arrivé à Aix le 27 juillet et avait commencé son noviciat à 26 ans, le 4 novembre. Il prononçait son oblation au Laus seulement le 8 septembre 1819, ce qui signifie qu'il y avait eu quelque part des hésitations²³. On le laissa avancer dans les ordres et il était prêtre le 8 avril 1821. À peine quelques mois plus tard, il s'interroge sur sa place dans la Société. Le Fondateur lui rappelait alors ce qui le rattachait à sa personne:

Vous savez que je vous ai toujours regardé comme mon fils chéri, depuis que le Seigneur vous confia à mes soins, depuis que je vous engendrai à Jésus-Christ. Vous êtes les prémices de mon ministère, c'est vraisemblablement vous qui avez été le premier qui s'est converti par la vertu des paroles de vie que le bon Dieu plaça dans ma bouche, le premier jour de ma première mission.

Mazenod le félicite de déposer en son sein ses peines, qualifiées d'entrée de jeu de «forgées mal à propos». Ce serait pour «des fadaïses» qu'il se tourmente. Mazenod ajoute: «Est-ce un prêtre qui a pu parler de la sorte!» Il se sent intimement impliqué et revient sur sa conduite, comme pour plaider sa propre cause:

Je tremble encore de ce que j'ai lu, de ce que vous avez pu dire de sang-froid. Serait-il possible qu'en voulant vous faire du bien je me fusse perdu? Vous n'avez donc plus de vertu? Quand je vous proposai à Mgr l'Archevêque pour l'ordination, je le prévins que vous étiez profondément ignorant, qu'il ne serait pas possible de vous faire subir le moindre examen, que vous ne pourriez pas, en un mot, non seulement être prêtre mais simple élève hors d'une communauté, mais je me fis garant de votre vertu, je lui répondis de votre bonne volonté et je lui appris qu'étant lié irrévocablement à notre Société, vous trouveriez toujours dans son sein les secours indispensables à la faiblesse de vos lumières, à la nullité de vos connaissances. Ces raisons le déterminèrent à vous ordonner. En effet, vous ne pourriez sans vous exposer à pécher mortellement faire la moindre fonction sacerdotale hors de la communauté. Je vous croyais convaincu de cela, je vous croyais aussi pénétré de la nature de vos engagements dans notre Société, engagements si essentiels que vous ne pouvez entretenir dans votre esprit des pensées

qui leur soient contraires sans pécher très grièvement.

Ces exhortations sont assorties de jugements sévères: «Mon ami, mon cher ami, comment vous êtes-vous laissé séduire à ce point par le démon? [...] Voyez comme votre chute est lourde et faites pénitence. Oui, mon cher, faites pénitence parce que vous avez grandement péché.» Il ne s'agit pas moins que d'un «véritable crime». Le Fondateur souhaiterait dégager sa responsabilité dans cette tragédie: «Il y va de votre salut et ma responsabilité est compromise devant Dieu, devant l'Église et devant les hommes.» L'objurgation se fait pathétique: «je vous exhorte donc, je vous conjure, je me mets à vos pieds au nom de Jésus-Christ dont vous êtes le ministre et que vous trahissez, faites pénitence et instruisez-vous de ce qu'est un prêtre, de ce que doit être un religieux²⁴.»

Bourrelier n'était pas insensé au point de ne pas se rendre compte qu'il n'était, comme prêtre, utile à personne. Tempier aurait dit de lui qu'il était «bon jardinier et menuisier habile», mais qu'il était à peu près nul pour les choses du ministère²⁵. Il est douteux qu'une exhortation du Fondateur sur «la grandeur et la sublimité de son état», sur «la Règle...embrassée avec amour», sur la «sainte obéissance», pouvait remédier à sa situation²⁶. Le dénouement s'effectuera seulement en 1824. Bourrelier s'était adressé à l'archevêque d'Aix afin de pouvoir travailler dans son diocèse. Le Fondateur s'objecte: «Il faut pourtant qu'on n'expose cet imbécile à se damner et à ravager... la partie [du troupeau] qu'on lui a confié.» Il croit nécessaire d'intervenir, «par devoir et pour le bien des âmes²⁷». Il voit pourtant bientôt dans une lettre de lui une demande de dispense: «Comme il a donné des marques non équivoques de folie, je pencherais pour acquiescer à ce désir.» Le Fondateur lui conseillera d'aller à la Trappe²⁸. Il inscrira laconiquement au registre: «Bourrelier est apostat²⁹». On retrouve celui-ci en 1845 comme prêtre-sacristain à Saint-Maximin, dans le diocèse d'Aix³⁰.

Les jugements les plus cruels, qui révèlent une blessure profonde, se trouvent à propos des intentions prêtées à Deblieu, qui devait effectivement quitter en octobre 1823. Comme Mazenod l'avoue lui-même, une perspective comme celle-là le dépasse: «Un crime pareil entre si peu dans mes idées que je ne sais vraiment pas comment en prévenir l'exécution.» Du jour au lendemain, un compagnon de la première heure est destiné aux gémonies: «Être obligé de vouer en quelque sorte à Satan celui qu'on avait mis et dirigé dans les voies du ciel, c'est épouvantable!» De tels traîtres coupables d'un «exécrationnable parjure», ont déjà été renvoyés à la justice: «Les lois civiles punissaient très sévèrement autrefois de pareils attentats. La justice divine se réserve aujourd'hui l'application de la peine³¹.»

Le Fondateur saura plus tard faire preuve de plus d'indulgence. A.-M. Sumien, novice en 1820, oblat le 30 mai 1822, prêtre en 1825, devait quitter en 1831. Mazenod inscrit alors au registre: «Sumien a apostasié... Il a fait des demandes réitérées, suppliant de l'admettre dans l'Institut³².» Longtemps après, au bout d'un an de noviciat, il était de fait réadmis à l'oblation le 5 mars 1850. Il est mort dans la Congrégation en 1883³³.

4. Trois anciens demeurés proches

Il faut tenir compte du fait que Mazenod exprime ses plus vives émotions à propos des personnes à qui il était attaché ou qui lui avaient été étroitement associés. À mesure que le temps passait et que le nombre de recrues augmentait, il ne pouvait plus suivre à la loupe l'évolution de chacun. Plusieurs lui demeureront presque inconnus. Il cessera d'ailleurs d'ajouter ses commentaires dans le Registre des admissions. Tout en réitérant ses principes, il apprendra sinon à tempérer toujours sa répulsion devant les départs, du moins à pondérer les situations en conservant, dans certains cas, son estime pour les personnes. Il en fut ainsi au moins pour trois membres de la Société admis entre 1816 et 1821, qui tous trois avaient prononcé leurs vœux et demeureront proches de lui. Dupuis, Coulin et Jeancard feront partie du clergé de Marseille. Dupuis et Jeancard tisseront même avec leurs anciens confrères les rapports les plus étroits.

1) Alexandre Dupuy

D'après son état civil né en 1798, de parents inconnus, Alexandre Dupuis avait été pris en charge par la famille de Mme de Mazenod, les Joannis. Après ses études au petit Séminaire d'Aix, déjà familier d'Eugène, il commençait son noviciat le 3 octobre 1816, après avoir séjourné dans la maison d'Aix depuis le 16 août. Il fera partie des premiers à prononcer leurs vœux, le 1^{er} novembre 1818³⁴. Ordonné prêtre le 16 juin 1821, il avait célébré sa première messe le lendemain en l'église de la Mission, en présence des

congréganistes³⁵.

Ayant du goût et des aptitudes pour le matériel, il devint, économe de la communauté de Marseille et contribua à mettre l'établissement sur un bon pied. Il participera aussi à plusieurs missions. Mais, partout où il passa, il sema la mésentente et ne réussit jamais à s'intégrer. Il avait refusé de prononcer le vœu de pauvreté comme c'était d'ailleurs son droit. Par ailleurs, il était sincèrement attaché au Fondateur et à la Congrégation. On fut indulgent à son égard, même s'il fut parfois question de le renvoyer. Dispensé en 1830, d'abord au service du diocèse de Grenoble, il passa ensuite à celui de Marseille, et devait continuer à collaborer avec les Oblats. On lui doit l'établissement de Notre-Dame de l'Osier. Mazenod le nommera chanoine en 1844. Il mourra en 1880 à Notre-Dame de l'Osier, avec le titre de chanoine honoraire de Notre-Dame de Paris, que leur avait conféré Mgr Guibert, en le rattachant à son diocèse en 1871. Jeancard lui fait le compliment de n'avoir «jamais cessé de lier tous ses intérêts et toute son existence aux intérêts et à l'existence de la Congrégation³⁶».

2) Alphonse Coulin

Un autre cas d'espèce est celui d'Alphonse Coulin, un ancien congréganiste qui a été intime de Mazenod, avec qui il a assidûment correspondu³⁷. Reçu comme novice à Aix le 21 juin 1819, il faisait son oblation le 12 août suivant au Laus³⁸. Il y enseigna la rhétorique et, par ses exigences, suscita des plaintes. Y. Beaudoin parle de «sa sensibilité mal contrôlée» et de «ses sautes d'humeur» qui le rendaient difficile à supporter. Il s'était attiré de sévères reproches de la part du P. Tempier³⁹.

Le Fondateur avait sermoné Suzanne pour avoir mis trop d'affectation et de recherche dans une lettre à Coulin: «Il ne se serait pas donné tant de peine, me disais-je, s'il avait écrit à tout autre, et certes il aurait mieux fait. En s'adressant à celui-ci, il a voulu montrer ce qu'il sait faire, il a trop redouté la censure de cet esprit tant soit peu caustique⁴⁰ ...»

Coulin était diacre lors de sa sortie de la Société en 1822⁴¹. Le Fondateur n'a rien indiqué à ce sujet dans le Registre du noviciat. Il lui avait prescrit de chercher un aile où il pourrait vivre «ignoré, dans l'exercice des vertus cachées et la pratique de la pénitence». Mazenod affirme que Coulin n'avait été promu au sous-diaconat qu'à la condition de demeurer dans une communauté régulière: «Prêtre séculier, ajoute-t-il, si vous parvenez au sacerdoce, et vivant au milieu du monde, je tremble pour votre salut.» Mazenod, peu après sa sortie, parle d'expulsion:

Si vous disiez que vous n'êtes pas digne de l'état religieux, nous serions d'accord, votre conduite nous l'a si bien prouvé que nous avons été obligés de vous expulser de notre Société; nous aurions dû le faire plus tôt, je le sais, mais j'en ai été détourné par attachement pour vous tant que j'ai conservé l'espoir de vous corriger. Cette parole que vous prononçâtes un certain jour dans votre désespoir: *si vous me chassez, vous me précipitez en enfer*, avait fait trop d'impression sur moi qui aurais voulu vous sauver au prix de mon sang. Dieu veuille en détourner l'affreux présage⁴².

Mazenod mentionne des scandales causés par Coulin, on ne sait de quelle nature, mais son grief fondamental porte sur la tournure de son esprit, qu'il avait mis du temps à discerner: «Il faut du temps, mon cher, pour connaître attentivement les tanières de votre amour propre et les détours de votre orgueil, hélas il faut bien que je le dise, toute la fausseté de votre cœur⁴³.» Ceci rejoint la remarque rapportée plus haut au sujet de l'esprit caustique du novice qui s'apprêtait alors à prononcer son oblation.

On peut s'étonner de voir que c'est Mgr Fortuné de Mazenod qui ordonne Coulin prêtre, le 25 janvier 1824. On doit présumer une réconciliation avec le Fondateur. Coulin se retrouvera plus tard sous sa houlette et sera directeur du Grand catéchisme de persévérance. Selon Y. Beaudoin, leurs relations seront toujours amicales⁴⁴. Chez des personnes de leur tempérament, de bonnes relations n'excluent pas certains éclats. On lit dans le Journal de Mazenod en 1840: «Lettre indigne de Coulin qui a l'audace de me faire les reproches les plus absurdes. Cette lettre prouve l'ingratitude et la méchanceté de cet homme que j'ai toujours comblé de bonté. [...] C'est un cerveau malade...» Suit la copie d'une réponse comminatoire⁴⁵. À peine quelques jours plus tard, des regrets de la part du coupable suffisent à rétablir les ponts: «D'après cette lettre, j'ai accueilli avec bonté M. Coulin et j'ai oublié tous ses torts⁴⁶.»

3) Mgr Jacques Jeancard

Jacques Jeancard, né à Cannes le 2 décembre 1799, entra au grand séminaire d'Aix en 1818. Entraîné par son condisciple Jacques Marcou, il décida de se joindre en même temps que lui à la Mission de Provence. Après un noviciat de cinq mois, ils firent tous deux leur oblation au Laus, le 30 mai 1822, et revenaient à Aix poursuivre comme externes leurs études de théologie. Au moment de la crise déclenchée l'année suivante, Jeancard répondit à l'invitation du nouvel évêque de Fréjus et rejoignit son diocèse d'origine. Après deux mois de préparation au grand séminaire de cette ville, il fut ordonné prêtre, le 23 décembre 1823, et nommé vicaire. Regrettant bientôt de s'être séparé de la Mission, il avait écrit à Mazenod: «Je ne puis plus tenir aux sentiments dont mon cœur est oppressé; c'est une tristesse, une désolation intérieure à laquelle, je dois vous l'avouer, je ne m'attendais pas⁴⁷ ...»

Jeancard avait réintégré la Société avant le chapitre de 1824. Il prit part à une dizaine de missions et enseigna quelque temps au grand séminaire de Marseille. Beaudoin le décrit comme sensible à l'excès, prévenu contre plusieurs de ses confrères, manifestant sa répugnance pour certains ministères. Lui-même avouait avoir contracté des habitudes invétérées d'irrégularité. Constatant qu'il était devenu à charge à ses supérieurs et pénible à supporter, il fut à sa demande dispensé de ses vœux en 1834.

Malgré ses capacités limitées et ses failles de caractère, Jeancard était apte à partager les aspirations des Oblats et de leur Fondateur. Celui-ci lui permettra de manifester le meilleur de lui-même. Même s'il avait déjà mis en doute ses aptitudes de conseiller, il en fera bientôt son secrétaire particulier et un étroit collaborateur. Jeancard, était chanoine quand, à la suite d'un rapport du P. Mille sur les plaintes qu'il aurait exprimées à l'égard de Mazenod, celui-ci s'épanche avec amertume en 1844 dans son Journal sur ses bontés envers lui, l'ingratitude qu'elles auraient rencontrées et les prétentions qu'il aurait soutenues: infidélité, calomnie, orgueil, rien n'est épargné⁴⁸. Peu après, ce pauvre Jeancard, si mal traité à cette occasion, devenait vicaire général du diocèse et sera plus tard évêque auxiliaire. Ceci montre que si Mazenod pouvait être trop prompt à réagir sous le coup de certaines insinuations, il était aussi capable de revenir sur des préventions mal assurées et, en fin de compte, susceptible d'accepter les personnes comme elles étaient.

Jeancard devait être écarté de toute fonction par Mgr Cruice successeur de Mazenod à Marseille en 1861. Invité à Paris en 1871 par Mgr Guibert, Jeancard y exerça les fonctions d'évêque auxiliaire, sans en avoir le titre. Il devait mourir en 1875. Plusieurs écrits, au premier rang ses *Mélanges historiques*, perpétuent sa mémoire dans la Congrégation⁴⁹.

5. Quelques représentants de la relève

Il ne conviendrait surtout pas que la relève, qui s'était présentée assez nombreuse mais dont les rangs s'étaient vite éclaircis, demeure anonyme. Plusieurs ont déjà été mentionnés. Quelques-uns, qu'il connaissait mieux, ont été affectionnés par le Fondateur et ont gagné sa confiance. De ce nombre sont Courtès et Suzanne. Mazenod avait aperçu en certains autres des hommes d'avenir. Les notes qui suivent ne visent qu'à relier leur nom à l'histoire des origines.

1) Hippolyte Courtès, identifié à la maison d'Aix

Ancien congrégationiste, Hippolyte Courtès avait très tôt songé à la vie religieuse. Après avoir renoncé, pour raison de santé, à devenir Jésuite, il était venu se reposer à la Mission d'Aix où il commençait son noviciat le 15 octobre 1816. Dès lors, le Fondateur lui témoigne sa sollicitude et son affection:

Tu ne me dis rien de ta santé, comme si je devais être indifférent à l'état où tu te trouves. Je vois bien qu'il faut que j'aie moi-même vérifié la chose sur les lieux. Il semble que je voudrais te réchauffer contre mon cœur. Que ne donnerai-je pas pour te voir bien portant! Aide-toi donc un peu, ne laisse pas tout faire au médecin. Est-ce donc que nous ne vivrons jamais sous le même toit? Tu ne veux pas que j'espère que tu me fermeras les yeux? Ce serait pourtant une consolation pour moi; mais qui peut lire dans ton arrière-pensée⁵⁰?

Ordonné prêtre à Gap le 30 juillet 1820, avec dispense d'âge (il était né le 1^{er} janvier 1798), Courtès célébrait sa première messe le lendemain, à Notre-Dame du Laus. Mazenod qui l'assistait faisait part sur le champ de ses émotions à son disciple Adrien Chappuis, qui logeait sans doute encore à la Mission:

Je descends de l'autel, où je viens d'assister notre angélique Courtès, qui offrait pour la première fois le très saint Sacrifice. O mon ami, que n'y étais-tu présent! Tu auras partagé le bonheur, la joie délicieuse, l'espèce d'extase de tous ceux que la dévotion avait attirés dans notre sanctuaire. [...]

Aussi dans quel ravissement n'étions-nous pas! C'était une espèce d'extase; les larmes coulaient, ou pour mieux dire, ruisselaient de tous les yeux. C'est que le feu sacré qui brûlait sur l'autel, et qui était si efficacement alimenté par la ferveur et l'amour du nouveau prêtre, de l'ange qui offrait le Sacrifice nous embrasait tous⁵¹ ...

L'abbesse des capucines prétendait avoir reçu à ce sujet des confidences de Mgr de Mazenod et du P. Courtès. Celui-ci, au moment de l'élévation, aurait vu dans ses mains «le Cœur palpitant de Notre-Seigneur Jésus-Christ⁵²». Aucun document oblat ne fait allusion à cette tradition⁵³. Un an après l'événement, Mazenod le rappelle avec sobriété dans le Journal de la Congrégation: «Les confrères furent privés de la consolation d'assister à son ordination et d'entendre sa première messe. [...] Les congréganistes ne purent donc pas être témoins des grâces signalées et des dons abondants dont le Seigneur se plut de combler ce nouveau prêtre, vraies prémices offertes à Dieu par la Congrégation.» Il insistait sur les liens de Courtès avec l'Association de la jeunesse: «C'est avec raison que la Congrégation peut se glorifier du don qu'elle fit alors à l'Église puisque M. Hippolythe Courtès est un des premiers congréganistes, qu'il a été élevé dans son sein, qu'il a grandi sous son ombre, qu'il s'est formé à son école⁵⁴.» Si l'on en croit Jeancard, la première messe de Suzanne donna lieu à des démonstrations analogues: «De temps en temps le célébrant s'arrêtait pour donner un libre cours à ses larmes; à la fin de la messe la nappe de l'autel en était, à la lettre, toute mouillée. [...] Les mouvements extraordinaires du P. Suzanne tenaient à une habitude déjà ancienne⁵⁵ ...»

Courtès a compté beaucoup pour Mazenod. Il a laissé la réputation d'un intellectuel: «Courtès avait ses idées à lui, ses inspirations à lui, beaucoup de spontanéité dans ses conceptions, enfin sa propre originalité⁵⁶.» Bien qu'emphatique, le portrait qu'en donne Jeancard, s'adressant à des lecteurs qui l'avaient longtemps connu, demeure en gros crédible. Comme prédicateur, Courtès visait le grand genre, comme professeur d'Écriture sainte aussi. Il lui arrivait de planer trop haut et son physique ne le servait pas. Il ne pouvait donc que s'adresser à un auditoire fait à sa manière. Aussi ne fut-il à peu près jamais employé pour les missions. Ce n'est pourtant pas sans raison que Courtès fut maintenu assistant général et supérieur de la maison d'Aix (de 1823 à sa mort en 1863). Il avait le sens des affaires, une prudence apparentée à de la diplomatie et il inspirait confiance⁵⁷. On lui a reproché de garder par devers soi la caisse et de tout ordonner. Le Fondateur reconnaissait «Sa vieille habitude de gérer toutes les affaires dans la maison d'Aix⁵⁸.» C'est avouer qu'il y avait dès lors des intouchables.

Beaudoin qualifie Courtès d'«homme digne et cultivé, très attaché à la vie religieuse et à la vocation oblate⁵⁹». Le Fondateur lui avait rendu en 1837 ce beau témoignage: «Mon cher fils, pourquoi te considères-tu comme un simple membre de la Congrégation? Il me semble que tu en es un des pivots, que tu fais partie des fondements de l'édifice, que tu es uni identiquement avec le chef⁶⁰ ...» Courtès aurait été, en 1841, désireux de venir au Canada mais le Fondateur avait estimé qu'il était trop sensible au froid⁶¹.

2) Marie-J.-A. Suzanne, un fils de prédilection

Suzanne suivait Courtès de près. Il avait rencontré Mazenod lors de la Mission de Fuveau (septembre 1816). Mgr de Mazenod raconte comment il s'était joint à la Société:

Celui-ci fut une des prémices de nos missions. Il s'attacha à nous pendant celle que nous donnions à Fuveau, lieu d'habitation des sa famille, car il était né à Aix. Ceux qui écriront sa vie diront qu'il fit en quelque sorte son apprentissage pendant cette mission. Le zèle que ce cher enfant, alors âgé de 16 ou 17 ans, mettait à chercher les

pêcheurs qui avaient le plus de besoin de notre ministère, son assiduité à tous nos exercices, son empressement à se rapprocher de nous auxquels il aurait voulu alléger le travail vraiment excessif qu'il nous voyait faire, lui valurent sans doute la grâce de la vocation. Je le confessai dès lors et, depuis, sa confiance égale la tendresse qu'il m'inspira; ni l'un ni l'autre ne se sont démenties. Cependant il ne me parla point alors du projet que le Seigneur lui inspirait, et moi, je ne lui dis rien du désir que j'avais qu'il s'associât à notre œuvre. Le moment ne tarda pas d'arriver, où son attrait lui fit désirer de venir habiter notre maison; nous n'avions alors que celle d'Aix. Il y passa quelque temps sans rien dire encore de ses vues ultérieures. Enfin, le jour que nous passâmes pour la mission du Puget près Fréjus [janv. 1818] il m'ouvrit son cœur et, en se jetant à mon cou, il me dit: Je suis à vous pour toujours⁶².

Suzanne, né en 1799, avait étudié au petit séminaire d'Aix. Il fut subjugué par la personnalité du Fondateur: «C'était son fils aîné», écrivait Rambert⁶³, en oubliant Bourrelie, recruté en janvier 1816. Il eut, comme on le sait, une place à part dans l'affection de son supérieur. Les *Mélanges historiques* de Jeancard, comme Rambert ou Rey, l'attestent abondamment. Entré dans la maison d'Aix en octobre 1816, il avait commencé son noviciat le 21 janvier 1817 et fait son oblation le 1^{er} novembre 1818⁶⁴. Il sera prêtre en 1821.

Fortuné de Mazenod parlait à son frère de ses interventions à l'église de la Mission qui avaient ravi son auditoire: «C'est un jeune homme rempli de talents et de vertus et qui sera d'un grand secours à ton fils⁶⁵.» Le Président de Mazenod, dont Suzanne avait mal exécuté les commissions, l'avait pour sa part trouvé étourdi et léger et, comme il dit, l'avait «assez mal noté sur [ses] tablettes⁶⁶». Eugène lui-même, qui l'aurait voulu parfait, n'a pas toujours été indulgent à son égard. Sa destitution comme supérieur de la maison de Marseille et la mise en scène qui l'entoure relèvent d'une autre étape dans la vie de la Congrégation, mais l'algarade suivante est de 1820. Le Fondateur se montrait ennemi de toute prétention d'esprit, de recherche dans le style ou le comportement. C'est en ce sens qu'il donne à Suzanne, une leçon qui porte au-delà de la critique littéraire:

Je fus surpris seulement qu'en exprimant ce qui semble devoir couler du cœur tout doucement et comme sans qu'on s'en aperçoive, tu eusses employé des expressions recherchées et des répétitions étudiées qui semblaient n'être là que pour arrondir la phrase et former un son pour l'oreille. Je ne m'arrêtai pas davantage à cette réflexion, attribuant ce léger défaut de style à l'habitude que tu avais contractée en écrivant dans un autre genre. Mais bientôt après, Coulin m'apporta la lettre que tu lui écrivis par la même occasion. Oh! celle-ci me fit de la peine, non point parce que le style en était ridicule, je m'en serais consolé, sachant que tu peux mieux faire, mais parce qu'à chaque ligne, pour ainsi dire, on y voyait une prétention à l'esprit, une recherche d'expression, une affectation à faire image si mal ou si peu dissimulée que la lecture en était dégoûtante. Ces nombreux défauts n'échappaient pas aux yeux clairvoyants de certains que je ne nomme pas; mais moi qui allais plus loin, moi qui remontais au principe et qui voyais à découvert l'amour-propre, juge si j'étais content; bien s'en faut.

Lorsque Mazenod est mécontent, il le dit et parfois, comme en ce cas-ci, il en rajoute: «malheureuses pages où tu sembles accumuler exprès tous les défauts», «du plus mauvais qu'il soit possible de faire dans quelque genre que ce soit». Il décèle chez Suzanne une insupportable prétention qu'il dénonce en des termes caricaturaux:

Mais ce qui est vraiment insupportable, c'est cette prétention de ne pas vouloir laisser croire que tu as pu ignorer un terme, une expression plus propre à la chose que tu veux dire. Il résulte de cette pitoyable petitesse que tes lettres sont surchargées de ratures, ce qui devient quelquefois indéchiffrable, parce qu'après avoir raturé le mot pour y en substituer un autre qui te plaît davantage, et que facilement tout lecteur aurait pu substituer aussi bien que toi, tu reviens au premier, ce qui t'oblige à effacer encore celui qui avait pris sa place; tu en fais autant pour mettre d'accord tes adjectifs avec tes substantifs, et aussi pour ne rien laisser à désirer, tu fais le même travail sur les épithètes que tu places et tu déplaces avant de savoir si tu les feras précéder ou suivre les noms auxquels il te plaît de les associer. J'en ai déjà beaucoup dit, n'est-ce pas⁶⁷

Beudoin a ainsi caractérisé Suzanne dont l'apport pendant les premières années de la Société a

été considérable: «Le P. Suzanne ressemblait en tout au Fondateur, la même ardeur, la même verve et surtout, en mission, le don d'entraîner⁶⁸.» Jeancard faisait de lui un bel éloge quand il évoque les années vécues ensemble et sa volonté de valoriser chacun: «Il fut bon sous ce rapport d'être avec lui; et, comme le P. Courtès, à qui cet esprit d'indulgence était commun, il tâcha toujours de tirer parti de ce qu'il y avait de valable en chacun, en même temps que d'excuser ce qu'il y avait de faible⁶⁹.» Suzanne devait mourir le 31 janvier 1829, «plein de mérite devant Dieu⁷⁰». Il avait été secrétaire général de la Société puis, à partir de 1824, quatrième assistant. Devenu incapable de participer aux missions, Mgr Fortuné de Mazenod l'avait nommé chanoine, avec le titre de grand pénitencier.

3) N.-Frs Moureau, le premier prêtre ordonné dans la Société

On peut associer au premier groupe de recrues Noël-François Moureau (on écrira plus tard Moreau), entré dans la Société comme diacre. Après un noviciat de cinq mois, il prononçait son oblation le 1^{er} novembre 1818. Il avait été, le 19 septembre précédent, le premier de ses membres à être ordonné prêtre⁷¹. Il s'adonna dès lors au ministère à Aix et en mission. Fortuné de Mazenod avait avec lui gardé la maison et l'avait l'apprécié⁷². Il était procureur général et venait d'être nommé supérieur du Laus, lorsque ébranlé par les tiraillements qui secouaient la Société en 1823, il voulut chercher ailleurs le moyen d'atteindre à la perfection. Il quitta pour la Trappe, mais en revint après quelques semaines⁷³. Le P. Simonin souligne ses tendances à l'ascèse:

Cependant, la composition des sermons lui pesait beaucoup, les travaux des missions lui paraissaient trop distrayants, il se trouvait troublé par une vie si active. Devenu supérieur [au Laus], il s'effraya des responsabilités, s'exagérant son incapacité pour cette charge. Dès lors, il se crut appelé à un genre de vie plus austère...

D'après la même source, une lettre du Fondateur l'aurait fait revenir de sa «pieuse illusion⁷⁴». Celui-ci aurait dit de lui: «Moreau n'est qu'un homme abusé, les autres sont des traîtres⁷⁵.» Il était rentré à la mi-octobre au Laus, où le P. Mye l'avait remplacé comme supérieur. Son escapade ne contribua pas sur le moment à le faire monter dans l'estime du Fondateur⁷⁶. Après avoir œuvré dans les missions, il devint pourtant professeur au grand séminaire d'Ajaccio et succéda comme supérieur au P. Guibert en 1841, quand celui-ci fut promu au siège de Viviers⁷⁷. Il devait mourir en 1846. Le Fondateur était depuis longtemps revenu de ses préventions. Il parle de «notre bon et vénérable P. Moreau» et fait de lui ce portrait flatteur: «C'était une des colonnes. La maturité de l'âge, l'expérience, l'application à l'étude, indépendamment de ses grandes vertus, en avaient fait un sujet très distingué⁷⁸.»

4) J.-J. Marcou, un autre ancien congréganiste

Parmi les recrues issues de la Congrégation de la Jeunesse se trouve Jacques-Joseph Marcou. Il en était membre lorsque, avec son ami Jeancard, Il fit part de son intention de se joindre à la Mission. Le Fondateur lui répond sur un ton très personnel:

Je ne t'ai jamais perdu de vue et je vis avec une secrète satisfaction la direction que l'esprit de Dieu t'inspirait, néanmoins, quelque consolation que j'eusse pu me permettre en dirigeant tes premiers pas vers le sanctuaire, comme j'avais dirigé ta jeunesse dans les sentiers de la vertu, je voulus à dessein me tenir à l'écart pour ne pas m'exposer à contrarier les inspirations divines dans le choix que tu devais faire en te faisant pressentir mes désirs qui auraient pu influencer d'une manière peut-être trop humaine la détermination que tu devais prendre. Maintenant, autant j'ai mis de précaution pour laisser agir l'esprit en qui tu avais mis ta confiance, autant je mettrai d'empressement à seconder ta vocation puisqu'elle te conduit à un état encore plus parfait et qu'elle doit t'assurer une plus grande récompense⁷⁹.

Devenu évêque de Marseille, Mazenod reviendra avec satisfaction sur cet épisode, en se remémorant son ancien disciple:

Le Seigneur récompense son zèle en le confirmant dans la résolution qu'il avait déjà en entrant au séminaire de s'associer aux travaux des missionnaires que j'avais réunis en société pendant qu'il était encore simple congréganiste. Il m'avait toujours caché son projet. Je ne l'appris que le jour où il vint me demander avec instant de le

recevoir dans notre société. Persuadé de l'excellence de cette vocation, il avait décidé un de ses condisciples [J.-J. Jeancard] qu'il affectionnait à cause de ses bonnes qualités à suivre la même voie de perfection. Ce fut avec cette conquête qu'il se présenta ainsi tout joyeux de ma surprise et du bonheur que j'en éprouvais. Il fit son noviciat comme on devait s'y attendre d'une âme telle que la sienne⁸⁰.

On a conservé un extrait de la lettre où le Fondateur, alors que Marcou se trouvait à Notre-Dame du Laus, lui dispensait des conseils:

Travaille sérieusement à t'avancer et à te perfectionner dans toutes les vertus. Tu sais qu'il en faut pour faire le bien et je te vois dans peu de temps marcher au combat. Prépare donc tes armes. Adieu mon cher enfant, je te recommande aussi de travailler à l'étude, sans que les difficultés que tu rencontres t'arrêtent en si beau chemin. Vives dans l'union la plus parfaite et dans l'observance exacte de vos saintes règles. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Prie pour moi⁸¹.

Marcou devait franchir rapidement les étapes. Novice le 21 décembre 1821, il était admis à l'oblation le 30 mai suivant et devenait bientôt prêtre. Sa carrière devait être brève. Le Fondateur a noté: «Le cher P. Marcou est décédé plein de mérite à St-Just près de Marseille, le 20 août 1826⁸².»

4) J.-A. Jourdan, le premier à mourir dans la Société

Jacques-Antoine Jourdan, qui était déjà prêtre, n'avait fait qu'un très court noviciat (du 21 septembre 1822 au 9 février 1823⁸³). Il était bientôt accablé de peines qui ne devaient pas avoir surgi instantanément. Le Fondateur à qui il s'était confié, s'était efforcé de le consoler:

Mon bien cher Jourdan, que la paix de Notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Eh! quoi, ne la posséderiez-vous pas cette précieuse paix que le divin Maître est venu apporter au monde? [...] Pourquoi laissez-vous troubler votre âme par des scrupules qui font votre tourment et qui tous portent un si grand préjudice? Cher ami, croyez-en à mon expérience. Je connais ce genre d'épreuves, ne vous y arrêtez pas.

L'obéissance est en l'occurrence, pour Mazenod, le remède indiqué. Il continue:

Courage, mon bon ami. De très grands saints ont été éprouvés comme vous, mais ils sont devenus saints malgré ces états... Courage encore une fois, mon cher ami, nous prions tous pour vous la face contre terre, pour que vous supportiez cette dure épreuve en vaillant soldat de Jésus-Christ⁸⁴.

Le P. Jourdan, sans doute affecté au physique comme au moral, devait mourir subitement de ce qu'on appelait une congestion, un mois plus tard, le 20 avril 1823, à peine plus de deux mois après son oblation. Il n'avait que vingt-cinq ans. Le Fondateur parle d'un malheur qui a consterné toute la Société et qui l'a lui-même abasourdi, mais il déclare carrément à l'un des siens, sans doute au courant des épreuves de conscience que traversait Jourdan: «je ne partage pas tes craintes sur le salut de son âme.» Il suppose même que Dieu l'aura déjà délivré du purgatoire et se résume ainsi: «C'était une très belle âme⁸⁵.»

Il est à propos d'évoquer ici les propos de Mazenod sur la mort dans la Congrégation, vue comme signe de prédestination. Ils traduisent son point de vue, sur la persévérance et sur le patronage de Marie⁸⁶, mais elles ne paraissent pas avoir été partagées par tous, pas assez, en tout cas, pour empêcher Jeancard, un demi-siècle après la mort de Jourdan, de réveiller les inquiétudes à son sujet en rapportant ces paroles de Suzanne sur son lit de mort: «Jourdan se plaint de la Société dans le purgatoire». Il demandait «qu'on ne le laissât pas en purgatoire, ni Jourdan⁸⁷».

5) De futurs pionniers des Oblats au Canada

Trois des futurs pionniers des Oblats au Canada avaient rejoint entre 1818 et 1822 les rangs des Missionnaires de Provence: Jean-Baptiste Honorat (novice en 1818, oblat en 1819, prêtre en 1821), Joseph-Eugène-Bruno Guigues (novice en 1821, oblat en 1823, prêtre en 1828), et Antoine-Adrien Telmon (novice en 1822, oblat en 1826, prêtre en 1830). Sauf pour le premier qui avait déjà œuvré dans la communauté du Laus, c'est plus tard qu'ils révéleront leur potentiel. Honorat sera en France supérieur

de plusieurs communautés en plus d'être économiste général et d'exercer d'autres fonctions. Telmon, plusieurs années professeur au grand séminaire de Marseille et à celui d'Ajaccio, se trouvera bien d'autres talents. Guigues devait être dix ans supérieur de la maison de Notre-Dame de l'Osier. Le Fondateur avait toisé chez lui un comportement analogue à celui que des Oblats lui reprocheront plus tard, en l'accusant de sacrifier les intérêts de la Congrégation à ceux de son diocèse: «Il a la conscience de bien faire quand il met sans cesse en avant les intérêts de sa maison. Cela veut dire qu'il sera incorrigible sur ce point. Inutile de lui prouver que les intérêts de la Congrégation doivent passer avant tout⁸⁸.»

Honorat sera appelé à diriger la première équipe d'Oblats arrivés à Montréal en 1841, dont Telmon faisait partie. Celui-ci se signalera principalement à Bytown (Ottawa), alors que le nom d'Honorat est rattaché à la région du Saguenay. Tous deux, de fortes personnalités, devaient rentrer en France, respectivement en 1850 et 1858, non sans avoir, chacun à sa façon, provoqué des remous. Quant au P. Guigues, il arrivait au Canada en 1844, avec le titre de visiteur extraordinaire. Il sera évêque de Bytown de 1847 à 1874, marquant profondément, à tous points de vue, l'Outaouais ontarien comme québécois⁸⁹.

6) Un futur cardinal: H. Guibert

Hippolyte Guibert, commençait son noviciat le 25 janvier 1823⁹⁰. Il avait dû résister à son père qui s'opposait à son choix⁹¹. Lui-même, bientôt, hésitera et le Fondateur consultait à son sujet le jésuite Richardot qui avait conclu: «Dis-lui bien qu'il y a rien de plus commun que ces épreuves, qu'il le chasse comme il chasserait des pensées contre la foi ou la pureté⁹².» C'est ce message que Mazenod transmet à l'intéressé dans une lettre où se conjuguent l'affection, comme le souci des intérêts de l'Église et de la Société, avec le thème du combat contre l'ennemi⁹³. Devenu évêque de Viviers en 1841, Guibert sera pour Mgr de Mazenod un confident et un conseiller très écouté en matière de politique. On connaît ce qu'a été l'archevêque de Tours et l'archevêque de Paris.

1823 sera pour la Société des Missionnaires de Provence une année charnière. L'historiographie oblate a retenu l'idée de crise, liée à la défection de deux des ouvriers de la première heure. Cependant, même si Maunier et Deblieu n'avaient pas quitté, rien n'aurait pu désormais être pareil. Le Fondateur, pour des raisons connues et justifiables, renonce à son apostolat missionnaire, absorbé par l'administration du diocèse de Marseille. Il ne partagera désormais plus la vie des ses confrères. Il devient à leur égard, sans mettre en veilleuse ses dons d'empathie et d'entraînement, ce que la Règle de 1818 avait prévu, c'est-à-dire le supérieur général. La correspondance et des rapports encore fréquents vont, en partie, suppléer aux contacts journaliers sur le champ même de l'apostolat. Mazenod demeure un père attentionné et affectueux, mais une distance, qui n'est pas seulement physique, devra progressivement s'établir.

Au moment où elle prend ce tournant, la Société des Missionnaires en Provence ne compte plus seulement sur la petite équipe de 1816, sur le point, d'ailleurs, de se disloquer. Elle ne s'est pas accrue autant qu'on l'aurait espéré, mais elle compte en ses rangs des hommes de conviction et de talent, capables d'opérer la transition. En général, même quand ils ont assumé de lourdes responsabilités et accompli de grandes œuvres, leur destin se définit sur leur contribution, d'ailleurs diversifiée, à la collectivité dont ils étaient membres. L'idée d'une carrière personnelle n'effleurait même pas les esprits. La plupart, par des activités apostoliques, s'inséraient dans les Églises locales dont ils furent souvent d'indispensables soutiens. Mgr Guigues vivra toujours dans une communauté oblate et dépendra pour beaucoup de choses de la Congrégation. Mgr Guibert, bien que resté très proche de ses frères en religion, devait pour sa part évoluer sur un autre plan.

⁰ Sigles: EF: P.-E. Duval, éd., *Écrits du Fondateur*, Rome; EO: Y. Beaudoin, éd., *Écrits Oblats*, Rome; Ét. Obl.: *Études Oblates*, Ottawa; FB: Fonds Boisgelin, Archives de la Maison générale, Rome; MOMI: *Missions des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*, Rome; VO: *Vie Oblate Life*, Ottawa.

¹ Règle de 1818: EF 1, p. 85.

² *Ibid.*, 53-54.

³ *Ibid.*, p. 94.

⁴ *Ibid.*, pp. 95-97.

⁵ E. de Mazenod, *Journal*, 12 juillet 1846: EO 21, 259, avec la note d'Y. Beaudoin.

⁶ *Ibid.*, p. 97.

⁷ Formules des admissions au noviciat: EF 3, p. 10.

-
- ⁸ E. de Mazenod, *Mémoire*, dans T. Rambert, *Vie de Mgr Ch.-J.-E. de Mazenod*, t. I, Tours, 1883, p. 164.
- ⁹ E. de Mazenod, *Mémoire*, dans T. Rambert, *Vie de Mgr Ch.-J.-E. de Mazenod*, t. I, Tours, 1883, p. 164.
- ¹⁰ Cf. Y. Beaudoin, dans EO 6, p. xv.
- ¹¹ Ainsi E. de Mazenod, *Journal*, 22 juillet 1844: EO 21, p. 189.
- ¹² Formules d'admission au noviciat: EF 3, p. 11.
- ¹³ *Ibid.*, pp. 11-12.
- ¹⁴ *Ibid.*, pp. 15-16.
- ¹⁵ *Ibid.*, p. 16.
- ¹⁶ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 16 juillet 1819: FB.
- ¹⁷ E. de Mazenod à M. Aubert, Aix, 6 oct. 1819: EO 6, p. 64.
- ¹⁸ Formules d'admission au noviciat: EF 3, p. 17. Le Fondateur note, p. 18, que ce prêtre a fini par être interdit *a sacris* dans le diocèse de Marseille.
- ¹⁹ *Ibid.*, p. 18.
- ²⁰ E. de Mazenod, *Journal de la Congrégation de la Jeunesse*, 6 mai 1821: EO 16, p. 213.
- ²¹ Formules d'admission au noviciat: EF 3, pp. 14-15.
- ²² E. de Mazenod aux étudiants et novices du Laus, 29 nov. 1820: EO 6, pp. 73-74; la défection paraît récente. J. Pierlorz, *Les chapitres généraux au temps du Fondateur*, t. I, Ottawa, 1968, p. 19, la situait en avril; cf. Y. Beaudoin, EO 6, p. 73.
- ²³ Formule d'admission au noviciat: EO 3, p. 14.
- ²⁴ E. de Mazenod à H. Bourrellet, Aix, 27 août 1821: EO 6, pp. 86-87.
- ²⁵ Cf. G. Simonin, *La chronique de la Maison du Laus (1818-1841)*, dans MOMI, 35 (1897), p. 192.
- ²⁶ E. de Mazenod, Aix, 19 sept. 1821: EO 6, pp. 88-89.
- ²⁷ Le même à H. Courtès, Marseille, 14 mai 1824: EO 6, pp. 146-147.
- ²⁸ Le même au même, Marseille, 27 juillet 1824: EO 6, pp. 156-157. L'idée qu'il y a certains prêtres «à qui la vie régulière et de communauté est nécessaire pour ne pas se perdre» se retrouve ailleurs: voir plus bas, à propos de A. Coulin; cf. E. de Mazenod à Mgr Miollis, 13 fév. 1819, cité par Y. Beaudoin, *Communauté et mission d'après Mgr de Mazenod*, dans VO 49 (1990), p. F 198.
- ²⁹ Formules d'admission au noviciat: EF 3, p. 14.
- ³⁰ Cf. Y. Beaudoin, art. *Bourrellet, Hilarion*, à paraître dans le *Dictionnaire d'Histoire oblate*.
- ³¹ E. de Mazenod à H. Courtès, Paris, 1^{er} juin 1823: EO 6, p. 121. Cf. le même au même, Marseille, 9 oct. 1823: pp. 129-130.
- ³² Formules d'admission au noviciat: EF 3, p. 20.
- ³³ J. Pielorz, *Les chapitres généraux*, t. I, p. 21.
- ³⁴ Formules d'admission au noviciat: EF 3, pp. 12-13.
- ³⁵ Cf. E. de Mazenod, *Journal de la Congrégation de la Jeunesse*, 17 juin 1821: EO 16, pp. 214-215. Dupuy avait été reçu membre de la Congrégation le 30 mars 1817: *Ibid.*, p. 185.
- ³⁶ J. Jeancard, *Mélanges historiques sur la Congrégation des O.M.I.*, Tours, 1972, p. 25. Cf. Y. Beaudoin, art. *Dupuy, Alexandre*, à paraître dans le *Dictionnaire d'Histoire Oblate*.
- ³⁷ On conserve 80 lettres de lui, où J. Pielorz a puisé des renseignements sur le personnel des années 1819-1822: *Les Chapitres Généraux*, t. I, p. 20, n. 6.
- ³⁸ Formules d'admission au noviciat: EF 3, p. 19.
- ³⁹ Cf. Y. Beaudoin, dans EO 6, p. 104, n. 19; EO II-2, p. 36, n. 3.
- ⁴⁰ E. de Mazenod à M. Suzanne, N.-D. du Laus, 16 juillet 1820: EO 6, p. 69.
- ⁴¹ Cf. J. Pielorz, *Les chapitres généraux*, t. I, p. 20.
- ⁴² E. de Mazenod à A. Coulin, Rians, 23 nov. 1822: EO 6, p. 105; cf. un peu plus haut dans la même lettre: «Vous savez qu'indépendamment du conseil que je vous donnai en vous congédiant...»
- ⁴³ *Ibid.*, p. 104; le Président de Mazenod avait pourtant trouvé Coulin «un garçon sage et modeste»! Cf. Ch.-A. de Mazenod à F. de Mazenod, Marseille, 24 août 1819: FB.
- ⁴⁴ Y. Beaudoin, art. *Coulin, François-Xavier Alphonse*, à paraître dans le *Dictionnaire d'Histoire Oblate*; cf. Id., EO 20, p. 206, n. 1.
- ⁴⁵ E. de Mazenod, *Journal*, 1^{er} fév. 1840: EO 20, pp. 206-208.
- ⁴⁶ *Ibid.*, 5 fév. 1840: pp. 208-209.
- ⁴⁷ Cité dans E. de Mazenod à P.-N. Mye, Marseille, 31 oct. 1823: EO 6, p. 134.
- ⁴⁸ E. de Mazenod, *Journal*, avril 1844: EO 21, pp. 147-149.
- ⁴⁹ Cf. le substantiel article d'Y. Beaudoin, *Jeancard, Jacques*, à paraître dans le *Dictionnaire d'Histoire Oblate*.
- ⁵⁰ E. de Mazenod à H. Courtès, Paris, 22 oct. 1817: EO 6, p. 45.
- ⁵¹ Le même à A. Chapuis, 31 juillet 1820, dans T. Rambert, *op. cit.*, t. I, pp. 324-325.

-
- ⁵² Cf. L. Balbeur, «*Le feu qui brûlait sur l'autel*» à la première messe du P. H. Courtès le 31 juillet 1820, dans *Ét. Obl.*, 14 (1955), pp. 261-268.
- ⁵³ À propos de l'ordination de Courtès, Jeancard ne relève que le geste de Mazenod, servant de *minister a baculo* à Mgr Miollis. Il ne dit mot de sa première messe: *op. cit.*, pp. 105-107.
- ⁵⁴ E. de Mazenod, *Journal de la Congrégation*, 17 juin 1821: EO 16, p. 214.
- ⁵⁵ J. Jeancard, *op. cit.*, pp. 155-156, qui se croit obligé de fournir des excuses: «Suzanne était entraîné et comme violenté par le sentiment qui agissait en lui, et qui, bon gré mal gré, se faisait jour au dehors.»
- ⁵⁶ J. Jeancard, *op. cit.*, p. 49.
- ⁵⁷ *Ibid.*, pp. 26-48.
- ⁵⁸ E. de Mazenod, *Journal*, 24 oct. 1843: EO 21, p. 122.
- ⁵⁹ Y. Beaudoin, dans EO 6, p. xvi.
- ⁶⁰ E. de Mazenod, *Journal*, 10 août 1841: EO 20, p. 253.
- ⁶¹ E. de Mazenod, *Journal*, 10 août 1841: EO 20, p. 253.
- ⁶² *Id.*, *Journal*, 31 janvier 1837: EO 18, p. 49. Faudrait-il lire, à la fin, *partâmes* au lieu de *passâmes*?
- ⁶⁴ T. Rambert, *op. cit.*, t. I, p. 521.
- ⁶⁵ Formules d'admission au noviciat: EF 3, p. 13.
- ⁶⁶ F. de Mazenod à Ch.-A. de Mazenod, Aix, 17 fév. 1820: FB.
- ⁶⁷ Ch.-A. de Mazenod à F. de Mazenod, Marseille, 7 mars et 27 mai 1820: FB.
- ⁶⁸ E. de Mazenod à M. Suzannne, N.-D. du Laus, 16 juillet 1820: EO 6, pp. 69-70.
- ⁶⁹ Y. Beaudoin, dans EO 6, p. xvi. Cf. T. Rambert, *op. cit.*, t. I, p. 521.
- ⁷⁰ J. Jeancard, *op. cit.*, p. 59.
- ⁷¹ Note de E. de Mazenod, Formules d'admission du noviciat: EF 3, p. 13.
- ⁷² Cf. EF 3, p. 16.
- ⁷³ Cf. Y. Beaudoin, EO 6, p. 68.
- ⁷⁴ Cf. *Ibid.*, p. 133, n. 63.
- ⁷⁵ G. Simonin, *loc. cit.*, pp. 202-203.
- ⁷⁶ *Ibid.*, p. 209.
- ⁷⁷ E. de Mazenod à H. Courtès, Marseille, 8 juin 1824: EO 6, p. 151.
- ⁷⁸ G. Simonin, *loc. cit.*, p. 209.
- ⁷⁹ E. de Mazenod, *Journal*, 5 février 1846: EO 21, p. 247.
- ⁸⁰ Le même à J.-J. Marcou, La Ciotat, nov.-déc. 1821: EO 6, pp. 92-93.
- ⁸¹ Le même, *Journal*, 20 août 1838: EO 19, p. 175.
- ⁸² Le même à J.-J. Marcou, Aix, 24 juillet 1822: EO 6, pp. 97-98.
- ⁸³ Formules d'admissions du noviciat: EF 3, p. 23.
- ⁸⁴ *Ibid.*, p. 26.
- ⁸⁵ E. de Mazenod à J.-J. Jourdan, Paris, 30 mars 1823: EO 6, p. 115.
- ⁸⁶ Le même à A.-M. Sumien, Paris, 2 mai 1823: EO 6, p. 119.
- ⁸⁷ Cf. É. Lamirande, «*Un brevet pour le ciel et un signe de prédestination*», dans *Ét. Obl.*, 15 (1956), pp. 139-147.
- ⁸⁸ J. Jeancard, *op. cit.*, p. 361.
- ⁸⁹ E. de Mazenod, *Journal*, 6 nov. 1843: EO 21, p. 123.
- ⁹⁰ Cf. Formules d'admission au noviciat: EO 3, pp. 18, 21, 25; G. Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de M.-I. au Canada*, t. II, Ottawa, 1977, pp. 123-124, 155-156; t. III, 1979, pp. 216-217.
- ⁹¹ Formules d'admission au noviciat: EF 3, p. 26-27.
- ⁹² E. de Mazenod à H. Guibert, Tallard, 20 janv. 1823: EO 6, p. 107.
- ⁹³ Le même à H. Courtès, Paris, 15 juin 1823: EO 6, p. 124.

Perseverance: The Fourth Vow

Thomas M. Cassidy, O.M.I.¹

Sommaire – Dans une causerie faite aux scolastiques d'Ottawa, l'auteur trace l'histoire du voeu de persévérance chez les Oblats. L'intention du Fondateur était d'abord de lier ses premiers compagnons à sa petite Société de missionnaires alors que les lois civiles ne reconnaissaient pas les voeux religieux, et que les évêques de leur diocèse d'origine étaient parfois tentés de les rappeler chez eux. Avec le temps, ce voeu en est venu à signifier le désir explicite de chaque Oblat de s'engager pleinement et pour toujours dans la communauté apostolique de la Congrégation et d'y trouver sa joie.

“When we yield to discouragement, it is usually because we give too much thought to the past and to the future. Only when we learn what the present is meant to teach us can we ever be ready – and required – to move on from there.”

Saint Theresa of Lisieux

Perseverance is a virtue as well as the fourth vow that we take as Missionary Oblates of Mary Immaculate. As a Christian virtue, it assists us in keeping to our Baptismal promises; as an Oblate vow, it cements our attachment to the Congregation and its apostolate.

Historically, it had a much more prosaic beginning. The Missionaries of Provence had great success in their early days in southern France. It was obvious that good and holy priests were being attracted to the group, and once they had formed themselves into small mission bands, their impact on the rural and urban population of Provence, who had been without any real religious leadership since the French Revolution, was immense, far out of proportion to their small numbers.

One must remember that the Missionaries of Provence were all diocesan priests at that time, on loan from their dioceses, in a voluntary association with private vows, if any. It was not long before some of their bishops realized that, not only were they losing their best men, but even the average ones were becoming very skilled under the tutelage of the young and dynamic Eugene de Mazenod. The promise of obedience, which every diocesan priest makes to his bishop at ordination, was called upon, and at times de Mazenod would be told that a Bishop had recalled to his diocese one of his priests “under obedience.” This continued even after the Missionaries began to take the three private vows of poverty, chastity and obedience, so a fourth vow of perseverance was added to try and make the position of the missionaries a little more secure. As well, the civil laws of France at the time did not recognize the stability of the vows of the institute, and some of the members thought that they could leave the group whenever they wanted to. This was not an unprecedented action, the Redemptorists and some others also had a similar vow.

Once the Congregation achieved its pontifical status in 1826, there was no longer any legal necessity for the fourth vow, but it was looked upon as the final seal to the three evangelical counsels. We must remember that, at this time, there were no temporary vows. One took perpetual vows immediately at the end of the novitiate year, and this vow was an added sign to the new Oblate that he was in the Congregation for life.

Our perpetual vow of perseverance is one of commitment for life. As de Mazenod wrote to the Bishop of Gap, some six months after our final approval:

Our vows are as perpetual as the most solemn vows in the world. When we made the vow of perseverance we intended to live and die in the Congregation that has accepted our commitment. It is not up to the individual to operate according to his schemes and whims, much less to foresee a possible case of dispensation. Such a thing would not be permissible before the profession and it is absolutely impossible afterwards.²

O.M.I. Constitution 30 puts it this way: “Although the determination to persevere is already

included in the three vows made and received in the Congregation, we add the vow of perseverance, thereby publicly attesting our attachment to our religious family and our definitive commitment to its mission.”

However, there is one aspect of the vow of perseverance that distinguishes it from the other three: although I take the vow, I cannot keep it alone. That is because it is the vow that intimately connects me with the community. Constitution 29 expresses it this way: “We will help each other find joy and fulfillment in our community life and in our apostolate, supporting one another in our resolution to be faithful to the Congregation, whatever the circumstances which could provoke its dispersal or tempt us to withdraw from it.”

It is much more than just saying that, “I am here and here I will stay!” I persevere because I love. Just as God is faithful to me, now and forever, so I am to him, for as long as I have taken my vows, be that for a year or for life. It is normal that we should be happy and remain happy in the situation that the Lord has placed us, that is to say, in the community and the mission we have within that community.

Through mutual support and friendship among Oblates we ought to help each other find our happiness therein and live out our situation with joy. This does not mean that there will not be low points, dead end ministries, square pegs in round holes, at certain times in our Oblate lives. Christ tells us that we will be tempted, that we will be sorely tried. That is part of the ‘human condition.’ Nevertheless he assures us throughout Scripture that his grace is sufficient for us, if we will make use of it. The “joy” that our Constitution 29 speaks of is the underlying satisfaction we have in carrying out the will of God for us.³

Saint Eugene points out that just like with the vow of chastity, we cannot put ourselves in the presence of temptation, without great risk.

Let us convince ourselves, says Blessed Liguori, that temptations against [our] vocation are the most dangerous that the devil can inflict upon us; this is because of the ensuing consequences; let everyone, therefore, daily pray for perseverance in his vocation during the visit to the Blessed Sacrament and the Blessed Virgin.

We are seriously mistaken if we excuse ourselves from these kinds of thoughts under the pretext that a dispensation is possible. We should know that these dispensations can free the individual in conscience only when there are serious reasons which did not exist at the time of profession and which the person did not foresee, which appear all of a sudden and which make it impossible for him to fulfill his commitments.⁴

There will be enough temptations against perseverance that will come our way naturally, without us asking for them. The vow of perseverance will express our special will to be faithful and to witness of our deep attachment to our religious family and our definitive commitment to the Oblate mission.

This is not relinquishing of our humanity to become a “cog in the wheel” of a large impersonal organization. It has to be an ongoing deep and free commitment, not a blind following, and especially not a refuge for those who are afraid of making their own decisions.

At the other extreme, perseverance does not mean pig-headed stubbornness. God does not ask us to do the impossible; the very difficult, yes, the impossible, no.

We are called upon to mirror to the world the consistent love of Jesus Christ to each and every human being, each and every day of our Oblate lives. We affirm this mirroring in the midst of our community, simply and openly, through prayer, renunciation, the three vows, humble daily dedication and, ultimately, by perseverance in our vocation. Perseverance is the watchword.

In the study of the Oblate Charism, one comes across many characteristics that we take great pride in calling our own, tracing their history back to the legacy left to us by Saint Eugene de Mazenod.

Eugene was a young man who was the product of a dysfunctional family living in a turbulent and revolutionary milieu. He, by the grace of God and under the guidance of the Holy Spirit, consciously or unconsciously wished to have his Oblate community make up for the lack of a stable family in his life. He therefore took the means necessary to instill this characteristic in the new Congregation.⁵

If we wish to seek the root cause of the “family spirit” that is so characteristic of the Oblate family, we can do no better than to study the spirituality of our fourth vow, the vow of perseverance.⁶

BIBLIOGRAPHY

CASSIDY, Thomas M., *The District Superior in the Missionary Oblates of Mary Immaculate*, Ottawa, Saint Paul University, 1997.

———, *Roots and Branches: A Diary of St. Peter's Province*, Ottawa, St. Peter's Province, 1987.

CHITTISTER, Joan, *Scarred by Struggle, Transformed by Hope*, Erdmans/ Ottawa, Novalis, 2003.

Constitutions and Rules of the Congregation of the Missionary Oblates of Mary Immaculate. Rome, 2000.

DE MAZENOD, Eugene, *Selected Texts Related to the OMI Constitutions and Rules*, Paul Sion, ed. Rome, 1984.

JETTÉ, Fernand, *The Missionary Oblate of Mary Immaculate: Addresses and written texts, 1975 – 1985*. Rome, 1985.

———, *O.M.I.: The Apostolic Man: a Commentary on the 1982 edition of the Oblate Constitutions and Rules*. Rome, 1992.

Sacred Journey: Daily Reflections for Lent, 2004, Caryl Green, ed. Ottawa, 2004.

Notes:

¹ Talk given to the scholastics of St. Charles Scholasticate, Ottawa, April 3, 2004.

² YENVEUX, VIII, 254, in de Mazenod, *Selected Texts*, Rome, 1984, p. 285.

³ See F. JETTÉ. *OMI,, the Apostolic Man*. Rome, 1992, p. 181 ff.

⁴ Letter to Fr. Martin, January 9, 1837, in *Selected Texts*, Rome. 1984, p. 287-288.

⁵ See T. CASSIDY, *The District Superior in the Missionary Oblates of Mary Immaculate*. Ottawa, 1997.

⁶ See F. JETTÉ, *OMI, The Apostolic Man*. Rome, 1992.

Une dépression du Fondateur (1829-1830)

Marcel Plamondon, o.m.i.¹

Summary – In a talk given to Oblate Lay Associates on April 5, 2004, the author examines a period of depression that the Founder experienced in 1829-1830. It was due mainly to the death of a young member of the Society, the serious illness of another, the expulsion of two others from the community, and then, the death of a niece dear to him. Eugene became physically weak, lacking in dynamism and joy; he had to spend a prolonged period of rest at his uncle's in the country. He recovered unexpectedly in August 1830 during the celebration of the Eucharist when he was filled with consolation to the point of shedding abundant tears. His physical strength returned, along with a greater spiritual maturity and a new *joie de vivre*

Ce titre convient-il pour désigner la crise profonde que saint Eugène a traversée de janvier 1829 à 1830? À vous d'en juger. Il demeure incontestable cependant que cette crise englobe trois paliers: le physique, le psychique et le spirituel. Personnellement, j'y vois le virage qui s'amorce au cours de la quarantaine: il ne s'agit plus de réussir dans la vie mais de réussir sa vie. Pour sa part le Père Yvon Beaudoin parle d'une crise spirituelle qui réfère aux deux nuits de saint Jean de la Croix: nuit des sens et nuit de l'esprit². Retenons simplement qu'au terme de cette période tumultueuse le Fondateur est parvenu à un bel équilibre qui ne se démentira jamais.

Pour plus de clarté, je distingue deux étapes, même si elles se superposent dans le temps: les causes de cette dépression et l'évolution de cette étrange maladie.

1. Les causes de cette dépression

Le 31 janvier 1829 meurt à Marseille le père Marius Suzanne, un jeune Oblat que le Fondateur aime beaucoup car il le considère son enfant à double titre. C'est un jeune qu'il a connu dans l'Association de jeunesse qu'il a fondée à Aix au début de sa vie sacerdotale. Et ce jeune, il l'a reçu ensuite dans la Congrégation des Oblats dont il est le père. Au cours de la maladie qui l'emportera, le Fondateur est passé par toute la gamme des sentiments: angoisse, espérance, abattement. Voyons ce qu'il écrit le jour même:

Nous venons de perdre aujourd'hui même à deux heures après midi notre très cher et très précieux p. Suzanne. Toutes ses qualités vous étaient connues; mais ce que vous n'avez pu admirer, comme nous, ce sont les vertus sublimes et héroïques qu'il a constamment pratiquées dans le cours de la maladie longue et cruelle qui nous l'a enlevé. Dans l'état de désolation où nous sommes, je n'ai que le temps de le recommander aux suffrages de votre communauté³.

Quelques mois plus tard, un autre coup touche le Fondateur dans son cœur de père. Le père Hippolyte Courtès, qu'il connaît depuis l'Association de jeunesse d'Aix, tombe sérieusement malade. Les médecins désespèrent même de son retour à la santé. Par toutes sortes de moyens le Fondateur implore du ciel sa guérison comme un naufragé s'accroche à l'épave qui flotte encore:

Mais vous me direz: Courtès n'est pas mort. Soit, livrons-nous donc à un reste d'espérance, nous verrons ce qui arrivera cette nuit. Vous sentez que je ne bouge plus d'ici jusqu'à la décision finale; mais s'il en mésarrive, où irai-je dévorer mon mal? Je ne me sens de force que pour le présent; l'avenir me fait mourir sur pieds. Je recommande aux autres de prier, parce que le souvenir de mes malheurs passés affaiblit, pour ainsi dire, malgré moi, ma confiance d'être exaucé. Je me contenterai d'offrir le saint Sacrifice pour que le bon Dieu ait pitié de moi, et qu'il ne prive pas notre Société d'une de ses pierres fondamentales⁴...

Le père Courtès guérira, mais saint Eugène n'est pas au bout de ses peines. En juin, deux pères, Reynier et Riccardi, seront expulsés de la Congrégation. Le premier quittera le 13 juin et l'autre, dont l'expulsion remonte à l'année précédente, suivra le 24 juin. Chaque fois le Fondateur fulmine car il n'admet pas qu'un Oblat foule aux pieds ses engagements. Par-delà sa colère se devine la douleur d'un père de voir partir des enfants qu'il a chéris tendrement, passionnément. Écoutons ses accents pathétiques dans une lettre au père Albini:

C'est forcément que j'en viens à cette extrémité; et les sujets qui s'attirent cet affreux malheur seront éternellement responsables. Ces profanations et ces parjures font horreur; ils scandalisent l'Église et outragent Dieu, aussi je cite tous ces profanateurs au jugement de Dieu qui les punira de s'être joué aussi indignement de lui. Nous ne pourrons jamais trop faire pour réparer par notre dévouement sans bornes, fût-ce même par le sacrifice de nos vies, pour réparer les sacrilèges sortis pour ainsi dire du milieu de nous, et commis par ceux que nous avons appelés nos frères⁵.

Un dernier coup de massue lui est réservé et cette fois-ci il est touché dans les liens du sang. Nous savons combien il était proche de sa sœur Ninette. À plusieurs reprises il lui a donné des conseils au sujet de son mariage et de sa vie spirituelle. Cette sœur qui épouse Armand de Boisgelin habitera Aix et donnera naissance à quatre enfants. L'une de ses filles que le Fondateur a vu grandir contractera une grave maladie et mourra à l'âge de 19 ans, le 14 novembre 1829. Écoutons saint Eugène nous raconter comment il l'a accompagnée jusqu'à ses derniers moments:

Jugez de ma position. Obligé, par devoir de conscience, de ne la point détourner de la pensée de cette mort, qu'elle me disait devoir être très prochaine, et d'étouffer dans mon cœur tout ce que ce tableau me donnait d'angoisses et de déchirements! Vous sentez que je n'ai rien négligé pour inspirer à cette belle âme les motifs si justes de confiance dont elle doit être remplie. Mais le martyre sur les chevalets, les peignes de fer et le feu ne sont rien en comparaison des tourments que cette demi-heure d'entretien m'a fait éprouver. Je ne conçois pas comment mon cœur n'éclate pas dans ces occasions où je suis forcé de le comprimer pour agir et parler comme s'il ne se passait rien en moi de violent⁶.

Un indice nous est donné par l'auteur lui-même pour analyser le mal qui le mine de l'intérieur.

2. L'évolution de cette étrange maladie

Au début, le Fondateur pense que sa solide constitution va lui permettre de surmonter la perte d'un être cher. Mais l'arbre va céder peu à peu sous les assauts de la tempête. À mon avis, les premiers symptômes démontrent une grande vulnérabilité de sorte que c'est le moral qui va affecter le physique et provoquer comme un déséquilibre de la personnalité:

Ma forte complexion doit pourtant vous rassurer quant au physique; mais pour le moral, il y a affection, un véritable mal-être; je ne suis plus capable d'application; mon esprit se dirige comme de lui-même vers l'objet de mon amour et de mes éternels regrets. J'y pense, j'en parle, je m'en occupe sans cesse; je ne suis pas en état de faire une lettre⁷.

Quand le Fondateur se confie ce 19 février, il parle de remèdes impuissants, de mal incurable. La situation ira s'aggravant. Au chagrin qui le mine de l'intérieur s'ajouteront des sensations très physiques. Pour ma part, j'y vois les manifestations d'une angoisse oppressante. Le Fondateur en convient à sa manière dans une lettre qu'il écrit au Père Tempier le 15 mai 1829:

Cette nuit à la même heure que la précédente, j'ai éprouvé la douleur au cœur, mais quelque pénible qu'elle fût elle n'était pas à beaucoup près si forte que celle de la veille, elle a moins duré et j'ai pu, tout en ayant de la peine pour respirer, non seulement m'asseoir sur mon lit, mais me lever (...). Mon état actuel est celui d'un homme dont les organes intérieurs n'auraient pas assez d'espace pour se dilater et faire leurs fonctions, aussi je suis serré à la poitrine, au cœur, à l'estomac, à la tête et partout. C'est

une chose tout à fait bizarre, mais qui ne m'inquiète pas du tout⁸.

Vers la mi-juillet, le Père de Mazenod, incapable de retrouver ses assises, part en convalescence chez son oncle Roze-Joannis. Nous sommes en présence d'un homme affaibli physiquement et dépouillé de tout dynamisme. On dirait qu'il porte sa croix avec lassitude, en se traînant vers un horizon tout à fait bouché. Écoutons attentivement ce qu'il confie à Monsieur Antoine Garnier, Sulpicien:

J'ai bien de la peine à me relever, tant le coup a été violent. Me voici dans la cinquième semaine de ma convalescence, et à peine ai-je osé aujourd'hui offrir le saint Sacrifice, quelque désir que j'eusse de me procurer ce bonheur, et sortir de la communion laïque, à laquelle je suis réduit. C'est beaucoup trop sans doute; mais notre Souverain Prêtre qui a daigné, tout indigne que j'en suis, m'associer à son sacerdoce, ne trouvera pas mauvais qu'il me semble que ce n'est pas assez. Que sa sainte volonté soit faite; je désavouerais même ce désir, si je pouvais croire qu'il n'y fût pas conforme⁹.

Il semble qu'Eugène demeurera tout l'été chez son oncle à Grans. Selon des indices recueillis par le père Yvon Beaudoin, du 26 septembre au 8 novembre le Fondateur remplira le *ministère d'ange consolateur* auprès de sa nièce malade, à la résidence de sa sœur Ninette. Selon toute vraisemblance il ne reviendra à Marseille qu'après la mort de Nathalie, survenue le 14 novembre. Sa santé demeure encore chancelante. Voici ce qu'il confie le 14 décembre au père Jeancard qui l'a accompagné chez son oncle:

Je voudrais de tout mon cœur prendre ma part de tes fatigues, comme je compte sur ma portion de tes mérites, mais il paraît que le bon Dieu veut que je me contente de souffrir de mon inaction et des causes qui m'y réduisent. J'ai plus de mal à présent que je n'en avais quand nous étions à Grans. Je te le dis pour répondre à l'intérêt que tu prends à ma chétive carcasse¹⁰.

Au début de 1830, la correspondance du Fondateur ne comporte aucune allusion à son état de santé. Plusieurs hypothèses peuvent être proposées. Des lettres ont été perdues ou d'autres ont été tronquées. Pour cette période obscure de sa vie nous ne possédons que des transcriptions, parfois difficiles à dater. Parce que je m'en tiens aux documents connus, je passe tout de suite à ce voyage de saint Eugène en Suisse, le 6 juillet 1830. Sa mère et sa sœur l'accompagnent, car ils vont voir Louis de Boisgelin qui étudie chez les Jésuites à Fribourg. De cette ville, il écrit au Père Tempier le 1^{er} août 1830:

En jetant les yeux sur la date de cette lettre, vous vous rappellerez, mon cher ami, que j'entre aujourd'hui dans ma quarante-neuvième année. Je me suis occupé hier, toute la journée, des pensées que me fournissait la circonstance de la fin de mes quarante-huit ans. J'ai gémi, comme vous pouvez le penser, sur bien des misères; j'ai remercié Dieu de beaucoup de grâces, mais je me suis attristé, et voilà en quoi j'ai eu tort, de retrouver dans l'ensemble de ma vie un champ plus vaste que celui que j'ai parcouru, je veux dire qu'il me semblait que je n'avais pas fourni ma carrière. Est-ce ma faute? Est-ce celle du temps?¹¹

Le dernier paragraphe de cette lettre ajoute encore à notre perplexité: «J'ai fini par demander à Dieu de m'enlever de ce monde si je ne dois pas faire autre chose que ce que j'ai fait.»

Conclusion

Je ne veux pas conclure sans marquer la fin de cette crise. De toute évidence rien n'a fonctionné au plan des moyens humains. Les médecins n'ont pas trouvé la médication appropriée, le changement d'air en Suisse s'est révélé lui-même inefficace. La guérison viendra de façon inattendue le 23 août 1830. C'est Jésus Sauveur qui le guérira au moment de l'Eucharistie:

Ce matin, avant la communion, j'ai osé parler à ce bon Maître avec le même abandon que j'aurais pu faire si j'avais eu le bonheur de vivre lorsqu'il passa sur la terre, et que je me fusse trouvé dans les mêmes embarras. Je disais la messe dans une chapelle particulière, je n'étais gêné par la présence de personne. Je lui ai exposé mes besoins, demandé ses lumières et son assistance, et puis je me suis entièrement

abandonné à lui, ne voulant absolument autre chose que sa sainte volonté. J'ai communiqué ensuite dans cette disposition. Dès que j'ai eu pris le précieux sang, il m'a été impossible de me défendre d'une telle abondance de consolations intérieures, qu'il m'a fallu, malgré mes efforts pour ne pas trahir devant le Frère servant ce qui se passait dans mon âme, pousser des soupirs et verser une telle quantité de larmes que le corporal et la nappe en ont été imbibés. Aucune pensée pénible ne provoquait cette explosion, au contraire, j'étais bien, j'étais heureux et si je n'étais pas si misérable, je croirais que j'aimais, que j'étais reconnaissant. Cet état a duré assez longtemps, il s'est prolongé pendant mon action de grâce, que je n'ai abrégée que par raison¹².

À partir de là le Fondateur amorce sa remontée. Les forces physiques lui reviennent mais surtout le goût de vivre, de s'engager au service de la mission malgré les deuils qui surviendront. Plus jamais son moral ne flanchera car son affectivité, mieux contrôlée, deviendra source de motivation et d'espérance. Dieu est amour et nous facilite l'abandon à ses desseins sans que nous ayons à renier notre affectivité. Le 11 janvier 1831 nous percevons, dans une lettre à Tempier, ce nouvel équilibre, cette maturation spirituelle.

Vous comprendrez aisément, mon cher ami, dans quelle peine je suis par rapport à l'état presque désespéré de notre pauvre p. Capmas. J'attends avec autant d'impatience que d'anxiété le courrier de jeudi qui me fixera vraisemblablement sur son sort. Il faut avouer que la maladie et la mort frappent chez nous avec un discernement qui démontrerait des hommes moins soumis à la volonté de Dieu que nous le sommes. J'en fais sans crainte la réflexion, parce qu'il me semble que je suis assez établi dans cette habitude de conformité aux desseins impénétrables de la divine Providence, quoique je ne me vante certes pas d'être insensible aux coups qui semblent parfois devoir nous accabler. Ce genre de perfection me serait offert que je n'en voudrais pas. (...) Jésus-Christ, notre unique modèle, ne nous a pas donné cet exemple. J'adore son frémissement et ses larmes sur le bord de la tombe de Lazare autant que je dédaigne et abhorre le stoïcisme, l'insensibilité et l'égoïsme de tous ceux qui voudraient, ce me semble, dépasser ce prototype de toute perfection, qui a bien voulu sanctifier toutes les positions de notre triste pèlerinage¹³.

Ainsi se termine notre pèlerinage au cœur de cette période douloureuse que les biographes du Fondateur ont peu étudiée.

Notes :

¹ Causerie donnée aux laïcs associés. Québec, le 25 mars 2004.

² Voir *Lettres aux Oblats de France (1826-1830)*, Introduction, p. xvii, dans *Écrits oblats*, vol. 7, Rome, 1983.

³ *Écrits oblats*, vol. 7, p. 179.

⁴ *Ibid.*, p. 183-184.

⁵ *Ibid.*, p. 187-188.

⁶ *Ibid.*, p. 196.

⁷ *Ibid.*, p. 180.

⁸ *Ibid.*, p. 186.

⁹ *Écrits oblats*, 15, p. 211.

¹⁰ *Écrits oblats*, 7, p. 198.

¹¹ *Ibid.*, p. 208.

¹² *Ibid.*, p. 216.

¹³ *Écrits oblats*, 8, p. 4-5.

Saint Eugène de Mazenod et la croix

Giuseppe Mammana, o.m.i.

Summary – The author examines the important place that the Cross occupied in Saint Eugene's journey to holiness. In the first part, he singles out four circumstances in Eugene's life that illustrate his attitude when confronted with painful crosses: his exile to Italy as a young man; his parents' divorce; his conflict with the French State and the Holy See on the occasion of his appointment to the episcopacy; and finally, his death in 1861. In the second part, we see how Eugene's experience of the Cross led him to discover in his weakness God's love for him. He progressively understood that the Cross is central in one's discipleship of Jesus. He expresses it clearly in the Preface of the Constitutions which is a truly Mazenodian text. Finally, the author mentions how the love for the Cross brings forth abundant fruits. He concludes by suggesting that the reality and theology of, and the love for the Cross should be emphasized in Oblate formation and ministry.

La première partie de cette étude veut étudier l'attitude de saint Eugène de Mazenod devant les difficultés, les conflits et les événements douloureux de sa vie. Ce premier point se réfère à l'attitude anthropologique qui crée le fondement et prépare la rencontre transformante avec le Christ crucifié: comment Eugène réagit-il devant la douleur? Nous traiterons ensuite, dans la deuxième partie, de l'intervention du Christ dans la vie de saint Eugène. De quel type de grâce s'agit-il? Comment, dans la rencontre entre sa personne et le Christ, celui-ci devient-il protagoniste? Comment le baptisé se transforme-t-il en un autre Christ qui agit, annonce et sauve? Nous parlerons enfin des fruits de cette rencontre. Lorsqu'il s'agit d'un charisme majeur, celui-ci apporte, généralement, quelque chose d'original à la vie de l'Église et du monde, une nouvelle façon de vivre l'Évangile.

Introduction

À la fin de janvier 1992, j'ai eu le bonheur de participer, à Santiago du Chili, à une rencontre entre le Conseil général (le p. Zago était alors supérieur général, et le p. Cazabon, vicaire général), et les Supérieurs majeurs de la Région latino-américaine, les formateurs et quelques représentants des scolastiques.

Parmi les nombreux thèmes proposés, il y en eut un qui me parut très intéressant, abordé par le p. Daniel Corijn, assistant général pour la mission: «*Pourquoi ne pas conjuguer, dans la formation, la théologie de la libération avec la théologie de la croix?*» Ce fut pour moi une suggestion très intéressante étant donné que, dans mon travail pastoral parmi les pauvres et les jeunes en Uruguay, je trouvais très stimulantes et concrètes l'application et la dynamique de la théologie de la libération, alors qu'en même temps, dans ma vie personnelle, je trouvais très importante la théologie de la croix. J'étais alors convaincu, et je le suis encore, que le rôle de la croix dans la formation est central, en raison de l'exigence de notre vocation missionnaire oblate.

En assemblée, le débat fut enrichissant. Mais je demeurais avec la question initiale: pourquoi ne pas conjuguer la théologie de la libération avec la théologie de la croix? Il ne s'agit pas de faire ici des réflexions sur la théologie de la libération et la théologie de la croix; je veux seulement en souligner un élément d'union.

La théologie de la libération avait commencé avec une forte dynamique de rapprochement avec les pauvres pour faire avec eux un cheminement intégral de libération spirituelle, personnelle, sociale et politique. Elle eut son moment le plus intense lors des durs moments de souffrance qui ont culminé avec le martyre de beaucoup de chrétiens, parmi lesquels les plus connus sont Mgr Romero au Salvador, Mgr Angelelli en Argentine et Mgr Gerardi au Guatemala. La théologie de la croix a son point de départ dans l'assomption, depuis le début, de la croix et des croix, des persécutions, des difficultés quotidiennes qui amènent à découvrir des chemins intérieurs de libération et qui se traduisent ensuite dans la conduite et les prises de décisions.

Il est alors nécessaire que, dans la dynamique de la croix, il y ait des éléments complémentaires

qui laissent voir très clairement qu'il ne s'agit pas de masochisme, de fatalisme et de résignation, mais d'une source de liberté, de vie: en un mot, de Résurrection.

- En premier lieu, accepter la croix n'est pas s'auto-flageller; c'est choisir le pauvre, le marginal, l'exclus, l'«orphelin, la veuve et l'étranger». C'est choisir la situation la plus inconfortable par amour pour celui qui souffre de cette situation afin de l'aider à sortir du puits, pour soulager son chagrin, son ennui ou sa dépression.
- La croix est l'acceptation de la volonté du Père qui permet la souffrance comme une Pâque, c'est-à-dire comme un passage à une vie en plénitude.
- Les fruits de la croix sont positifs et lumineux. Le meilleur exemple est celui de Jésus qui, après sa mort, non seulement apparaît vivant, mais transmet sa vie à ses disciples.
- Un fruit très spécial est le don de l'Esprit qui non seulement réjouit le cœur et le remplit de paix, mais qui en outre rend plus sage celui qui a souffert et a aimé celui qui souffrait.
- La croix est en relation avec une force intérieure et psychologique extrêmement précieuse. Les exemples que nous rencontrons chez les grands martyrs de l'histoire de l'Église démontrent leur capacité d'assumer la croix et de ne pas être de simples victimes devant la douleur.
- La croix, pour être instrument de libération, doit être véritable abandon. Ce qui signifie qu'au moment de la croix, il faut rester maître de la situation, malgré les faiblesses et les doutes passagers.
- Devant la croix, celui qui est victime doit, au moins spirituellement, renverser la situation, c'est-à-dire qu'il doit convertir la haine en pardon et en demande de salut pour le bourreau.
- La croix, finalement, doit susciter la foi et la réconciliation des ennemis, principalement par le témoignage de celui qui a été crucifié.

Après la canonisation de saint Eugène, on a vu avec plus d'évidence, au-delà d'aspects épisodiques de ses défauts et de son caractère, la profondeur de sa sainteté, une sainteté vraiment extraordinaire, atteinte à travers son histoire humaine et ecclésiale.

L'importance de la croix dans le cheminement de sainteté de saint Eugène est un thème qui m'a toujours intéressé, mais je me suis toujours senti indigne de le traiter en raison de sa délicatesse et de son importance. Je veux en traiter maintenant, en cette année qui est la trentième de ma première rencontre avec Eugène. En ce temps-là, le p. Mitri s'efforçait de vaincre les obstacles à la béatification. C'est à lui que je dédie cette étude, ainsi qu'au p. Jetté qui me donna l'obéissance pour l'Uruguay et au p. Zago qui eut la joie de voir Eugène accéder au catalogue des saints.

C'est par le chemin de la croix que non seulement saint Eugène avança dans la sainteté, mais aussi qu'il saisit la volonté de Dieu et travailla à la réalisation de son charisme et de sa mission.

Nous trouverons dans les détails de sa vie les caractéristiques de la vocation divine: douleur, lutte, humiliations, contradictions, succès apparents, oubli, insulte même et ingratitude; mais en même temps, à côté de ces signes de l'épreuve, nous admirerons les effets des bénédictions célestes, l'amour des âmes, les œuvres fécondes, un glorieux épiscopat, une congrégation religieuse approuvée par l'Église, établie dans quatre parties de l'univers, prêchant les mérites et pratiquant les vertus qu'elle a apprises de son Fondateur. *Ideo victor quia victima*¹⁴.

Le p. Rey, en terminant le premier chapitre de la vie de saint Eugène, commente ainsi les débuts des tribulations du petit Eugène: «Le feu épure et transforme les métaux; le feu de la tribulation purifie et transforme les âmes; elle les rend plus dociles aux préparations de Dieu»¹⁵.

1. L'attitude d'Eugène face à la croix

Pour comprendre ce que signifie la croix dans la vie d'un saint, il est bon de voir comment il réagit face à un événement douloureux et angoissant. La Vulgate traduit par un verbe magnifique l'attitude de la Vierge Marie au pied de la croix: *Stabat* (Jn 19, 25). C'est un verbe symbole qui a plusieurs significations: capacité de faire face à la tragédie, force dans le malheur, union avec celui qui souffre, partage de la souffrance.

Parmi les nombreuses situations qu'a vécues saint Eugène, j'en ai choisi quatre pour étudier sa façon de faire face à la croix: l'exil, le divorce de ses parents, le conflit avec l'État français et le Saint-Siège, sa mort.

L'exil

L'exil déracine de la culture, de la manière de vivre, d'agir, de manger, de se vêtir, de saluer... Le père d'Eugène, ayant découvert en 1791 les intentions des révolutionnaires de le pendre, s'enfuit à Nice; peu après Eugène doit aussi quitter son pays.

Le Président Antoine de Mazenod, effrayé, se hâta d'appeler auprès de lui son fils, devenu l'unique objet de ses sollicitudes. Mme de Mazenod consentit à ce départ, malgré les déchirements de son coeur; elle en hâta même les préparatifs, quoique Eugène souffrit encore d'une indisposition assez grave. Le secret le plus absolu assura le succès du projet. Eugène s'y montra fidèle avec une fermeté de caractère et une délicatesse de coeur, au-dessus de son âge. Averti seulement la veille, il ne demanda qu'une grâce, celle d'aller embrasser la famille Revest. Il prodigua à ses chers amis tous les trésors de sa tendresse; jamais on ne l'avait vu aussi tendre, aussi affectueux, mais tout à coup l'émotion de tristesse qui remplissait son coeur et qu'il cherchait à dominer devient si vive que craignant de se trahir, il quitte brusquement le salon, en disant pour tout adieu: "Bonsoir!" Le lendemain seulement, en apprenant le départ d'Eugène, la famille Revest put juger de la force d'âme de cet enfant à peine âgé alors de 7 ans et 8 mois. Eugène partit d'Aix le 31 mars 1791. Il était conduit par le chevalier Eugène de Mazenod que son frère, le Président, avait envoyé à Aix dans ce but. Ils arrivèrent à Nice le 3 avril qui était le Samedi-Saint¹⁶.

À Turin, le chirurgien doit intervenir pour «une loupe dans l'angle de l'oeil gauche. On jugea... qu'il fallait l'extraire jusqu'à la racine»¹⁷. Eugène a 10 ans; il a un moment de faiblesse mais il réagit et se soumet à la douloureuse opération. À Venise, alors qu'il joue en dehors de chez lui au bord de l'eau, il glisse et menace de se noyer. Il ne se laisse pas vaincre par le danger, mais il réagit: lorsqu'il touche le fond, il donne un coup de pied et revient à la surface; il est sauvé. Cette réaction sera la manière typique d'Eugène d'affronter les difficultés: il ne se laisse pas abattre, mais il refait surface.

Lorsqu'on porte une croix, on peut noter deux étapes importantes: a) d'abord quelqu'un se présente pour aider à la porter, mais b) vient un moment où on ne trouve plus cet appui. Dans l'expérience de la croix de Jésus, l'appui fut sa mère Marie et les femmes amies, mais cet appui disparut au moment angoissant de la mort (*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* Mt 27, 46). Dans la vie spirituelle, ces moments ne se présentent pas une seule fois, mais ils en constituent une dynamique constante.

Au cours de son exil, Eugène a rencontré divers appuis, mais les deux que j'aimerais souligner sont ceux de Don Bartolo Zinelli et de la duchesse de Cannizzaro: deux personnes particulièrement importantes dans l'adolescence d'Eugène. Malgré ses 15 ans, il se préoccupait beaucoup de la condition d'exil que devait vivre sa famille, surtout lorsque des difficultés économiques se faisaient sentir. Alors qu'il se trouve à Naples, Eugène demande à Don Bartolo des honoraires de messes pour son oncle. De cette façon, il veut procurer des entrées pour permettre à sa famille de vivre. «Je suis vraiment affligé, répond Don Bartolo le 19 avril, de ne pouvoir profiter de l'occasion que vous m'offrez de vous donner preuve de mon dévouement. Je veux parler des honoraires de messes»¹⁸. De toutes façons Don Bartolo continue à être important pour Eugène qui reçoit de lui de bons conseils pour son éducation et sa vie spirituelle.

Également à Palerme, Eugène partage avec Don Bartolo sa préoccupation pour la situation de sa famille. Don Bartolo répond:

La souffrance, l'épreuve est un signe de prédestination: nous devons marcher en véritables disciples de Jésus Christ sous l'étendard de la croix. La pauvreté surtout est plus précieuse que tous les trésors du monde... Je vous l'assure, depuis que je pratique cette vertu, je me sens une telle ampleur de coeur, une si grande noblesse d'esprit, que si les sceptres et les couronnes de l'univers étaient à mes pieds, je ne me baisserais pas pour les ramasser... Souvenez-vous, Eugène, que votre récompense dans le ciel sera proportionnée à ce que vous avez souffert sur la terre. Je comprends une partie de vos tribulations, j'ignore le reste, mais j'y prends part et comme je voudrais pouvoir vous consoler!¹⁹

D'autre part, la relation d'Eugène avec la duchesse de Cannizzaro est très affectueuse. À ses côtés, il rencontre une famille et une ambiance religieuse qui lui permettent de maintenir ses habitudes: messe, direction spirituelle, exercice de la charité. Il est le bras droit de la duchesse, distribue ses aumônes et accourt au chevet des malades. Eugène la considère comme sa seconde mère. Mais la duchesse meurt en mai 1802. Eugène pleure amèrement, il va jusqu'à chercher consolation dans la lecture des *Nuits* de Young qui reflètent son état d'âme. En juillet de la même année, c'est Don Bartolo qui meurt. Eugène perd ainsi ses deux meilleurs appuis. Il devient malade. «Le 17 août, une grave maladie se déclara; il s'agissait d'une fièvre intestinale bilieuse continue avec redoublement, accompagnée de saignements de nez, vomissements de bile, transpiration arrêtée; celle-ci une fois rétablie, les sueurs devinrent si abondantes que durant deux jours, écrit le Président, nous lui avons changé quatorze chemises qui paraissaient avoir été trempées dans un baquet d'eau»²⁰.

Mais voilà qu'Eugène doit se séparer de son père et de ses oncles. Sa mère le réclame à Aix. Il laisse Palerme le 11 octobre 1802. La traversée vers Marseille reflète son état d'âme: vents défavorables, froid, faim.

Le samedi 16, entre la Sicile et la Sardaigne, une terrible tempête s'abattit sur le navire et, quatre heures durant, mit celui-ci gravement en péril. La mer était si forte qu'elle entraînait dans le bâtiment, écrit le p. Rey, utilisant les Mémoires de l'évêque de Marseille; toute manoeuvre était impossible, le gouvernail étant tout à fait submergé. On parvint enfin à le dégager. La pluie tombait à seaux; le tonnerre traversait et grondait coup sur coup, de manière à faire trembler le bâtiment. Au milieu de cette tourmente qui faisait perdre haleine aux matelots, il fallait pomper sans cesse, parce que la sentine fournissait une énorme quantité d'eau. Le capitaine Reinier craignait beaucoup, ne pouvant remédier à rien²¹.

Après treize jours de navigation, il arrive enfin à Marseille; sa mère ne s'y trouve pas. Il se dirige à Aix qu'il trouve complètement changé. Plusieurs de ses amis ont été décapités, l'église où il a été baptisé a été détruite, de nombreux prêtres et religieux d'Aix ont disparu et leurs couvents sont abandonnés. Eugène a à peine 20 ans. Il n'est pas exagéré de penser que ce fut là un moment de solitude dramatique qui ne peut se comprendre qu'à la lumière de la foi et de l'avenir qui l'attend. Si la croix de Jésus s'explique seulement comme une remise généreuse de soi-même entre les mains de Dieu, l'Écriture peut nous donner une piste pour comprendre ce qui s'est passé à l'«intérieur de l'événement». Je me réfère à l'épisode des tentations. L'Esprit prépare Jésus pour sa mission. Les tentations compromettent sa dimension intellectuelle, affective, psychologique, et le détachent de tout appui humain. Son point de référence sera Dieu seul. «L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu... Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu... Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et à lui seul tu rendras un culte» (Mt, 4, 4-10).

Nous ne voulons pas faire de comparaison, mais seulement rappeler qu'à la lumière de Jésus nous pouvons essayer de comprendre le cheminement de sainteté de tout baptisé, et ici, d'Eugène. L'exil fut pour lui comme un désert, où, entre autres, il subit bien des tentations, y inclus les mondanités de la ville de Palerme. Dans ce désert, l'Esprit l'a préparé à une reddition complète à la volonté de Dieu qui appelle, donne un nouveau charisme et envoie pour une mission nouvelle.

Le divorce des parents

La situation généralisée de troubles émotionnels que nous vivons tous les jours en Uruguay et dont nous souffrons, m'a fait comprendre profondément le drame que vécut Eugène lors de la séparation

et du divorce de ses parents.

En 1795, Marie-Rose Joannis laisse Venise.

Le moment parut favorable à Mme de Mazenod pour rentrer en Provence, obtenir sa radiation de la liste des émigrés et unir ses efforts à ceux de sa soeur pour sauver du naufrage une partie de leur patrimoine en vue de l'avenir de leurs enfants. Il fallut se résigner à cette douloureuse séparation. Elle emmenait avec elle la soeur d'Eugène, Charlotte-Eugénie-Antoinette-Émilie-Césarie, plus tard Marquise de Boisgelin alors âgée de 10 ans²².

Marie-Rose obtient le divorce à Aix le 25 avril 1802. Le p. Rey ne fait pas mention de ce fait, ni les biographes plus anciens d'Eugène. C'est un événement qu'on a esquivé pendant longtemps, mais il fait partie du cheminement d'Eugène.

Leflon raconte la difficile relation entre les parents. En 1799, Mme de Mazenod parle de son désir que toute la famille retourne en France, mais peu à peu sa décision change.

En juin 1802 [c'est -à-dire quelques jours après l'obtention du divorce], on arrive enfin à une décision. Marie-Rose, en mai, a précisé formellement ses intentions. À cause des dettes de leur père, mort insolvable, Charles-Antoine ne devra rentrer avec le chevalier qu'une fois les enfants établis. Fortuné doit accompagner Eugène. Un parti déjà se présente pour celui-ci; il s'agit d'une jeune fille qui possède 25.000 livres de rentes, a une figure agréable, la taille bien faite et un caractère extrêmement doux et flexible. Quand on aura marié ce dernier, puis Ninette, les intérêts matériels étant sauvegardés, le président Charles-Antoine et son frère Eugène pourront songer à revenir en France pour se retirer dans leur terre de Saint-Laurent à l'abri de tous les créanciers²³.

Il s'agit d'un véritable adieu. Le motif des dettes de Charles-Antoine n'explique pas complètement le refroidissement des relations entre les deux.

Durant les derniers mois qu'il passe en Sicile, l'inconsolable chagrin que lui cause la mort de la duchesse, s'aggrave d'un second qui l'affecte plus encore. Pour obéir aux injonctions impératives de Mme de Mazenod, le jeune comte doit regagner la France, et la regagner seul, abandonnant à Palerme le président Charles-Antoine, le chevalier Charles-Louis-Eugène et le chanoine Fortuné, tous trois jugés indésirables par la citoyenne Bonnet [la grand-mère d'Eugène] et ses filles, qu'inspire Roze-Joannis. Son retour, qui le réunit à sa mère, marque donc du même coup la rupture de son foyer²⁴.

La séparation de son père lors du départ de Palerme est très douloureuse.

Mais tandis que le capitaine Reinier quitte le port de Palerme et cingle vers le large, le départ lui semble si cruel qu'il ne songe pas un instant aux joies du retour. Les larmes de son père, de ses oncles, ses propres larmes l'empêchent d'apercevoir le sourire de celles qui l'attendent sur les côtes de France. L'immédiat domine, avec le sentiment d'une rupture indéfinie et brutale. Le lointain s'estompe à ses yeux remplis de pleurs²⁵.

Les grandes différences qui existaient entre le père et la mère d'Eugène ont joué dans leur séparation. Lors du mariage, le premier avait 33 ans et la seconde 18 ans. Le père aimait dépenser, la mère surveillait de près ses biens. Le père manifestait une religiosité profonde, tandis que la mère avait une piété plutôt extérieure. Le père, à son retour en France, ira vivre à Marseille pour éviter le scandale; il y mourra en 1820, tandis que la mère mourra à Aix en 1851.

La rupture entre Charles-Antoine et Marie-Rose dut avoir des répercussions profondes dans l'état émotionnel d'Eugène. De plus, la rivalité entre les familles de la mère et du père rendit le problème encore pire parce qu'il plaça Eugène dans une situation très incommode et tendue. Il voudra être avec les deux partis et écouter chez l'un et chez l'autre les accusations que l'on se fait mutuellement, même si nous connaissons surtout les plaintes de la famille de la mère. Eugène, comme il arrive fréquemment dans les foyers séparés, se transforme en objet de la dispute.

Comment Eugène supporta-t-il cette croix? Il serait évidemment d'un grand intérêt de savoir quand se produisit la rupture entre les deux et quand Eugène commença à percevoir cette situation et à en souffrir. En tout cas il fut très prudent et dès le début il s'efforça de favoriser un rapprochement.

Un épisode commence à nous révéler son attitude. Eugène, qui a déjà 23 ans, fait un voyage à Paris. La mère craint qu'il y demeure et s'en plaint à son père. Eugène vient au courant des appréhensions de sa mère et réagit très fortement, mais il se rend compte que cela peut aggraver les choses et il écrit de nouveau à son père en faisant de sa mère un éloge exagéré.

Ce que vous me dites en réponse à la lettre emportée et peu réfléchie que je vous écrivis de Paris au sujet de certains petits reproches de ma mère, me couvre de honte et de confusion. Je cherche à retrouver dans mon esprit ce que la mauvaise humeur me fit dire alors mais je ne puis me le retracer et je n'en suis pas étonné puisque mon coeur n'entraîne pour rien dans ces plaintes mal fondées et si fort exagérées. Comment ai-je pu un seul instant ne pas reconnaître l'amour qu'a pour moi cette excellente mère? En vérité je suis tenté de croire que quelque malin esprit s'était emparé de ma plume. Ma mère est un être adorable, elle possède toutes les vertus, on ne peut lui reprocher aucun défaut si ce n'est une extrême franchise qui, dans le moment où elle est imbue d'une idée qu'elle envisage avec vivacité, lui empêche de mesurer les termes qui très souvent expriment plus qu'elle n'en veut dire. Douée d'un coeur parfait elle adore ses enfants, sa mère, son mari et toute sa famille, elle n'oublie qu'elle, que malheureusement elle ménage trop peu. Ma mère est en un mot la femme la plus parfaite que je connaisse²⁶.

Eugène a évidemment comme objectif de rapprocher les positions de ses parents. Il se ne laisse pas emporter par la situation négative, sinon qu'il essaie de la renverser, jusqu'à minimiser la relation de sa mère avec le cousin Roze-Joannis. C'est comme si Eugène avait décidé d'être le père de ses parents, renversant ainsi la situation. Les lettres d'Eugène à son père, qui se rapportent toujours au thème de la famille, démontrent sa forte sensibilité sur ce point.

Ce n'est pas vivre, mes chers amis, que de voir nos jours s'écouler à trois cent lieues les uns des autres. Y pensons-nous, et pouvons-nous de sang froid former le cruel projet de ne nous revoir qu'au jour de la résurrection? Nous détruisons autant qu'il est en nous l'ordre établi par l'Auteur de la nature qui n'a pu vouloir, en nous formant du même sang, que nous nous obstinassions à vivre séparés. [...] Bref il n'y a qu'un parti à prendre, c'est celui de vous rendre aux désirs et dans le sein d'une famille qui vous tend les bras²⁷.

Un peu plus tard il écrit encore: «Si je n'étais pas trop préoccupé de la perte que nous avons faite, je tâcherais, mon cher ami, de revenir sur le contenu de ma lettre du 4 juillet que vous croyez avoir victorieusement combattu, mais il faudrait que mon esprit fût plus tranquille qu'il n'est. Je me contenterai de vous faire observer que vous avez paru me vouloir faire entendre que vous ne vous réuniriez jamais à votre famille»²⁸. Enfin notons ce qu'il écrivait, toujours à son père, à la fin d'une lettre de janvier de l'année suivante: «Toute la famille me charge de vous dire un million de choses. Adieu»²⁹. Mais le père sait très bien ce que pense son épouse et ne retournera en France que trois ans avant sa mort.

Pour ce qui est de sa mère, Eugène la traite comme si elle était sa fille: il lui explique les motifs de sa vocation, il ne lui dit pas tout d'un seul coup, mais peu à peu il essaie de la sécuriser. Il charge son oncle et sa soeur de lui expliquer sa décision d'entrer au Séminaire de Saint-Sulpice. Voici ce qu'il écrit à sa soeur Eugénie en juin 1808:

Je n'ose encore écrire à maman sur ce dont j'ai prié mon oncle de lui faire part, jusqu'à ce que je sache qu'il en a parlé. Supposé, comme je le présume, qu'elle en soit informée quand tu recevras ma lettre, je te charge d'adoucir tout ce qu'elle peut voir de trop rigoureux dans cette détermination qui n'est ni précoce ni précipitée; d'abord en lui rappelant que nous sommes tous obligés à nous soumettre à la volonté du Maître et d'obéir à sa voix, puis en lui faisant envisager que ce n'est point ici une séparation, mais seulement une absence de huit ou neuf mois; appuyez beaucoup sur cette réflexion qui est exactement vraie, et qui dissipe tout d'un coup le monstre que l'on se forme quand

l'on embrasse tout dans un seul point de vue³⁰.

Eugène conservera toujours cette pédagogie et cette délicatesse, jusqu'à conduire sa mère par les chemins de la foi. Elle sera présente dans de nombreux moments de la vie d'Eugène, aussi en des moments fondamentaux, comme la première rédaction des Règles, au cours des premiers quinze jours de septembre 1818.

Peu de jours après le P. de Mazenod prend avec lui les frères Moreau, diacre, et Suzanne, Clerc Minoré, et se rend à la montagne dans sa terre de Saint-Laurent du Verdon, patrimoine seigneurial de la famille, situé dans le département des Basses-Alpes. Il fut accompagné de sa vénérable mère et de la pieuse Marquise de Regusse, dame âgée, amie de Mme de Mazenod et très dévouée à l'oeuvre des Missions de Provence. Elles étaient là comme des Saintes femmes qui suivaient Notre Seigneur dans ses courses évangéliques, pour vaquer aux soins nécessaires à la vie temporelle du Maître et des disciples, tandis que Notre Seigneur tout à l'oeuvre du salut des hommes se montrait comme oublieux des besoins du corps, disant même dans l'occasion que sa nourriture était de faire la volonté de son Père³¹.

Marie-Rose se fait disciple du fils. Nous la voyons ensuite jusqu'en Italie, où elle s'était rendue pour tenter de sauver l'argent de la famille, démarches qui se termineraient avec le divorce irréversible d'avec son mari. L'épisode est quelque peu divertissant parce que nous avons appris à connaître le caractère difficile de cette femme, épisode qui démontre encore plus la capacité d'Eugène de transformer les difficultés en un point de départ pour opérer le bien.

La neige commença à tomber lorsque nous arrivâmes à Limon qui est au pied du col [...] Le lendemain, le passage était fermé par l'abondance des neiges. Nous allions rebrousser chemin pour prendre la route de Savone, lorsque nous vîmes arriver la voiture du cardinal de Rohan qui venait se prendre comme nous dans la nasse. Il trouva trop dur de s'en retourner et il insista pour tenter le passage. Le maître de poste n'osa pas le lui refuser; on envoya vingt hommes en avant pour déblayer la neige et on tripla l'attelage pour traîner la voiture. Nous pensâmes qu'il fallait profiter de si grands préparatifs et suivre le sort de ce Prince de l'Église; nous grimpâmes jusqu'au haut de la montagne avec des difficultés incroyables, mais le jour nous manqua lorsque nous en aurions eu le plus besoin et la tourmente se mit à souffler; on eût dit le vent le plus impétueux de nos ouragans. Le courage manqua à nos montagnards et ils déclarèrent le danger imminent si on voulait dépasser la maison d'asile où nous descendîmes pour y demeurer deux jours enfouis sous la neige et ne voyant plus ni ciel ni terre à cause du vent qui soulevait les flocons de toute part. Nous ne pûmes nous en tirer qu'en descendant à pied la montagne, ayant de la neige jusqu'au-dessus du genou et, plus bas, de la boue et de l'eau jusqu'à mi-jambe. Après cinq heures de marche, nous arrivâmes à Tende d'où nous repartîmes pour Nice au milieu de la nuit dans un cabriolet découvert. Enfin, le 2 décembre, à 9 heures du soir, nous entrions dans la ville et nous dirigeâmes sur-le-champ chez notre respectable et bien-aimé oncle que le Cardinal, arrivé quelques heures avant nous, avait déjà prévenu. En le voyant si bien portant, nous nous consolâmes de tous les accidents de notre voyage et nous remerciâmes Dieu que personne n'eût pris mal, pas même ma mère qui a fait des prodiges pour un âge aussi avancé que le sien³².

Nous nous rencontrons ici avec une femme étonnamment fidèle au ministère d'Eugène et d'un âge déconcertant pour de semblables aventures: 70 ans. Les enseignements du fils auront-ils donné des résultats? La réponse est claire: oui, sans aucun doute.

Ma bonne mère nous a été enlevée dans toute sa force sans avoir gardé le lit une seule journée, sans fièvre, sans agonie, on pourrait dire sans maladie si un rhume de quelques jours n'était pas une maladie dans un âge avancé. [...] Je n'ai eu que le temps de lui donner l'absolution et de recevoir son dernier soupir. [...] Si tu savais jusqu'à quel point de perfection elle poussait la vertu. Tu en connais une partie. Eh bien! je te dirai qu'elle ne mettait plus de bornes à sa charité et qu'il ne s'agissait plus seulement de donner son superflu aux pauvres et aux bonnes oeuvres, mais que tous ses revenus y passaient. Les Missionnaires ont été l'objet de ses dernières préoccupations dans l'écrit qu'elle m'a laissé pour me recommander de n'appeler que quatre prêtres de la paroisse

et douze pauvres femmes à son enterrement. [...] Je pense qu'on aurait été grandement édifié si on avait ajouté aux quelques lignes d'éloges qu'on a fait de ses vertus dans les journaux, que cette femme de 92 ans avait observé très rigoureusement jusqu'au dernier mois de sa vie, tous les jeûnes prescrits par l'Église³³.

Nous pouvons conclure que la croix du divorce de ses parents fut surmontée par saint Eugène non comme une frustration ou un handicap, mais comme un point de départ normal, mieux encore, comme un sursaut pour de plus grandes réussites. Eugène fait face au problème avec capacité et maturité humaine; il ne résoudra pas le problème mais le surmontera en cherchant le bien des deux parties, de sa mère surtout.

Le conflit entre l'État français et le Saint-Siège

Les faits sont très connus; nous ne rappellerons que quelques détails.

En 1832, dans un climat de tension entre le roi Louis-Philippe et le pape Grégoire XVI, Mgr Fortuné de Mazenod, évêque de Marseille, déjà âgé de 83 ans, demande au Saint-Siège de nommer Eugène évêque *in partibus infidelium* et non comme coadjuteur, car dans ce cas le gouvernement aurait été en droit d'intervenir.

Eugène avait constamment refusé d'autres nominations, mais cette fois il cède en vue du bien du diocèse de Marseille. «Le p. de Mazenod accepte d'être nommé évêque d'Icosie; il perçoit dans cette nomination l'intervention de la volonté de Dieu, soulignée par de nombreux événements. Le préfet Thomas veut que soit supprimé le diocèse de Marseille à la mort du titulaire, Mgr Fortuné [...]. Très tôt alors le diocèse pourra se trouver sans titulaire si l'on ne s'empresse pas de trouver une solution urgente»³⁴.

Les deux parties se sont-elles trop empressées? Leflon laisse entendre que la position du gouvernement français n'était pas tellement définie, que le Saint-Siège ne voulait pas provoquer un conflit de plus avec le gouvernement français, qui, pour cette raison, manifestait quelque indécision, et que Mgr Fortuné était pressé en raison de son grand âge. Mais la situation était si complexe qu'il leur a été difficile de deviner les vrais dangers. Par-dessus tout, ce qui a poussé Mgr Fortuné, et ensuite Eugène, a été le bien de l'Église.

Il n'est pas de trop de rappeler que les groupes de pouvoir – parmi eux surtout la Maçonnerie – recouraient aux méthodes de la propagande, du soupçon, de la promotion d'idées et d'initiatives déterminées pour voir si elles avaient de réelles possibilités d'être réalisées. Il me semble que si Mgr Fortuné n'avait pas fortement défendu le siège épiscopal de Marseille, on aurait pu en entrevoir la suppression certaine. La résistance à Marseille et en d'autres endroits en France a empêché, du moins pour le moment, que l'Église soit réduite dans ses activités et son influence. Les persécutions de l'Église en France qui viendront ensuite nous donnent raison.

Le p. Tempier est donc envoyé à Rome pour proposer cette nomination d'une façon discrète, mais les conversations avec le Saint-Siège ne sont pas aussi rapides qu'on l'avait espéré.

Une seconde audience, le 19 juin, permit d'aborder la discussion du problème. Grégoire XVI se montra favorable, mais ne laissa pas toutefois d'observer que, dans la situation où se trouve le Saint-Siège vis-à-vis de la France, le gouvernement s'opposera certainement à la promotion épiscopale du p. de Mazenod; et, comme Tempier observe que le gouvernement ne pourrait en tout cas arguer des raisons financières, invoquées à la Chambre des députés, car on ne solliciterait aucun traitement pour le nouveau prélat, le Saint-Père réplique: '[Il] ne s'en formalisera pas moins et s'en servira comme d'un prétexte pour m'inquiéter de plus en plus'. Le vicaire général de Marseille revient alors sur tous les arguments de Mgr Fortuné: grand âge du vieil évêque, valeur et mérites du sujet proposé, projets et vœux des méchants, hostilité du régime de Juillet envers l'Église, nécessité de sauver de la ruine, par des moyens extraordinaires, le diocèse fondé par saint Lazare, ami du Seigneur, etc..., etc... Il faut croire que cette démonstration impressionna le pape, car, après avoir réfléchi, Grégoire XVI donne à son visiteur la marche à suivre pour engager l'affaire. [...] Il ne peut échapper à la perspicacité du Saint-Siège que la nomination du p. de Mazenod à un siège *in partibus* sera très désagréable à Louis-Philippe et à ses ministres. Loin de cacher que ceux-ci ne tiennent

pas son neveu pour *persona grata*, Mgr Fortuné en effet s'en autorise bien au contraire pour réparer une injustice, car il attribue cette défaveur à des causes fort honorables et susceptibles d'émouvoir la Curie: 'son attachement connu pour le Saint-Siège et la pureté de ses principes'³⁵.

Leflon ajoute que Tempier, profitant de son séjour à Rome, essaie d'obtenir pour les Oblats l'autorisation de fonder en Algérie: il obtient un non bien clair.

'Les Missionnaires de M. de Mazenod ne conviennent nullement en Algérie', le chargé d'affaires ne garantit pas sans doute les jugements trop couramment acceptés sur le Fondateur. 'L'abbé de Mazenod est un très digne ecclésiastique plein de zèle et de ferveur; mais, ajoute-t-il, auprès de personnes plus sages, il a la réputation d'un homme au caractère trop vif et qui peut-être n'est pas toujours doué de la prudence nécessaire'. Garibaldi [chargé d'affaire à Paris] garantit encore moins le bien-fondé de sa mauvaise presse dans les milieux officiels: 'Il faut en outre noter contre M. de Mazenod et par conséquent aussi contre ses collègues, les Missionnaires, il doit exister des préventions politiques de la part de l'actuel gouvernement de France'. D'autre part, afin de dépasser ces questions purement personnelles, le prélat élargit le problème en objectant deux difficultés, fort honorables celles-là, pour un sujet qui incarne un principe et une action apostolique: 'Ils appartiennent à une Congrégation non approuvée; dans le milieu actuellement en vogue on n'a cessé de crier contre les Missionnaires, ceux de M. de Mazenod et tous autres semblables'³⁶.

Le problème principal en France à ce moment-là, était la lutte entre un État qui voulait une Église soumise, et l'Église qui luttait pour sa pleine liberté. Il s'agit du conflit classique entre l'Empire et la Religion. L'Empire veut mettre la religion au service de son pouvoir alors que l'Église s'efforce d'agir avec liberté, en se défendant et en critiquant les actions de l'Empire qu'elle considère contraires à l'homme et à sa liberté.

Il nous paraît fondamental, pour comprendre la capacité d'Eugène de porter la croix, de souligner qu'il ne s'agit pas ici de superficialité ou d'intérêt personnel, ni d'erreur ou d'incompréhension de la situation, ou d'exagération de celle-ci, même de bonne foi, mais qu'il s'agissait pour Eugène de fidélité réelle au Christ et à son Église.

Si je dois opter entre les positions de Leflon et de Rey sur ce point, je penche pour Rey, non parce qu'il est évidemment influencé par sa sympathie pour le Fondateur, mais parce que, au-delà de ses sentiments, il décrit le véritable climat qui entourait la nomination d'Eugène de Mazenod comme évêque. Le livre de l'Apocalypse souligne la fidélité comme réponse à la persécution. C'est ce qui ressort chez Eugène et chez les gens qui l'entourent.

Le 10 juillet 1832, le pape accepte finalement la nomination d'Eugène comme évêque *in partibus*. Le 30 juillet Eugène part pour Rome et le 27 août il se trouve au pied du pape. «Avant même d'avoir vu notre Saint-Père, j'eus connaissance de ses intentions. [...] Il entremêla à son discours des paroles flatteuses qui peuvent faire plaisir dans la bouche du Chef de l'Église, quand celui-ci les reçoit avec esprit de foi et voit Jésus-Christ dans son Vicaire»³⁷.

L'élection et ses conséquences

Le 14 octobre, Eugène reçoit donc l'ordination épiscopale dans l'église de Saint-Sylvestre à Rome; dans cette même église se trouvent les restes de son maître et guide à Venise, Don Bartolo. «Je suis pénétré jusqu'au fond de l'âme de la sublimité du caractère et de la grandeur de la dignité qui m'ont été conférés; je me suis établi, avec le secours de la grâce, dans la disposition d'accomplir toujours tous les devoirs qui en découlent, pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Église, le service du prochain et ma propre sanctification»³⁸.

Pendant plusieurs années, la fidélité d'Eugène sera mise à dure épreuve. Un présage en est donné par son accueil à la Propagande et à l'ambassade de France à Rome. «Autre son de cloche à la Propagande. Si empressée pourtant à expédier l'affaire de l'Cosie, celle-ci repousse la proposition d'établir les Oblats en Amérique et en Afrique»³⁹. Avant de laisser Rome, le nouvel évêque essaie aussi de dialoguer avec l'ambassadeur de France, mais celui-ci le traite avec beaucoup de froideur et ne reconnaît

pas sa nomination.

Rentré à Marseille le 14 novembre, il fut bientôt l'objet d'une forte persécution. Le préfet Thomas informe le ministre des Cultes de la nomination d'Eugène et déclare la «guerre»⁴⁰. Le gouvernement français demande des explications au Saint-Siège qui, soutient-il, aurait dû le consulter avant la nomination. La Propagande essaie de minimiser l'affaire. Le gouvernement adopte la même attitude, mais les autorités locales s'enflamment de nouveau: à Marseille, le maire jacobin déchaîne une polémique contre Eugène, l'accusant d'employer la langue du peuple, le provençal, dans sa prédication. La presse se fait l'écho de ces accusations. Parmi celles-ci se trouve celle de l'appartenance d'Eugène au parti carliste qui s'inspirait de la politique absolutiste et réactionnaire de Charles X.

Le gouvernement, mal informé, reprend contact avec le Saint-Siège. Les accusations sont très graves:

1^o M. de Mazenod est vicaire général à Marseille, où son influence ne s'est exercée depuis 1830 que dans un sens hostile au gouvernement du roi. 2^o L'opposition entretenue par cette influence est telle qu'aucune communication n'a pu s'établir entre l'évêché qu'il dirige ouvertement et les autorités constituées. 3^o L'évêque s'est même abstenu de faire visite à S.A.R. le prince de Joinville à son passage à Marseille. 4^o Aucune prière n'a eu lieu dans aucune église du diocèse pour la fête du roi. 5^o Dans une visite récente, M. le vicaire général a excité de la part des autorités locales des plaintes fondées sur la forme et la tendance de ses prédications. 6^o Une accusation plus grave pèse sur lui: il dirige un club religieux légitimiste, connu à Marseille sous le nom de Réunion de l'Évêché et dont le but et l'esprit sont assez caractérisés par la souscription qu'on y a ouverte dernièrement en faveur des sicaires qui ont assassiné le commissaire de police central. Les faits allégués contre cet ecclésiastique seraient assez nombreux et assez graves pour motiver contre lui une poursuite criminelle⁴¹.

Après avoir demandé des informations à Mgr Garibaldi, ambassadeur du Saint-Siège à Paris, le pape convoque Eugène à Rome. «Maintenant, je ne puis pas me dispenser de te dire une chose qui t'étonnera singulièrement. Je vais partir pour Rome. Le Pape vient de mettre mon obéissance à cette épreuve. [...] Le Pape parlant à un évêque pour le bien de l'Église sera obéi coûte que coûte»⁴². Le mot *obéissance* sera à partir de maintenant le mot clef pour comprendre l'attitude d'Eugène devant les difficultés avec le Saint-Siège. Dans la théologie de la croix, l'obéissance est le centre de la Passion et de la Mort de Jésus, c'est ce qui l'identifie avec la Volonté du Père.

Alors qu'il voyage vers Rome il écrit à Tempier: «Tout doit être sanctifié par l'obéissance surnaturelle. Il s'agit du bien de l'Église. Après avoir dit: *si fieri potest transeat a me calix iste*, j'ajoute: *fiat voluntas tua*»⁴³. Le 15 août, fête de la Vierge, Eugène voyage de Livourne à Civitavecchia. Il jeûne dans l'espoir de pouvoir célébrer la messe, mais tout prend du retard et il doit y renoncer. «Quelle que fût ma douleur pour la privation que j'éprouvais, je dis une fois en riant: à présent on dîne à l'évêché! Obéissance, obéissance, il en coûte parfois de se procurer ton mérite!»⁴⁴.

Eugène arrive à Rome le 16 août 1833, mais il est reçu par le pape le 28 août seulement. L'entrevue est positive. Le 5 septembre, il se présente à la Secrétairerie d'État.

Bernetti se montra convaincu qu'on cherchait à son visiteur 'une mauvaise querelle'. Au cours d'une audience suivante, il eut même la confiance de remettre à celui-ci copie du mémoire de Tallenay. Connaissant ainsi positivement les griefs du gouvernement, l'évêque d'Icosie se trouve mieux en mesure de répondre point par point. [...] Mgr de Mazenod qui a gagné la partie à Rome, aurait voulu se mettre immédiatement en route, pour engager une autre à Paris, en mettant le ministère au pied du mur, et vider la question⁴⁵.

Mais le ministre des Cultes défend à Eugène d'exercer le ministère et de continuer comme vicaire général du diocèse.

Le 28 septembre, le p. Tempier lui envoyait copie de la réponse du ministre des Cultes, M. Barthe, dans laquelle le gouvernement de Louis-Philippe déclarait que 'par application de l'art. 17 du Code Civil, du décret du 7 janvier 1808 et des articles 32 et

33 de la loi du 18 germinal an X, M. de Mazenod se trouvait légalement dans l'impossibilité d'exercer aucune fonction ecclésiastique dans le Royaume et de continuer à remplir les fonctions de vicaire général qui ont dû cesser dès le moment de son institution comme évêque d'Icosie; qu'en conséquence il avait donné ordre à M. le Préfet des Bouches-du-Rhône de suspendre toute délivrance de mandat en sa faveur et qu'il appartenait à l'évêque de Marseille d'examiner, s'il y avait nécessité de nommer un autre vicaire général en remplacement de M. de Mazenod démissionnaire de fait [...]. Le p. Tempier terminait sa lettre en conjurant le Fondateur de rester à Rome et de ne pas s'exposer à être ramené hors des frontières de France par la main des gendarmes, car l'acceptation du titre épiscopal *in partibus* lui avait enlevé sa qualité de Français et l'avait réduit à la condition d'un étranger⁴⁶.

Depuis Rome, Mgr de Mazenod continue le dialogue avec le gouvernement français qui paraît comprendre ses raisons. D'autre part, la Secrétairerie d'État et même le pape, au point où en sont les choses, l'encouragent à retourner en France et à y affronter la situation. L'ambassadeur, à contrecœur lui donne le visa et Eugène laisse Rome. Il part le 3 décembre 1833 et le 11 il se trouve déjà à Marseille.

Le 8 janvier 1834, Eugène écrit une nouvelle lettre au ministre des Cultes, mais n'en obtient aucune réponse. Le Saint-Siège lui conseille de se retirer pour un temps à Aix. Eugène se justifie en disant qu'il est à Marseille sur demande de l'évêque, mais «[...] que le Saint-Père parle: je me ferai toujours un devoir de me conformer à sa volonté et au prix de n'importe quel sacrifice»⁴⁷. Le gouvernement ne veut pas perdre la face et insiste auprès du Saint-Siège. Cette fois il demande une déclaration qui oblige les pasteurs de l'Église à se soumettre à l'autorité du gouvernement; le Saint-Siège en profite pour exiger les droits du clergé. Au début de mars, Eugène devient malade, probablement en raison de la pression qu'exerçait sur lui ce problème avec le gouvernement. Sa situation comme celle de la France est troublée.

Le 14 mai 1834, Eugène écrit à la Secrétairerie d'État:

Je ne pense pas que l'on se contente à Rome de ce que le gouvernement français reconnaît en principe la primauté du Saint-Siège, puisque, en fait, il en empêche l'exercice par ses rigueurs envers l'ecclésiastique élevé à l'épiscopat par la volonté du Souverain Pontife [...]. Les prétentions du gouvernement sont donc toujours les mêmes, toujours également attentatoires aux droits du Chef de l'Église, à ceux de l'évêque de Marseille et aux miens. [...] Néanmoins, puisque le Souverain Pontife est peiné par l'idée de ce procès devant les tribunaux, je renonce à obtenir justice par ce moyen. Vous pouvez dire quelle est ma résolution à cet égard, et que je remets tout entre les mains du Saint-Père⁴⁸.

En août, le conflit éclate avec virulence.

L'évêque d'Icosie rentrait à Marseille le 12 août. Ce jour-là même il reçut notification d'un arrêté du préfet des Bouches-du-Rhône, en date du 10, qui ordonnait la radiation de son nom de la liste électorale du quatrième arrondissement du département. L'arrêté s'appuyait sur les considérants déjà connus: l'acceptation de la nomination à l'évêché d'Icosie *in partibus*, la consécration sans avoir obtenu l'autorisation préalable du roi, d'où la perte de la qualité et des droits de citoyen français par l'application de l'article du Code Civil et du décret impérial du 7 janvier 1808. Cette fois l'attaque était directe; si elle devenait définitive en laissant passer les délais d'appel, Mgr d'Icosie perdait irrévocablement sa nationalité, et tombait sous les lois de la haute police concernant les étrangers. Les hommes de loi, amis du prélat, furent unanimes à lui conseiller de ne pas rester indifférent à une décision dont les conséquences le placeraient en qualité d'étranger, sous l'action des lois de la police générale, que le gouvernement pourrait appliquer arbitrairement et au moment où l'on s'y attendait le moins. Un décret d'expulsion hors de France porté par le ministre de l'Intérieur, suffirait alors pour le jeter sur la terre d'exil⁴⁹.

Eugène se défend et l'oncle, Mgr Fortuné, écrit une lettre circulaire à tous les évêques de France dans laquelle il appuie le neveu dénonçant «[...] le décret impérial comme anticatholique, inconstitutionnel, attentatoire à la liberté religieuse»⁵⁰.

Tout se passa très rapidement; le Saint-Siège ne fut informé que lorsque la défense avait déjà

commencé. «Une lettre de Mgr Cappacini, substitut de la Secrétairerie d'État, exprimait en effet, au nom du Saint-Père, à Mgr de Mazenod, le désir non seulement qu'il ne fit aucun usage des lettres des évêques de France [qui l'appuyaient], mais qu'il se désistât purement et simplement de son appel à la Cour Royale d'Aix»⁵¹.

La lettre de Mgr Cappacini, froide, sèche comme une lettre administrative, ne présentait aucun adoucissement à l'amertume du sacrifice imposé. Au contraire, elle renfermait des reproches, des accusations que l'évêque d'Icosie ne méritait pas. Le prélat s'en expliqua dans une lettre adressée à Mgr Frezza le 28 novembre: 'Pour ne pas causer la plus petite peine au Saint-Père, j'ai ordonné à mon avocat d'abandonner ma cause et de retirer mon appel. Mais ce n'est pas moi qui ai commencé ce procès [...], mais le gouvernement qui a porté la cause devant les tribunaux [...]. Voici une copie de ma lettre au ministre des Cultes. Vous y verrez que je laisse tout et m'abandonne à la divine Providence. Je voudrais ajouter et à la bienveillance du Saint-Père, mais j'espère peu de ce côté. Le Saint-Père, je crois le comprendre, n'a pas apprécié mon caractère ni mes services, qui me donnaient droit à sa protection, ni tout ce que j'ai fait dans les temps malheureux pour l'Église romaine, ni l'affection que m'ont accordée Léon XII et Pie VIII. Si la persécution me contraignait à m'exiler de mon pays et à me retirer à Rome, je sais que je ne devrais compter ni sur la faveur, ni sur les bonnes grâces: la récompense me viendra de Dieu'⁵².

C'est le moment où il semble que le Père l'abandonne et qu'il crie: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* En même temps, il se remet entre ses mains. Eugène est le condamné, le persécuté, sans identité. Il est ici au sommet de la croix.

En 1835, le p. Guibert va à Paris pour demander au gouvernement des subsides pour le séminaire d'Ajaccio. La capacité de dialogue du p. Guibert conduit le roi à réviser sa position vis-à-vis d'Eugène. Mais celui-ci se ferme sur lui-même et ne veut pas qu'on traite de l'affaire. Le p. Tempier intervient alors. À l'encontre de son caractère, il lui parle avec beaucoup de fermeté:

Mon cher Seigneur et vénéré Père, Voulez-vous ou ne voulez-vous pas sortir de la position affreuse dans laquelle vous vous trouvez placé? Si vous dites non, à la bonne heure! Mais alors il ne fallait pas nous laisser faire tous les frais des démarches, il fallait défendre absolument à Guibert de dire un seul mot de vous; mais alors il fallait avaler toutes les infamies dont on vous a abreuvé; mais alors il faut dire *amen* à toutes les vexations passées, présentes et futures, tant de la part des mauvais sujets que de la part du gouvernement. Si cela vous plaît, je n'ai rien à dire. Que si, au contraire, vous voulez sortir de cet état, que je puis appeler misérable, il faut un peu vous y prêter et vous rendre au sentiment de vos amis qui s'intéressent aussi un peu à votre honneur. Jusqu'ici ils n'ont rien fait qui soit indigne de vous, et ils ne voudraient pour rien au monde vous conseiller une démarche basse et inconvenante⁵³.

Eugène, finalement, réagit, et Guibert, tissant un réseau de bonnes relations, réussit à renverser la situation jusqu'au point où, le 17 décembre, le gouvernement reconnaît officiellement l'ordination épiscopale d'Eugène de Mazenod à Rome en 1832. «Le 25 janvier [1836] suivant, Mgr de Mazenod vint aux Tuileries pour la prestation du serment au roi, qui devait sceller sa réconciliation avec le régime de Juillet»⁵⁴. Un an plus tard Eugène de Mazenod prenait possession du siège épiscopal de Marseille.

«Eugène de Mazenod fut trituré dans le mortier de l'obéissance et perfectionné dans le creuset de la foi. Le résultat fut une nouvelle paix intérieure dans sa vie. Si parfois, dans sa correspondance, il se montre quelque peu arrogant et trop sûr de lui, [...] dans sa vie par après nous rencontrons un être qui se vide de cette arrogance et se remplit d'une grande sérénité»⁵⁵. Durant cette période de silence et de nuit spirituelle, Eugène dédie beaucoup de temps à la formation des Oblats, des communautés.

De plus, la «crise» d'Eugène ne fit aucune victime; à la fin tous furent réunis en bons termes: le roi Louis-Philippe, le gouvernement français et les divers ministres et fonctionnaires, et également le pape et les administrateurs du Saint-Siège.

Eugène devant la mort

1) Le dénouement

Voyons maintenant comment Eugène fait face à la dernière croix de sa vie: la mort. On peut chercher à comprendre ce qui s'est passé dans cet ultime affrontement, mais nous ne pouvons faire d'affirmations trop certaines. La meilleure attitude est celle du respect et surtout du parallélisme avec Jésus qui, probablement, peut le mieux nous faire comprendre ce passage.

Les premiers symptômes d'un malaise intérieur se manifestèrent, nous l'avons dit, à l'occasion de la cérémonie du 18 décembre [1860] pendant laquelle Mgr de Mazenod ressentit dans la poitrine de vives pointes de douleur en s'inclinant vers les associées de la Sainte-Famille auxquelles il remettait un insigne béni [...]. Cependant l'observation faite le 18 avait été communiquée et l'entourage fut plus attentif à surveiller les attitudes qui trahissaient de plus en plus un malaise général. Monseigneur finit par avouer qu'il ressentait une gêne dans la région du cœur [...]. Le docteur, après examen, constata la présence d'une tumeur au-dessous du sein gauche. Une ouverture fut jugée nécessaire et il fut résolu qu'elle aurait lieu le 2 janvier, après les réceptions du Jour de l'An. [...] L'opération parut complètement réussie; on fut surpris seulement de la quantité d'humeurs sorties au premier coup de lancette. Évidemment, le dépôt était beaucoup plus considérable qu'on n'eût pu le soupçonner à l'inspection extérieure; il était à craindre que le mal ne fût plus ancien et plus sérieux qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Il ne vint cependant à la pensée de personne que cet accident pourrait avoir d'autre suite qu'une prolongation du traitement⁵⁶.

2) L'attitude d'Eugène devant la mort

Les circulaires à la Congrégation écrites par les pères Tempier et Fabre non seulement nous racontent les derniers mois de la vie d'Eugène, mais aussi son attitude devant la mort.

Lorsque Mgr Guibert, son disciple et grand ami, lui annonce la gravité de son mal,

Monseigneur a accueilli cette communication avec un calme, une piété et une sérénité d'âme qui ne nous ont point étonnés, mais qui ne nous pénètrent pas moins de l'admiration la plus profonde. Il a remercié avec effusion Mgr Guibert et l'a embrassé avec une tendresse touchante. Sur-le-champ il a demandé à recevoir les derniers sacrements pour servir en tout et toujours à sa double famille de modèle et d'exemple. Le danger n'étant nullement imminent, il a voulu se préparer pendant trois jours à cet acte que sa foi si vive et sa piété si affectueuse envers le Très-Saint-Sacrement lui représentaient dans toute sa grandeur [...]. 'Je suis sur la croix, s'écriait-il; j'y demeure volontiers et j'offre mes souffrances à Dieu pour mes chers Oblats'⁵⁷.

«Si les forces physiques de notre bien-aimé Père se sont affaiblies, il sera consolant pour vous d'apprendre que son esprit pendant toute sa maladie et jusqu'aujourd'hui même, n'a rien perdu de cette vivacité et de cette pénétration que vous lui avez toujours connues. Il veut savoir où en sont les affaires de notre chère Congrégation; il les suit dans les plus minutieux détails⁵⁸. Lorsqu'on lui mentionne quelques des missionnaires il commente: «Si vous lui écrivez, nous disait-il, dites-lui que je l'aime bien et que je le bénis de tout mon cœur, qu'il se ménage et qu'il ne se fatigue pas trop»⁵⁹.

Sa préoccupation constante durant sa maladie sont les Oblats et les Soeurs de la Sainte-Famille auxquelles il étend son amour de père. Aux lettres adressées aux missionnaires il ajoute quelques lignes écrites de sa propre main⁶⁰. Après la lecture des nouvelles reçues des missions il offre ses souffrances pour le bon déroulement du travail de ses «chers fils». «Nous avons pu aussi lui lire des lettres reçues de l'Orégon, de la Cafrerie, de Ceylan, du Texas, du Canada, de l'Angleterre et en dernier lieu de Buffalo. Ces diverses lectures lui faisaient oublier sa maladie, sa foi si vive se manifestait dans tout son extérieur, et souvent ces joies de l'âme ont calmé d'une manière heureuse les souffrances du corps»⁶¹. À tel point que, même malade, il réussit à visiter en carrosse la communauté de Montolivet; il rend ensuite visite aux Soeurs de la Sainte-Famille de la communauté du Prado. Lorsqu'il ne peut plus sortir, il s'emploie à la prière, souffrant beaucoup de ne pouvoir célébrer la messe ou de ne pouvoir réciter l'Office au complet.

Le vendredi 17 mai, le p. Tempier lui annonce que son état est grave; avant minuit il lui donne le viatique qu'Eugène reçoit revêtu des ornements épiscopaux. Non seulement la Congrégation des Oblats mais aussi tout le diocèse de Marseille suit de près la maladie de l'évêque qui ne cesse de manifester des

attentions pour tous et chacun. «Il avait pour tous quelque bonne parole, un sourire paternel et plein d'affection»⁶². Lundi le 20, le p. Tempier lui annonce que le moment est venu. Eugène se concentre dans cet événement final. Un père lui suggère de demander la grâce de la vie au Seigneur, mais Eugène répond: «Jamais je ne ferai cette demande. Je ne veux qu'une chose, que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse [...]. Faites-moi les prières des agonisants. Auparavant donnez-moi ma croix de missionnaire et mon chapelet, ce sont mes armes. Je veux qu'elles ne me quittent plus»⁶³.

En entendant les cloches de l'*Angelus*, il fait signe qu'il veut le réciter pour ensuite renouveler ses vœux. Eugène est entouré de bien des personnes. «À peine cette cérémonie terminée, Monseigneur Jeancard vint se mettre à genoux pour lui demander sa bénédiction, après lui se présenta le R.P. Tempier; les uns après les autres nous vîmes tous baiser cette main paternelle de qui nous avions tant reçu et recevoir cette bénédiction suprême»⁶⁴. Puis, avec sa croix d'Oblat, il bénit tous les Oblats de la Congrégation se dirigeant vers tous les points de la terre. On lui demande s'il n'a pas quelque chose à communiquer aux Oblats. «Dites-leur bien que je meurs heureux... que je meurs heureux de ce que le bon Dieu a daigné me choisir pour fonder dans l'Église la Congrégation des Oblats»⁶⁵. Il manifeste ensuite le dernier désir de son cœur: «Pratiquez bien parmi vous la charité, la charité, la charité et au dehors le zèle pour le salut des âmes»⁶⁶. À l'arrivée d'autres Oblats, il leur répète ce qu'il avait déjà dit et ajoute ensuite: «Si j'étais plus saint..., je dirais à Dieu: *Veni, Domine, noli tardare...* Oh! Qu'il tarde à venir ce bon Maître! Je ne suis pas encore digne de m'unir à lui»⁶⁷.

La nuit entre le lundi 20 et le mardi 21 mai se déroule tranquillement. Le matin, un Oblat se prépare à célébrer la messe et demande à Eugène ce qu'il doit demander à Dieu:

'Demandez-lui bien que sa sainte volonté s'accomplisse, c'est tout le désir de mon cœur'. [...] Pendant sa dernière nuit comme pendant la dernière journée, il ne cessait de dire aux personnes qui l'entouraient: 'Si je viens à m'assoupir, et que je sois plus mal, éveillez-moi, je vous en prie, je veux mourir en sachant que je meurs'. Le Seigneur devait lui accorder cette grâce. Connaissant l'état dans lequel il se trouvait depuis la veille au soir, il acceptait tout, mais ne demandait plus rien, pas même de changer de position, voulant tout faire par obéissance et pour mieux accomplir la sainte volonté de Dieu»⁶⁸.

Au cours du mardi 21, on lui présente une lettre de la mission de l'Orégon; il demande s'il s'agit d'une lettre administrative ou d'une lettre d'édification. On lui répond que c'est une lettre administrative. «Alors, mon cher ami, elle n'est pas pour moi; je n'ai plus à m'occuper que d'une seule affaire, à bien mourir»⁶⁹. Les heures passent en priant. Il reçoit la bénédiction apostolique du pape avec une grande concentration, il reprend les prières et ajoute: «Oh! Comme je voudrais me voir mourir pour bien accepter la volonté du bon Dieu! Les visites se poursuivent. Eugène sourit, mais il veut continuer à prier la prière des agonisants. Complies s'achèvent avec le *Salve Regina*. C'est l'heure. Aux dernières paroles: *O clemens, o pia*, il fit un léger mouvement, à la troisième *o dulcis Virgo Maria*, il rendit le dernier soupir. Sa belle âme était devant Dieu»⁷⁰.

3) Les critères d'une sainte mort

Iosu Cabodevilla, dans son livre *Vivir y morir conscientemente*, transcrit les critères du D. J. Roy dans *Mourir avec dignité*, c'est-à-dire avec cohérence, sans peur, avec l'attitude d'une foi toute confiante:

1. Mourir sans la mise en place frénétique d'une technologie qui vise à donner au moribond quelques heures supplémentaires de vie biologique. – 2. Mourir sans douleurs atroces qui monopolisent toute l'énergie et toute la conscience du moribond. – 3. Mourir dans un environnement digne de l'être humain, un environnement qui permette au moribond de vivre ce qui pourrait être la plus belle heure de sa vie. – 4. Mourir en maintenant avec les proches des contacts humains simples et enrichissants. – 5. Mourir dans un acte conscient de qui est capable de réaliser le difficile *ars moriendi*. – 6. Mourir avec les yeux ouverts, affrontant avec courage, acceptant ce qui arrive. – 7. Mourir avec un esprit ouvert, acceptant que beaucoup de questions que la vie a posées demeurent sans réponse. – 8. Mourir avec le cœur ouvert, c'est-à-dire, avec la préoccupation du bien-être de ceux qui demeurent⁷¹.

Il me semble que c'est là la description de l'attitude de saint Eugène devant la mort. Nous voulons

souligner que l'attitude dans ce cas est celle d'un saint; elle peut être commune également à un non-croyant qui sait envisager la vie comme il se doit et la mort avec une dignité encore plus grande. Il est évident que saint Eugène, en ce moment crucial, savait harmoniser l'humain et le don de la grâce avec tant de naturel qu'il est impossible de séparer les deux aspects, mais pour ceux qui veulent l'imiter, l'essai de discernement entre les deux aspects est peut-être «bon et salutaire».

2. La rencontre transformante avec Jésus crucifié

Nous connaissons par l'Évangile la façon d'agir du Christ qui, évidemment, est exemplaire; nous savons qu'il agit par l'Esprit Saint, mais quel est le moment où celui-ci intervient avec le plus de force? Quels sont les événements qu'il choisit pour que le baptisé entende et comprenne qu'on lui demande quelque chose d'important qui vient de la volonté de Dieu?

Je suis convaincu que la «rencontre transformante» n'est pas quelque chose de ponctuel. Il y a un «commencement historique», mais l'action spirituelle qui transforme le baptisé se prolonge durant des années. Le début, de toute façon, est caractérisé par une relation intense avec le Christ qui devient le centre de la vie du baptisé.

Pour comprendre ce qui se passa chez saint Eugène, reprenons l'expérience de saint Paul. L'Apôtre avait eu sa rencontre avec le Christ sur le chemin de Damas (Ac 9, 1-9). C'est là que le Christ le transforme pour devenir le centre de sa vie. Cette centralité christologique se développera par la suite. Le Christ crucifié deviendra l'unique raison de la vie et de la foi de Paul. Celui-ci vivra le «choc» avec Barnabé, le manque de confiance des chrétiens et de la communauté-mère de Jérusalem, la mésentente avec Pierre en Galatie.

En arrivant en territoire européen, Paul commet une erreur: il essaie d'annoncer le Christ dans un milieu cultivé, Athènes, qui représente le centre culturel de l'Empire romain. À l'Aréopage, Paul annonce Jésus et sa résurrection. Le terme «résurrection» (*anastasis* en grec) est féminin. Les Athéniens croient que Paul leur présente un nouveau couple de dieux. De plus, Paul peut accéder aux endroits réservés aux citoyens romains, c'est-à-dire à l'Aréopage où ne peuvent entrer les pauvres. En aucun moment il ne parle du Christ crucifié; il a recours au «prestige de l'éloquence et de la sagesse» (1 Cor, 2, 1). L'échec est complet. Aucune communauté ne surgit. Paul ne retournera jamais à Athènes, il est frustré et se sent humilié. À partir de cette déroute, Paul se concentre définitivement sur le Christ crucifié. L'échec d'Athènes et l'option pour le Christ crucifié perfectionnent en saint Paul la rencontre transformante dont il a fait l'expérience sur le chemin de Damas. À partir de maintenant, le protagoniste n'est plus Paul mais le Christ crucifié (1 Cor 1, 18-2, 16). *Nous l'avons, nous, la pensée du Seigneur* (1 Cor 2, 16). Après cela, l'expérience du Christ crucifié se produit comme une reprise qui permet de concevoir d'une nouvelle façon les relations avec Dieu, avec lui-même, avec les autres, avec le monde et la nature.

Si nous comparons l'expérience de saint Eugène avec celle de saint Paul, nous pouvons constater quelques coïncidences importantes:

- 1) Le Vendredi saint 1807 est une rencontre avec le Christ crucifié qui change l'orientation de la vie d'Eugène comme il était arrivé à Paul.
- 2) L'expérience de la rencontre transformante continue de s'approfondir dans la vie d'Eugène comme dans celle de Paul.
- 3) Après le Vendredi saint, comme après Damas, surgissent des difficultés et des erreurs.
- 4) L'échec d'Athènes pour saint Paul, et la controverse sur la nomination épiscopale de saint Eugène perfectionneront la première rencontre transformante.
- 5) Les deux expériences, de plus, comportent des connotations historiques importantes dont il faudra tenir compte.
- 6) Saint Paul et saint Eugène font l'expérience de leur faiblesse et en même temps de la puissance de Dieu.

Lorsque nous nous rencontrons nous-mêmes dans la douleur de Dieu, nous devenons conscients de notre péché et nous commençons à nous haïr nous-mêmes. Malgré tout nous savons que Dieu nous aime profondément. Cet amour de Dieu est si profond qu'il surpasse tout, et que même il oublie la douleur de Dieu... Dieu nous aime si profondément qu'il s'offre lui-même comme objet de notre joie⁷².

L'expérience de la rencontre avec le Christ crucifié est l'expérience de l'amour de Dieu qui révèle notre grande pauvreté et qui, en même temps, met au centre de notre existence la personne même du Christ.

Si le Vendredi saint 1807 n'est pas le moment où Eugène de Mazenod fait une conversion au sens habituel où nous l'entendons (comme si ce jour-là, il retrouvait le chemin d'une pratique religieuse qu'il aurait abandonnée jusqu'alors), si ce n'est pas le moment où il décide de devenir prêtre (puisqu'il nous faut placer cette décision au moins quatre mois auparavant), que s'est-il passé? On peut répondre tout simplement: c'est ce jour-là qu'il rencontre la personne de Jésus Christ. [...] Jusqu'alors, en effet, dans ses écrits, saint Eugène ne manifeste aucune relation personnelle avec Jésus Christ. S'il pratique (de nombreuses lettres en font foi), nous sommes devant une pratique de l'ordre du culturel, même s'il n'est pas question de mettre en doute l'authenticité et la profondeur de sa foi. [...] Et c'est bien là que se situe le bouleversement du Vendredi saint 1807. Lors de la cérémonie publique de la Passion il fait la découverte du Christ et du Christ crucifié. [...] Lui, qui n'avait jamais encore parlé personnellement du Seigneur, le voilà capable de le citer dix-sept fois dans une seule lettre à un ami militaire. [...] Quand il fait part aux siens de sa décision d'entrer au Séminaire, c'est parce qu'il veut faire *la volonté de Jésus Christ et obéir à sa voix* (lettre à sa soeur du 21 juin 1808). [...] Désormais toute sa spiritualité va se tourner vers une Personne, le Christ, fait homme par amour pour les hommes, mort pour le salut du monde⁷³.

Le p. Dullier démontre avec clarté comment, depuis le Vendredi saint 1807, le changement de saint Eugène est radical et comment à partir de ce moment il oriente toute sa vie vers la Croix du Christ.

Quand Eugène décida-t-il de devenir prêtre?

La pensée du sacerdoce n'est pas absolument étrangère chez le jeune Eugène de Mazenod. Il a eu deux oncles prêtres, dont l'un, Fortuné, le précédera dans l'épiscopat. À Venise, sa vocation sacerdotale est claire, même s'il n'a alors que 13 ans. Don Bartolo, qui croyait dans la vocation d'Eugène, lui écrivait à Naples en 1798: «Vous êtes à l'âge où il faut penser au choix d'un genre de vie. [...] Vous êtes jeune et devez penser à choisir un état»⁷⁴. L'événement du Vendredi saint ne fait pas référence à la prêtrise; même s'il est déterminant dans la décision d'Eugène, nous ne savons pas quand la décision fut prise.

Le 6 avril 1809, Eugène écrit à sa mère: «À Noël prochain, époque où vraisemblablement je prendrai le sous-diaconat, il y aura trois ans que j'examine cette affaire»⁷⁵. Dans la lettre à Emmanuel Gaultier de Claubry, du 23 décembre 1807, Eugène parle surtout du Christ et d'une décision importante qu'il doit prendre «dont je retarde l'effet par mes infidélités»⁷⁶. Il sait de façon claire ce qu'il a à faire, mais il attend encore. Dans sa lettre à sa soeur du 21 juin 1808 (il est sur le point de partir pour Saint-Sulpice) Eugène écrit qu'il a déjà pris la décision, il doit seulement convaincre sa mère. Il écrit que sa soeur avait dû déjà se rendre compte, six mois plus tôt, de ce qui se passait. Six mois plus tôt correspond, plus ou moins, à la lettre écrite à Emmanuel. Ce qui veut dire qu'en décembre 1807, son choix pour le sacerdoce était assez arrêté.

En toute logique spirituelle, il serait normal de choisir d'abord le Christ et ensuite seulement la vocation dans laquelle concrétiser l'appel. Mais ce qui est fondamental, c'est qu'après le Vendredi saint, l'attitude d'Eugène change et que sa vie prend un tournant impressionnant.

L'importance de la rencontre avec le Christ crucifié

«Être son disciple signifie le suivre dans sa passion, signifie porter la croix à la suite de Jésus (Mc 8, 34 et ss.; Mt 10, 38 et ss.; Lc 14, 27), signifie se séparer des personnes les plus chères (Mt 8, 19-22; Lc 9, 57-62), renoncer au plaisir, à la gloire, au pouvoir (Mt 10, 43 et ss.); signifie comme corollaires

injures, haine et persécution jusqu'à la mort (Mc 13, 1-13) et exige, en conséquence, renoncement à soi-même jusqu'à l'abandon de sa propre vie (Mc 8, 34; Mt 10, 39; Lc 17, 33; Jn 12, 24 et ss.)⁷⁷.

Dans l'expérience de la croix, ou, pour mieux dire, du Christ crucifié, il y a une participation à la douleur qui précède la joie de la Résurrection.

Entre une mort d'homme qui est, par définition, sa fin sans retour, et ce que nous appelons la résurrection, il n'y a aucune commune mesure. Il faut d'abord prendre au sérieux cette affirmation: de même qu'un homme, qui meurt et est enterré, est muet et ne manifeste ni ne transmet plus rien, de même, lorsque meurt cet homme Jésus, qui était la parole, la manifestation et la communication de Dieu, ce qui était révélation dans sa vie s'interrompt. [...] D'un autre côté, l'absence d'issue (*aporia*) au sein du hiatus de la mort de l'homme et de Dieu, ne doit en aucun cas être édulcorée en une 'analogie' intellectuellement compréhensible, entre l'avant et l'après, le Jésus mortel et le Kyrios (Seigneur) ressuscité, la terre et le ciel. Le 'scandale de la croix ne doit pas être supprimé' (Ga 5, 11); 'la croix du Christ ne doit pas être réduite à néant' (1 Co 1, 17)⁷⁸.

Cette capacité d'assumer le «vide existentiel et théologique», nous pouvons le voir chez Eugène tout au long de sa vie. Nous choisirons quatre épisodes.

1. Durant la mission de Marignane de 1816,

le p. de Mazenod se dépouille du surplis, symbole de l'innocence, puisque maintenant il représentait les pécheurs, descend de la chaire, s'agenouille au pied de l'autel, reçoit, de la main du curé en chape, une grosse corde qu'il noue autour de son cou, ôte ses souliers et ses bas, prend la croix des Pénitents et, dans cet état, se place à la tête de la procession tandis que tout le peuple et le clergé chantaient alternativement le *Parce Domine* et un verset du *Miserere*. Les larmes de tous les assistants étouffaient les voix, et l'impression que la grâce a opéré a été subite; les plus endurcis ont été touchés⁷⁹.

Le même Eugène rappelle au p. Guigues que le supérieur de la mission

porte la croix à la procession de pénitence, après qu'il a fait une courte exhortation en chaire pour préparer les fidèles à cet acte public de réparation. Ce n'est pas ici un spectacle, c'est un acte éminemment conforme à l'esprit de l'Église et parfaitement adapté à la circonstance. Le supérieur vient prêcher la pénitence à un peuple égaré [...], il prend sur lui les péchés du peuple, à l'imitation de J.-C. qu'il représente au milieu de lui⁸⁰.

2. Nous sommes en 1823, Eugène travaille intensément à la restauration du diocèse de Marseille. Il doit aller à Paris pour quelques mois, puis, au lieu de demeurer à Aix à son retour, il se rend à Marseille. De plus Tempier laisse aussi Aix pour Marseille. Les autres missionnaires se voyant quelque peu abandonnés réagissent, quelques-uns laissent la Congrégation. Eugène

se rendit alors personnellement à la maison-mère, pour le premier vendredi de novembre, prescrivit une journée de jeûne rigoureux au pain et à l'eau; puis, le soir, devant la communauté réunie dans la salle des exercices, après une émouvante allocution sur les périls courus par la société sortie de son coeur, comme jadis dans les missions, il s'offrit comme victime pour apaiser le courroux du ciel et, toutes lampes éteintes, s'infligea une flagellation sanglante, au milieu des pleurs et des sanglots de tous⁸¹.

3. En août 1835, Eugène est en pleine crise avec le gouvernement français, lorsque le p. Guibert obtient que le roi Philippe commence à renverser la situation. On demande à Eugène qu'il écrive une lettre au roi. «Il ne veut rien demander; il n'aspire qu'à vivre dans la retraite d'une maison oblate»⁸². Eugène est en train de vivre ce «vide existentiel et théologique», l'assumant dans toute sa pesanteur. Il ne sait si la situation aura un dénouement.

4. Une autre circonstance significative est son désir, au moment de l'agonie, de mourir éveillé pour être conscient de faire la volonté de Dieu qui, en ce moment, veut qu'il termine sa vie.

Cette attitude d'assumer la croix, de se soumettre à la mort, «et une mort en croix» est la participation à la passion du Christ qui vit dans cette situation obscure et incertaine où on assume la douleur. «Aussi bien sur la terre que dans les cieux, Dieu fait la paix par le sang de sa croix» (Col 1, 20).

Eugène résume sa manière d'affronter la croix dans les orientations qu'il propose aux Oblats dans la Préface des Règles. «Ils doivent», ou son équivalent, revient plusieurs fois.

- Ils doivent travailler sérieusement à devenir des saints.
- Ils doivent marcher courageusement dans les mêmes voies que tant d'ouvriers évangéliques.
- Ils doivent renoncer entièrement à eux-mêmes.
- Ils doivent se renouveler sans cesse dans l'esprit de leur vocation.
- Ils doivent vivre dans un état habituel d'abnégation et dans une volonté constante d'arriver à la perfection.
- Ils doivent travailler sans relâche à devenir humbles, doux, obéissants, amateurs de la pauvreté, pénitents, mortifiés, détachés du monde et des parents, pleins de zèle et prêts à sacrifier tous leurs biens, leurs talents, leur repos, leur personne et leur vie pour l'amour de Jésus Christ, le service de l'Église et la sanctification du prochain...

Ces recommandations représentent la mort en croix féconde qui engendre le Christ ressuscité. C'est une mort qu'Eugène assume jusqu'à ses dernières conséquences, disposé à disparaître, à «s'enfermer dans une communauté», à s'exiler à Rome, même sans l'appui du Saint-Père pour lequel il avait ouvertement lutté.

Eugène renonce à sa volonté pour embrasser étroitement la croix (avec, de plus, une connotation de l'obéissance au Père représenté, dans l'affaire de l'épiscopat d'Icosie, par le pape). C'est ainsi que mûrit l'identification au Christ. Dans la Préface des Constitutions, Eugène propose aux Oblats d'assumer cet espace vide, cet hiatus entre le Samedi saint et le dimanche de la Résurrection. Il a l'intuition que dans cet hiatus se trouve une fécondité qui sauve, qui est source de vie.

Le Chapitre général de 1980 a essayé de résumer cette pensée dans l'article 4 des Constitutions révisées:

La croix de Jésus est au coeur de notre mission. Comme l'Apôtre Paul, nous prêchons 'Jésus Christ et Jésus Christ crucifié' (1 Co 2, 2). Si nous portons 'en notre corps les souffrances de mort de Jésus' c'est dans l'espérance 'que la vie de Jésus soit elle aussi, manifestée dans notre corps' (2 Co 4, 10). À travers le regard du Sauveur crucifié nous voyons le monde racheté de son sang, dans le désir que les hommes, en qui se poursuit sa passion, connaissent eux aussi la puissance de sa résurrection' (cf. Ph 3, 10).

3. «Le monde racheté» ou les fruits de l'amour de la croix

Le «hiatus» de Jésus, cet espace d'incertitude et de peur réelle de l'échec est exprimé par Jésus au jardin de Gethsémani: «Père, si tu le veux, que ce calice s'éloigne de moi; cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne» (Lc 22, 42) et dans le cri terrible de la mort: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (Mc 15, 34). L'hiatus est le grain de blé qui, s'il meurt, donne beaucoup de fruit (cf. Jn 12, 34).

«La vie ne vient pas après la mort de la croix, mais elle se trouve déjà en elle [...] la vie de Jésus sur la croix ne se corrompt pas, ne pourrit pas, au contraire elle est un grain de blé qui se rompt dans son effort de fécondation»⁸³. Si l'arbre de la croix est le véritable arbre de vie, il est aussi le centre de l'existence, de toute existence, de toute vie. Il est la racine de la vie de la grâce, de la vie «en Christ», du monde racheté. «Si donc quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle; l'être ancien a disparu, un être nouveau est là» (2Co, 5, 17).

C'est le secret de saint Paul: «Non, je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié» (1Co 2, 2). Dans son *Journal*, en date du 31 mars 1839, Eugène parle d'une femme,

«l'indigne Arbieu», qu'il dénonce «comme tenant une maison de prostitution sous l'invocation apparente du saint nom de Marie...», qui veut publier un pamphlet rempli de mensonges sur lui et d'autres prêtres. C'est le jour de Pâques. «J'aurais préféré que cet avis me fût arrivé deux jours plus tôt. C'était un aliment de semaine sainte, une fleur de Golgotha, et non point un sujet de méditation pour la solennité du jour. Mais après tout, tous les jours sont bons pour participer aux ignominies de la croix que nous devons porter chaque jour à la suite du Sauveur»⁸⁴.

Ce sentiment n'est pas nouveau chez Eugène. Loin de là! Peu après son ordination sacerdotale, en 1811, l'évêque de Metz, alors administrateur du diocèse, lui demandait ce qu'il pensait faire. Eugène, quelques pages plus loin, à la même date dans son *Journal*, rappelle sa réaction à ce moment-là, une réaction qui nous fait connaître l'homme qu'il sera tout au cours de sa vie.

Elegi abjectus esse in domo Dei mei, c'était ma devise. Elle est tracée sur un petit dessin que je fis étant au séminaire qui exprime parfaitement le secret de mon coeur. Mes armoiries placées sur le manteau de président à mortier de mon père détaché et négligemment jeté sur un banc de pierre, le mortier et la couronne renversés; une croix de bois et une couronne d'épines surmontant ces armes à la place des ornements auxquels je témoignais de renoncer en les foulant pour ainsi dire aux pieds. Voilà la véritable expression du secret de ma vocation.

Et il continue:

Je répondis donc à Mgr l'évêque de Metz que toute mon ambition était de me consacrer au service des pauvres et de l'enfance. Je fis aussi mes premières armes dans les prisons, et mon apprentissage consista à m'entourer de jeunes enfants que j'instruisais. J'en formai un grand nombre à la vertu. J'en vis jusqu'à 280 groupés autour de moi [...] et tous ces pays que j'avais évangélisés dans l'espace de neuf ans que je consacrai aux saintes missions!⁸⁵

D'autres fruits

Eugène, tout au cours de sa vie, eut de nombreuses occasions de rencontrer et d'aimer le Christ crucifié. Nous avons analysé quelques situations exemplaires, l'exil, le divorce de ses parents, le conflit avec le gouvernement français et l'incompréhension du Saint-Siège, sa mort. Nous aurions pu analyser également d'autres situations: ses maladies, les incompréhensions du clergé d'Aix envers ses activités et sa Congrégation naissante, les persécutions de l'Église de France, les attaques continues envers sa personne comme évêque, la mort de plusieurs Oblats et la sortie de beaucoup d'autres, sa nomination avortée au cardinalat, etc. À tous ces événements correspondent des fruits innombrables. Il n'est pas possible de les nommer tous; ce serait comme écrire de nouveau sa vie. Essayons tout de même d'en mettre quelques-uns en évidence:

1. Le premier fruit fut le «changement» opéré chez sa mère. Marie-Rose avait laissé son mari à Venise; elle demanda ensuite le divorce pour sauver ses biens. La persévérance d'Eugène obtint que la mère change d'attitude et qu'à la fin de sa vie, elle meure pauvre, abandonnant tout.

2. La sainteté de ses disciples, depuis les jeunes de la Congrégation de la Jeunesse jusqu'aux Oblats. Il convient de signaler parmi ceux-ci plusieurs martyrs.

3. Parmi les fruits de cet amour pour la croix, je considère que l'un des plus importants fut la réorganisation du diocèse de Marseille, occasion de beaucoup de souffrances pour saint Eugène et qui fut la cause de la nuit la plus obscure de sa vie, écrasé, pourrait-on dire, entre les intérêts politiques de l'État français et la diplomatie vaticane.

4. Je considère aussi comme un fruit important le nouveau modèle de vie communautaire apostolique qu'Eugène mit en oeuvre: «six mois en communauté et six mois en mission», ce qui constitua non pas tant une mesure de temps que le lien entre contemplation et mission, entre vie communautaire et vie apostolique. De plus, ne sont pas de moindre envergure les fondations, refondations, revitalisations de diverses Églises locales.

5. La fondation de missions chez les Autochtones qui a permis des rencontres merveilleuses

entre de nouvelles cultures et l'Évangile. La traduction des Écritures en langues diverses par les Oblats en est un exemple.

6. Le dialogue réalisé avec d'autres chrétiens, avec des religions non chrétiennes, dont le dialogue avec le bouddhisme entrepris au Laos par le p. Marcello Zago.

7. L'apparition de nombreuses vocations pour se mettre à la suite du Christ, non seulement chez les Oblats mais aussi en d'autres Congrégations. Il faut signaler particulièrement la naissance d'autres Congrégations et Instituts.

8. Les miracles connus et non connus, parmi lesquels il convient de signaler ceux qui ont permis la canonisation de saint Eugène.

9. Les oeuvres de promotion et d'évangélisation parmi les pauvres dans les cinq continents.

Conclusion

Considérant les fruits de l'amour de la croix chez saint Eugène, il me semble que se trouve dépassée l'alternative entre théologie de la croix et théologie de la libération, soit dans l'option d'Eugène qui vécut la croix avec foi, soit dans la dynamique de formation qu'il proposa aux Oblats, lorsque dans la Préface des Constitutions, texte reconnu comme strictement mazenodien tant dans son originalité, que dans son contenu et sa forme; il affirme que les Oblats «doivent» rechercher les vertus typiques de la théologie de la croix: mortification, détachement, humilité, renoncement, abnégation, obéissance, pauvreté, sacrifice, etc., soit dans la dimension charismatique que le temps, l'histoire, la culture, le développement de la théologie et l'expérience de l'Église ont aidé à approfondir et à purifier. Le charisme est un don de l'Esprit qui s'est incarné dans la vie de saint Eugène; dans certains aspects il aura pu et peut avoir un lien strict avec lui, avec sa culture, son caractère, sa personnalité, mais il possède un noyau fondamental dû à la gratuité de l'Esprit. La croix a un lien direct avec l'Esprit de Jésus qui la choisit comme instrument de révélation, d'amour, de salut.

Saint Eugène lui-même écrivait au p. Végreville, à l'Île-à-la-Crosse, au Canada:

C'est donc de Marseille, et du milieu de tous les embarras des affaires incessantes dont je suis obsédé que je vous adresse ces quelques lignes. Elles suffiront pour vous prouver que vous êtes toujours présent à ma pensée et que je vous suis, quoique de bien loin, dans tous les travaux de votre si pénible mais si méritant ministère. Je vous considère, mes chers enfants, comme de véritables apôtres. [...] C'est un privilège qui vous était réservé et qui assimile votre mérite, si vous comprenez bien la sublimité de votre mission, au mérite des premiers apôtres, propagateurs de la doctrine de Jésus-Christ. Pour l'amour de Dieu! ne perdez pas le moindre fleuron de votre couronne! Quelque isolé que vous soyez quelquefois, ne perdez pas de vue que vous êtes toujours membre actif de la sainte Famille à laquelle vous avez eu le bonheur d'être agrégé par votre profession religieuse; vous trouverez dans toutes les circonstances de la vie règle, encouragement et consolation dans le code qui régit saintement la famille. Ne vous laissez jamais abattre par les contrariétés et les peines inséparables de notre existence ici-bas, quelle que soit la position où la Providence nous ait placés. La sagesse est de tirer parti de tout pour notre sanctification. Quand on aime bien le bon Dieu tout ce qui arrive enrichit nos âmes de mérite. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*. J'ai une si grande idée de votre vocation que je ne me fais pas à l'idée de la moindre imperfection et que je m'en afflige comme d'une infidélité très nuisible. Aussi je prie chaque jour pour que sa grâce vous maintienne tous dans la plus haute sainteté. Je ne comprendrais pas dans d'autres proportions la vie de sublime dévouement de nos missionnaires⁸⁶.

La cohérence entre cette pensée et les orientations de la Préface nous fait comprendre comment la formation à la croix est essentielle pour la vie des missionnaires. À son tour, cet amour pour la croix génère l'Église.

Il convient alors de nous demander:

1. N'existe-t'il pas la possibilité d'inclure dans notre vie oblata quelque élément de plus de la théologie de la croix?

2. Ne vaudrait-il pas la peine d'articuler avec plus d'intensité les éléments de la croix vécus, volontairement ou indirectement, par saint Eugène, et la théologie qui a pour but la réalisation de la personne humaine? Je me réfère, par exemple, aux moments de la vie lorsque, en raison de maladies, d'accidents ou pour d'autres motifs, la réalisation de la personne est tronquée et que tout ce qui reste est une grande croix.

3. Ne devrions-nous pas insister davantage sur la théologie de la croix dans notre travail de formation: dans la pastorale, la catéchèse, avec les jeunes, dans la pastorale des vocations, dans le discernement, aux différents niveaux de la formation première et dans la formation continue des Oblats, et dans l'attention particulière que nous portons aux Oblats âgés, et finalement dans le soin des Oblats malades?

Montevideo, novembre 2003.

(Traduit de l'espagnol par Laurent Roy, o.m.i.)

Notes :

¹⁴ Rey, *Histoire de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod*, t. I, Rome, 1928, p. 12.

¹⁵ Rey, *id.* p.15.

¹⁶ Rey, *id.*, pp.16-17.

¹⁷ Rey, *id.* p. 18.

¹⁸ Rey, *id.*, p. 38.

¹⁹ Rey, *id.*, p. 44.

²⁰ Leflon, *Eugène de Mazenod, 1782-1861*, t. I, Paris, Plon, 1957, p. 250.

²¹ Leflon, *id.*, pp. 256-257.

²² Rey, *id.*, p. 28.

²³ Leflon, *id.*, p. 245.

²⁴ Leflon, *id.*, p. 241.

²⁵ Leflon, *id.*, p. 254.

²⁶ Lettre à son père, 25 décembre 1805

²⁷ Lettre à son père, 4 juillet 1806.

²⁸ Lettre à son père, 15 septembre 1806.

²⁹ Lettre à son père, 19 janvier 1807.

³⁰ Lettre à sa soeur, 21 juin 1808.

³¹ Rey, *id.*, p. 229.

³² Lettre au p. Mille, 2 décembre 1830.

³³ Lettre à Mgr Guibert, évêque de Viviers, 29 décembre 1851.

³⁴ Yvon Beaudoin, *L'itinerario spirituale del Beato E. de Mazenod*, Frascati, 1988, p. 69.

³⁵ Leflon, *id.*, t. II, pp. 456-457.

³⁶ Leflon, *id.*, t. II, p. 457.

³⁷ Lettre au p. Courtès, Rome, 29 août 1832.

³⁸ Lettre à Mgr Fortuné de Mazenod, 14 octobre 1832.

³⁹ Leflon, *id.*, t. II, p. 470.

⁴⁰ Leflon, *id.*, t. II, p. 471.

⁴¹ Leflon, *id.*, pp. 479-480.

-
- 42 Lettre au p. Courtès, 31 juillet 1833.
- 43 Lettre à Tempier, 8 août 1833
- 44 Lettre à Tempier, 16 août 1833.
- 45 Leflon, *id.*, t. II, p. 487.
- 46 Rey, *id.*, t. I, p. 571.
- 47 Rey, *id.*, t. I, p. 582.
- 48 Rey, *id.*, t. I, p. 589-590.
- 49 Rey, *id.*, t. I, pp. 594-595.
- 50 Leflon, *id.*, t. II, p. 498.
- 51 Rey, *id.*, t. I, p. 603.
- 52 Rey, *id.*, t. I, pp. 603-604.
- 53 Rey, *id.*, t. I, p. 652.
- 54 Leflon, *id.*, t. II, p. 525.
- 55 Hubenig, *Viviendo en el fuego del Espíritu*, pp. 208-209.
- 56 Rey, *id.*, t. II, pp. 831-832.
- 57 Circulaire n° 2, Marseille, 29 janvier 1861.
- 58 Circulaire n° 4, Marseille, 7 mars 1861.
- 59 *Ibid.*
- 60 Cf. Circulaire n° 6, Marseille, 9 avril 1861.
- 61 Circulaire n° 9, Marseille, 26 mai 1861.
- 62 *Ibid.*
- 63 *Ibid.*
- 64 *Ibid.*
- 65 *Ibid.*
- 66 *Ibid.*
- 67 *Ibid.*
- 68 *Ibid.*
- 69 *Ibid.*
- 70 *Ibid.*
- 71 I. Cabodevilla, *Vivir y Morir conscientemente*, Bilbao, 1999, p. 75.
- 72 K. Kitamori, *Teología del dolor de Dios*, Salamanca 1975, p. 105.
- 73 Bernard Dullier, o.m.i., *Une relecture du chemin spirituel de saint Eugène de Mazenod*, Témoignages et Documents, n° 12, juillet 1998, pp. 3 et ss.
- 74 Leflon, *id.*, t. I, p. 193 et 195.
- 75 Lettre à sa mère, 6 avril 1809.
- 76 Eugène connu Gaultier de Claubry, jeune chirurgien militaire, lors de son voyage à Paris en 1805; leurs relations d'amitié ne prirent fin qu'à la mort d'Emmanuel en 1855.
- 77 J. Schmid, *Sufrimiento*, in J.B. Bauer, *Diccionario de Teología Bíblica*, Barcelona, 1967, p. 109.
- 78 Urs von Balthasar, *Pâques Le Mystère*, Le Cerf, Paris, 1981, p. 50.
- 79 Leflon, *id.*, t. II, p. 106.
- 80 Lettre au p. Guigues, 5 novembre 1837.
- 81 Leflon, *id.*, t. II, p. 266.
- 82 Leflon, *id.*, t. II, p. 517.
- 83 Francisco de Mier, *Teología de la Cruz - Trípticos de las riquezas de la Pasión*, Madrid, 1996, p. 226.
- 84 *Journal*, 31 mars 1839.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ Lettre au p. Végreville, 17 avril 1860.

The German Oblates and the Apostolate of the Pen: An excursion across more than 100 years of German Oblate History

Thomas Klosterkamp, O.M.I

SOMMAIRE – Un des secteurs de l'activité missionnaire de la province d'Allemagne a sans doute été une production littéraire abondante en différents domaines. L'auteur a recensé 113 Oblats qui ont contribué à cette tradition plus que centenaire. La revue missionnaire *Maria Immaculata* commencée en 1893 est aujourd'hui *Der Weinberg* (La vigne), avec une circulation de 40 000 abonnés. La littérature oblate en Allemagne comprend aussi des publications populaires destinées à aider les fidèles à participer à notre mission et à animer leur vie chrétienne, ou encore des ouvrages plus spécialisés en Écriture Sainte, théologie pastorale ou missionnaire, en histoire et pratique de la vie religieuse. Deux projets particulièrement importants sont la *Biblioteca missionum* commencée par le P. Robert Streit en 1913, et la revue d'homilétique *Gottes Wort im Kirchenjahr* (La Parole de Dieu dans l'année liturgique) qui paraît trois fois par an.

The variety of ministries of the Missionary Oblates of Mary Immaculate (OMI) in the German speaking countries after 100 years of existence is immense. One section of this missionary activity is without doubt the literary production of the Oblates of Hünfeld. This production had always been considered as “only” supportive of the missionary apostolate of the German Oblates. After a century, however, our historical review shows clearly that this literary activity of the German Oblates is a missionary apostolate of its own. This Oblate tradition is the object of the following reflections.

I. Periodicals

The beginning: a magazine for friends and benefactors

When the German Oblate Province was founded in 1895, with its basis in the Netherlands, there were only three main fields of activity for its members: 1) the foreign missions, first in Southwest Africa (today Namibia), afterwards also in South Africa and Paraguay; 2) the so called “interior mission” in the form of preaching and retreat work; 3) the necessary recruiting and formation of vocations, mainly in three stages: the juniorate (for secondary schooling), the novitiate, and the scholasticate (for philosophical and theological studies). Till the 70s of the last century, the entire curriculum of formation was completed in the institutions proper to the Congregation.

The income from the pastoral activity of the Province alone could never cover the expenses involved in maintaining the foreign missions and the formation of legions of candidates. From its beginnings the new foundation of the Oblates in Germany depended on sponsors. To ensure a healthy development of its missionary activity, it needed a broad basis of sponsors and benefactors. This could not be obtained only by occasional collections. It was necessary to build up an association of supporters closely connected with the mission of the Oblates. This conviction led to the establishment of the “Marian Missionary Association” (MMV) as early as 1894, that is even before the formal foundation of an Oblate Province in Germany. Its founder, Fr. Max Kassiepe (1867-1948), defined its threefold purpose: “to pray for the Missions, to support the houses of formation, to support the foreign missions.” In the course of only one year, the MMV's membership increased to nearly 20.000.

In order to keep in touch with the members of the association, a monthly publication was created for them: *Maria Immaculata* (information about the Congregation of the Missionary Oblates of Mary Immaculate). The first issue appeared in October 1893 under the direction of Fr. Joseph Classen (1870-1906) and had a circulation of 1.200. In the beginning the editorial office was still in St. Charles's College

at Valkenburg, Netherlands. It was shifted to the newly founded motherhouse of the German Oblates at Hünfeld, near Fulda. As for its contents, *Maria Immaculata* published primarily news from the different Missions of the Oblates, enriched by religious poetry, serious and humorous entertainment, book reviews and art reproductions. In 1904, the well known missiologist, Father Robert Streit, became Director of the magazine which gained considerably in literary and scientific quality without losing its popular character. Fr. Streit, soon called to Rome as director of the Pontifical Library of Propaganda Fide, had Fr. Johannes Wallenborn (1873-1934) as successor to the direction of MMV and the magazine. Under him, till 1914, the number of members of MMV increased to 63.000, whereas the circulation of the magazine reached 10.000 copies.

After World War I, the magazine changed its title to: *Monatsblätter der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria*. By 1926, the association counted 80.000 members. The circulation of the monthly magazine was 27.000. When Fr. Wallenborn died in 1934, he was succeeded by Fr. Heinrich Fromm (1891-1941) who directed the MMV and the editorial office of the *Monatsblätter* till 1939. The rise of Nazism and World War II soon rendered the activity of the association and the publication of the magazine impossible. Already by 1939 the circulation of the magazine had dropped to 18.000. In order to attract as many readers as possible after the war, the magazine was deliberately made independent of the association.

After World War II, the *Monatsblätter* magazine started afresh with Fr. Bernhard Willenbrink (1900-1987) as its editor and with a considerable number of former subscribers. The first number came out in April 1946 with a circulation of 12.000. The ceaseless activity and organizational talent of Fr. Willenbrink soon bore the results hoped for.

“Der Weinberg”, monthly missionary and family magazine

In 1954, the editorial board decided to change the title *Monatsblätter der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria* to *Der Weinberg* (The Vine). By 1957, the circulation of the magazine had risen to 100.000, and from 1962 on it was printed in color. The illustration of the magazine augmented considerably in quantity and quality, thanks especially to expert photographers like Frs. Leonhard Henkel (1911-1981) and Heinrich Zumbrunn (1914-1996) who undertook extensive trips to the Missions for that purpose.

In 1964, the editorial office of *Der Weinberg* was transferred to its present address at the newly built provincial house of the Oblates at Mainz. The year 1966 saw the highest circulation of the magazine: 127.000 subscribers. In 1968, Fr. Willenbrink was succeeded by Fr. Jürgen Jagelki (*1933) as editor; he stayed in office for more than 35 years. His closest assistant since 1967 is Fr. Werner Rörig (*1931). A third member on the editorial board was Fr. Zumbrunn from 1966 to 1994. Since 1996, Fr. Günther Kames (*1960) makes regular contributions by providing numerous specialized articles. In the course of the year 2004, Fr. Jagelki will hand over his responsibility as editor in chief to Fr. Christoph Heinemann (*1970).

As for its contents, the magazine remained faithful to its missionary outlook. Priority is given to the missionary activities of the Oblates at home and abroad, but much space is also dedicated to current affairs in the Church and society as well as to family and educational issues. Since 1988, a special section is devoted to the youngest readers under the responsibility of Mrs. Elisabeth Hardt (*1957), who, since 1996, also takes care of a page reserved to “funnies”. At present, “Der Weinberg” still has a circulation of 40.000, at a time when other and more “modern” media have taken the lead.

II. Popular missionary literature

Besides their literary activity in the field of catholic periodicals since the foundation of the German province, several Oblates also produced religious books and pamphlets of a more popular kind. The very extensive activity of German Oblates in the field of parish mission preaching called for a certain type of popular literature suitable to keep alive among the faithful the grace experienced during a successful parish mission, after the days of the actual event. Unless people were helped to personally deepen their faith and lead a life based on faith, parish missions risked to be but a “flash in the pan”.

Publications for the faithful as reminder of parish missions

A first booklet as reminder of parish missions was published by the above mentioned Fr. Classen in 1913. Its title was *Vergiss es nicht* (Don't forget). In the same year Fr. Petrus Schmidt (1875-1950) came out with pamphlets like, *Winke und Ratschläge für die Gnadentage einer hl. Mission* (Hints and advice for the days of a parish mission), or (Onward faithful soul to the holy Mission!). Fr. Adolf Chwala (1868-938) wrote several separate volumes for women, men, young adults under the common title *Missions- und Lebensbüchlein* (Booklet for Mission and Life). For the little ones he published *Jesus im Kinderherzen* (Jesus in the Hearts of Children). Between 1913 and 1928 Fr. Chwala's booklets went through 10 editions. He was one of the outstanding authors in the field of catholic literary apostolate. Further publications were *Mein erstes Gebetbuch* (My First Prayerbook) (1931), and *Katholisches Hand- und Gebetsbüchlein für den Arbeitsdienst* (Catholic Manual and Prayerbook for Young Workers) (1933). In 1938 Fr. Chwala published a *Schriftenreihe zur Förderung des christlichen Lebens* (Writings to Intensify Christian Life) in 12 volumes, as a help to give a lasting effect to the mission preaching. Numerous Oblates followed Fr. Chwala's example as authors on a minor scale. During the period before World War II we have to mention especially Fr. Ferdinand Adam (1890-1971), Fr. Albert Britten (1883-1955), the brothers Fr. Anton (1883-1966) and Fr. Karl Kaltenbach (1879-1961), Fr. Alfons Loos (1861-1935) and the great mission preacher Bernhard Langer (1880-1951).

Some parish missionaries dealt in particular with the issues of Christian Marriage and Family. During the 30s, Fr. Joseph Dagge (1887-1953) published books like *Die Krise des Ehe- und Familienlebens* (Crisis in Marriage and Family life) (1936), *Ehe- und Familienweihe* (Consecration of Marriage and Family) (1937) *Die Opfermesse der Ehe* (Marriage, a Form of Sacrificial Consecration) (1937). After him, till Vatican II, writings of the same kind were published by parish missionaries like Johannes Dröder (b. 1874), Kornelius Ingmann (1903-1973), Karl Jochheim (1902-1968), Fr. Jacob Drink (b. 1902).

Many parish missionaries published some of their best sermons in the form of booklets: Frs. Willy Ashauer (1885-1923), Heinrich Balgo (1880-1972), Peter Böckeler (1881-1960), Franz Buschlüter (1907-ex), Drink, Dröder, Langer, Franz Kister (1904-1989), Leonhard Leyendecker (1872-1958). Berthold Obert (1903-1945) and Theodor Reyer (1896-1982). Shortly before World War I some German Oblate priests specialized in the field of spiritual retreats. Consequently retreat conferences were published as booklets or books. Fr. Aloys Schillings (1877-1953) at first published some theoretical writings, followed in 1912 by *Exerzitien* (Retreats) and *Rekrutenexerzitien* (Retreats for Recruits), and in 1914 by *Seelenbedürfnis unserer Zeit* (Spiritual Needs of our Times). Two years later, Fr. Schillings published a series of conferences *Die Wahrheit über den Schmerz* (The Truth about Suffering) and *Sieg und Frieden durch das Heiligste Herz Jesu* (Victory and Peace through the Sacred Heart of Jesus). In the thirties, Fr. Johannes Rosenbach, in his time a renowned retreat master, published, among others, sketches of conferences on the Theme *Die neue Schöpfung – das geistliche Leben* (The New Creation – Divine Life).

Besides publishing writings of a strictly religious character, Oblates also ventured in literary productions of a popular and entertaining kind with a religious background. Masters in this field were Frs. Max Kassiepe and Johannes Wallenborn. Fr. Kassiepe, in his time the best known mission preacher, published the experiences and insights of his life under titles like *Flappes, Lappes und Kompanie* (1913), *Zwischen Schlot und Bauernkotten* (1938) and *Erlebtes und Erlauschtes* (1948). All his publications saw several editions, and reached wide circles of the Catholic population of Germany. In the twenties, Fr. Wallenborn published a series of 12 volumes under the general title *Blüten und Früchte vom heimatischen und auswärtigen Missionsfelde* (Flowers and Fruits from the Mission Fields at Home and Abroad). Among these there are three volumes by Fr. Kassiepe entitled *Ernstes und Heiteres aus unseren Volksmissionen* (Serious and Cheerful Matters on Parish Missions). Some of these volumes sold up to 75.000 copies.

Catholic Folk play

Finally we have to mention the contribution of the Oblates in the field of amateur stage play. This kind of theater was very popular at the time, and there were associations of amateur actors in nearly every parish enacting popular stage plays of a religious, moralizing and amusing character. One of the best known and productive playwrights of the time was Fr. Paul Humpert (1881-1929) who in 1905 wrote his first drama *Lucius*. During the following years he produced among many others *Die Heilige Krone – Drama aus der Zeit des römischen Heidentums* (The Sacred Crown: drama during the last Period of

Roman Paganism), *Im Banne der Freiheit – Drama aus der Zeit der Französischen Revolution* (Captivated by Freedom.: drama during the French Revolution), *Der Feind des Messias – Drama aus der Zeit Jesu* (The Enemy of the Messiah: drama during the times of Jesus), *Der Volkstribun von Gent – Drama aus der Zeit der Befreiung Belgiens* (The People's Tribune of Gent: drama during the time of the Liberation of Belgium). By the time of his death, Fr. Humpert had written 60 stage plays. In his footsteps followed the already mentioned Fr. Drink. He wrote above all apologetic plays dealing with socio-political criticism against the Church. Some of the titles, all written in 1931: *Volk am Kreuze – Trauerspiel aus Nacht und Not der Sowjets* (A Nation on the Cross: Tragedy about Soviet Russia), *Lichtträger der Zukunft – Sprechchor über deutsche Jugend und Kraft* (Bearers of Light: Young Christians), *Zeche Rote Erde* (a play about the Coal Miners). Other authors of stage plays were Frs. Matthias Heck (1885-1964) and Josef Kaufmann (b. 1886).

Literature to promote spiritual life

From the pastoral activity of the Oblates originated various categories of spiritual literature.

Before World War II, a good number of Oblates published writings to promote eucharistic devotion. Once again we have to mention Fr. Chwala whose writings were highly regarded in his time: *Die praktische Durchführung der öfteren und täglichen Kommunion* (Implementation of the Norms Regarding Frequent and Daily Communion) (1910); *Die Gott liebende Seele beim Opfer* (The God Loving Soul during the Holy Sacrifice) (1920); *Das Manna des neuen Bundes* (The Manna of the New Covenant) (1920); *Ein Wort an die Eltern über die frühe hl. Kommunion* (A Word for Parents about Early First Communion) (1913); *Des Jünglings Seelenkraft* (The Youth's Strength of Soul) (1912); *Die Mutter und die öftere Kommunion des Kindes* (Mothers and the Frequent Communion of their Children) (1912); *Unser tägliches Brot* (Our Daily Bread) (1928); *Andachten vor dem Allerheiligsten* (Exercises for the Adoration of the Blessed Sacrament) (1929). Booklets on the same subject were published occasionally by Frs. Dröder, Joseph Hector (1866-1937) and Karl Grühl (1892-1933)

Marian Devotion was not neglected by the German Oblate writers during the said period. Mostly they published drafts of sermons and conferences. We mention some of the authors: Frs. Alfons Loos, Franz-Josef Hagel (1891-1965), Langer and Nikolaus Stehle (1878-1957). Some Oblates published writings about major Marian Shrines and Apparitions: Fr. Georg Allmang (1873-1946) wrote in 1907 a book about *Die Santa Casa von Loreto* (The Holy House of Loreto), and in the following year a historical-critical study about the Shrine of Lourdes in France. In 1911, Fr. Karl-Christoph Strecker (1871-1940) wrote about *Lourdes: the greatest Place of Grace and Miracle of the Catholic Church*. In recent times, 1984, Fr. Georg Scharf (1925-1996) wrote a book about *Fatima for Our Times – Message and Messengers*.

Other books on matters of faith and spirituality originated from pastoral needs or from the spiritual interest of the authors. In 1909 Fr. Dröder published *Des Christen Kraft und Weisheit* (Strength and Wisdom of the Christian), followed in 1911 by *Youth and Life*, and in 1920 by *Rebirth in Christ*. In 1920 Fr. Balgo published seven meditations for Lent under the title *Religion and Life*. Also in 1920 Fr. Philipp Scharsch (1874-1963) published *Devotional Confession*, which gained much attention and saw a fifth edition in 1926. In 1922 Fr. Willy Ashauer published *Die erwachende Seele. Ein Buch für besinnliche Menschen* (The Awakening Soul. A Book for Contemplative Persons). In 1927 Fr. Philipp Scharsch's brother Simon (1860-1928) wrote *Gottes Wege in die Seele* (God's Ways into the Soul). In 1928 Fr. Willenbrink warned the working classes against radical ideologies in his book: *Arbeiter, die Augen auf!* (Worker, Keep Your Eyes Open!) Topics similar to those just mentioned were dealt with by Fr. Josef Schulte (1909-1991) in books like *Verliert der Mensch sein Gesicht?* (Is Man Losing Face?) (1959) and *Keiner muss allein sein* (Nobody is Doomed to be Alone) (1977). In 1959 Fr. Helmut Rössler (1915-1989) published a series of apologetic writings in form of dialogue: *Christ or Chaos, Er hat unter uns gewohnt* (He Made his Dwelling among Us), *„Gott ist anders“* (God is different) and *Ist die Materie ewig?* (Is Matter Eternal?) In 1964 he published *Wo ist die Wahre Kirche?* (Where is the True Church?) and in 1967 *Messe verständlich machen* (Understanding Holy Mass). To the same category belongs Fr. Scharf's book *Sexuality, Past and Present*.

Literary activity is much less intense among today's German Oblates than it was in the past, and it is focused on awakening Christian conscience in a secularized world. For many years Fr. Josef

Krasenbrink's (*1933) meditations on the Sunday Gospels have been published by the Holy Cross Sisters at Bingen whose chaplain he is. The series amounts as of today to 70 booklets. In recent years, Fr. Jürgen Jagelki has published a number of books like *Schau auf das Leben wie ein Geschenk* (Life is a Precious Gift) (1979), *Kleine Gärten unter der Sonne* (Small Gardens under the Sun) (1996), *Oasis of Silence* (1998). One who writes a lot is Fr. Josef Katzer (*1936). His personal interest in the life and environment of Jesus are expressed in several publications: *Seine Spuren, besinnliche Reise durch die Heimat Jesu* (In his Footsteps: Contemplative Travels through Jesus' Land) (1975), *Einer von uns. So erlebe ich Jesus* (One of us. How I Experience Jesus) (1977), *... und folge mir nach!* (... and Follow Me: Christian Witness today) (1981), *Messe feiern, Messe verstehen* (Celebrating and Understanding the Eucharist) (1982), *Christus heute begegnen. Die Sakramente* (Encounter with Christ Today. The Sacraments). During the Year of the Bible, he published a book about *Das Leben in Israel zur Zeit Jesu* (Life in Israel at the Time of Jesus) (2003).

Oblates and Church Music

Several Oblates have gained a certain reputation in the field of Church music. In 1909, Fr. Georg Klein (1874-1968) and Karl Heim (1877-1929) composed a hymnbook *Jubileum Deo* for the Oblate Juniorate of St. Charles. In the same year and under the same title, Fr. Philipp Scharsch edited a hymn book, first for the Scholasticate at Hünfeld, and then in 1927 for the German Province as a whole. In 1913 Fr. Joseph Riedinger (1896-1951) published a hymn book *Salve Regina* for the German Catholics in North America. Frs. Peter Habets (1878-1973) and Karl Heim composed a hymnal *Praise the Lord* for the Diocese of Brünn in 1923. Fr. Habets was also a prolific composer of hymns.

Besides these, Fr. Alexander Paffendorf (1887-1957) composed a great number of hymns, festive Masses and other pieces of choral music. He composed the music accompanying stage plays for children and the background music for many of Fr. Humpert's dramas. Fr. Simon Scharsch composed a Christmas motet for mixed choir, and Christmas anthems for a four voices male choir. After World War II, Fr. Franz Schmidt (1911-1988) translated the hymns of the Latin breviary into German, an excellent achievement which, however, was never published. On the other hand, Fr. Martin Wolf's (*1968) collection of modern spiritual songs *More and More... On-line with Jesus*, published only in 2002, received wide approval among young people.

III. Specialized Literature

From the beginning, Oblates not only engaged in practical pastoral work, but also devoted themselves to theoretical studies. Naturally, pastoral theology and missiology were their favorite disciplines. However, the necessary formation and ongoing formation of their own members, their work in schools and educational institutions, the specialization of some of their members led the Oblates into further fields of knowledge. Thus there were at all times some experts in the German province who published the result of their scientific work in various disciplines.

Publications in the field of Pastoral Theology

Fr. Kassiepe was in his time the best known preacher of Catholic parish missions in Germany. He published a great number of specialized works about missionary pastoral work in the German speaking countries. Among these are two fundamental titles: *Volksmission und Exerzitien* (Parish Mission and Retreats), and *Die Volksmission. Wesen und Ziel* (Parish Mission, its Nature and Objective) (1909). Since 1922, his *Homiletisches Handbuch* (Manual of Homiletics) was published in 4 volumes, a standard work of 1500 pages in all. In 1943, he published another important treatise, *Die katholische Volksmission in der neueren Zeit* (Catholic Parish Mission in Modern Times). Fr. Kassiepe's works comprises more than 160 titles. Fr. Chwala, too, made important contributions to the literature on pastoral work in Germany. For the use of the clergy, he published between 1913 and 1919: *Die Hausseelsorge und ihre modernen Hilfsmittel* (Domestic Pastoral Work and its Modern Instruments); *Drucksachen im Dienste der Seelsorge* (Printed Material in the Service of Pastoral Work); *Seelsorger und Kind* (The Pastor and the Child). Of the same orientation are Fr. Heinrich Fromm's publications: *Priester im Laiengewand* (The Layman's Priesthood) (1923); *Unterweisung für das Laienapostolat* (Instructions for the Lay Apostolate) (1930), as well as Fr. Bernhard Gerardi's (1888-1962) *Grundsätze und Wege zur Sektenbekämpfung* (Norms and Ways to Fight the Sects) and *Abwehr des Sektentums* (Defense against Sectarianism) (1925). Oblates also published

works about the history of missionary pastoral. Fr. Wilhelm Esser (1915-1964) wrote his doctoral thesis about *Der Einfluss der liturgischen Erneuerung auf die Messpredigt* (The Impact of Liturgical Renewal on Preaching in Connection with Holy Mass) (1956). In recent times, Fr. Thomas Klosterkamp (*1965) published a doctoral thesis on *Katholische Volksmission in Deutschland* (Catholic Parish Mission in Germany) (2002).

The vital element of parish mission is preaching. Therefore it is not surprising that a missionary Congregation like the Oblates has a particular concern for this form of announcing the Gospel. In 1939, Fr. Willenbrink founded a periodical, *Gottes Wort im Kirchenjahr* (God's Word during the Liturgical Year), a collection of homilies for Sundays and Feasts, and for special occasions, issued in three volumes per year. The foundation of this publication was occasioned by the suppression of the periodical *Prediger und Katechet* (Preacher and Catechist) by the Nazis in 1938. In the summer of 1939, Fr. Willenbrink, who had been Chief Editor of this homiletic periodical since 1937, planned a publication that would appear three times a year in form of a book, and thus evade Nazi legislation regarding religious periodicals. The first edition of *God's Word* appeared in 1940. There also was a second issue, but in 1941 the publication had to be abandoned because of war circumstances. In 1949, Fr. Willenbrink resumed the promising project which by 1952 stood on its own feet. Successors of Fr. Willenbrink as Chief Editors of *God's Word* were Frs. Johannes Brass (1910-1978), Hubert Collette (1910-1972), Johannes Schulte-Kückelmann (1909-1972) and Alfons Schrodi (1915-1993). With Fr. Rainer Rack (*1934) as chief editor the circulation of *God's Word during the Liturgical Year* rose to more than 10.000 copies, and is among the best known homiletic aids in Germany. In 2001, Fr. Klosterkamp became chief editor of *God's Word* and organized its first CD-Rom version. By the end of 2003, Fr. Christoph Heinemann replaced Fr. Klosterkamp, who is now provincial. Other members of the editorial board were Frs. Rainer Rack and Franz-Josef Stendebach (*1934). Presently about 80 authors, clerics and lay people, contribute drafts of homilies to each volume. Among the authors there are at present the following Oblates: Fr. Josef Katzer, Fr. Athanasius de Wedon-Jones (*1962), Bro. Dirk Fey (*1977) and Fr. Jürgen Jagelki.

Missiological Publications

Some Oblates are among the pioneers and promoters of Catholic missiology. At the beginning of the last century, Fr. Robert Streit received much attention through some of his publications on Catholic missionary history like *Die deutsche Missionsliteratur* (German Bibliography Concerning Missions) (1907), *Die theologisch-wissenschaftliche Missionskunde* (Missiology, a Theological and Scientific Discipline) (1909), *Die Mission in Exegese and Patrologie* (Missions in Exegesis and Patrology) (1909) and *Die Missionsgeschichte* (History of Missions) (1910). Connected with the foundation of an International Institute for scientific missionary studies in 1911, Fr. Streit in 1911 initiated a comprehensive presentation of missionary bibliography. In 1916 he published the first volume of the *Bibliotheca Missionum*, followed by *Die katholische Deutsche Missionsliteratur* (The German Catholic Missionary Bibliography) (1925). Fr. Streit was then called to Rome in order to organize the Missionary Exposition for the Holy Year 1925, after which he was named director of the Missionary Library of "Propaganda Fide". As such he and his successors continued the publication of *Bibliotheca Missionum*. Among the successors of Fr. Streit – all Oblate Missiologists – six were Germans: Frs. Johannes Dindinger (1882-1958), Johannes Rommerskirchen (1899-1978), Nikolaus Kowalsky (1911-1966), Josef Metzler (*1921), and Willy Henkel (*1930). All these published a great number of books and articles on missiological matters. Also Fr. Amand Reuter (1911-1992), as expert in Canon Law, was of great service to "Propaganda Fide" as far as missionary questions were concerned. He wrote several articles concerning problems of interracial marriage and polygamy as part of a given culture. In 1978 he published a two volume *Summa Pontificia* presenting the teachings of the Popes during two thousand years, with more than 1000 pages. The latest missiological publication of a German Oblate was Fr. Werner Rörig's dissertation at the Pontifical University Urbaniana in 1965: *Die katholische Mission in Südafrika in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts* (The Catholic Mission in South Africa during the First Half of the 19th Century), partially printed in 1970.

In 1941, Fr. Josef Wüst (1882-1942) published several missiological conferences on the grassroot work of the Oblates in the Okavango Mission, Namibia. Fr. Johannes Pietsch (1873-1946) contributed a series of articles about the missionary activity of the Catholic Church, mainly based on his experience during his canonical visitations as General Assistant of the Congregation. Many missionaries wrote about

their missionary experience without any pretence to scientific quality. Among these were Fr. Paul Egenolf (1876-1964), Bro. August Kierdorf (1877-1931), Fr. Augustin Nachtwey (1869-1951) and Fr. Aloys Ziegenfuß (1872-1948). In 1999 Fr. Michael Fritz (*1955) published two studies on the mission in Paraguay. The first one is an historical presentation of the Oblate mission in that country under the title: *Pioneers in the Chaco*; the second, *Sie haben uns gerettet* (It was They who Saved Us) is a study on missionary work in Paraguay from an anthropological point of view. Bishop Bernardo Witte OMI, too, wrote about his missionary experience as bishop in Argentina. After his retirement and return to Germany, he published a booklet *Wahrheit zwischen Guerilla und Diktatur* (Truth between Guerilla and Dictatorship – My Life as Missionary and Herald of Hope among the Poor of Argentina) (2002)

The life of any Religious Community is occasionally marked by truly outstanding characters who find their own field of missionary activity tailored to their own personality. Two of these charismatic Oblates were Frs. Paul Schulte (1895-1974) and Stephan-Maria Jurczek (1891-1972).

The latter, in 1927, not only published a study on *Die Weltmission der katholischen Kirche* (The Worldmission of the Catholic Church), but in his book *Ich filme mit Wilden* (Filming with Aborigines) (1938), he describes how he goes beyond the traditional framework of missionary publicity, adopting the modern medium of the times, precisely film. He produced the first feature films on catholic missionary activity, *Kreuz am Okavango* (Cross at the Okavango River) and *Tokosile, Die Schwarze Schwester* (Tokosile, the Black Sister), employing native African lay actors.

In 1927, Fr. Paul Schulte founded a funding association (MIVA) destined exclusively to the purpose of providing missionaries with modern transportation adapted to the respective conditions of their mission. During the first 20 years this organization procured 14 airplanes, 53 boats, 70 trucks, 221 cars, 371 motorcycles and 2.565 bicycles. Being a passionate pilot himself and appropriately called “The Flying Priest”, was himself an excellent means of publicity for his organization. He also published a number of very popular books about his ideas and activity: *Der Fliegende Pater* (The Flying Priest: the Work of a Modern Missionary) (1934); *Rolf wird MIVA-Pilot* (Ralf becomes a MIVA-Pilot) (1936); *Der Fliegende Pater in Afrika* (The Flying Priest in Africa); *Der Fliegende Pater in der Arktis* (The Flying Priest over the Arctic) (1939); *Polarflug-Rettungsflug* (Rescue Flight in the Polar Region); *The Flying Priest among the Eskimos* (1949); *Das Wagnis des Fliegenden Paters* (The Adventure of the Flying Priest); *Die Geheimwaffe des Fliegenden Paters* (The Secret Weapon of the Flying Priest: the Rosary) (1954); *Der Flug meines Lebens* (The Flight of my Life) (1964).

Specialized and Theological Writings

Dealing with Oblate Writings, we naturally have to take into account the dissertations of numerous Oblates. The necessity of a personnel with advanced theological studies was evident for a school of theology like Hünfeld which existed from 1895 to 1971. With a few exceptions, the courses were taught by Oblate professors. Those who had obtained a doctorate are listed here below.

Fr. Johannes Ries (1908-1999) studied at the university of Bonn, and in 1939 he wrote his doctoral dissertation about the natural capacity of man to know God according to Calvin. Fr. Albert Strobel (1910-1994) studied Old Testament and obtained his doctorate at the “Biblicum” in Rome with a thesis about *Die Bekehrung der Völker in den Psalmen* (The Conversion of the Gentiles in the Book of Psalms). Fr. Georg Ziener (1917-2002) obtained a doctorate both in Old and New Testament in 1955 and 1958. He wrote about the link between *Weiheitsbuch und Johannesevangelium* (The Book of Wisdom and the Gospel according to St. John) . The second thesis was about *Die theologische Begriffsfrage im Buch der Weisheit* (Theological language in the Book of Wisdom). Canon Law was taught at Hünfeld for a long time by Fr. Arthur Krimmel (*1918). His doctoral thesis in 1957 was entitled: *Rechtsstellung der außerhalb ihres Verbandes lebenden Ordensleute* (The Juridical Status of Religious Living Outside their Community). In 1961, Fr. Norbert Hötzel (1923-1999) submitted a dissertation to the University of Münster under the title: *Die Uroffenbarung im Französischen Traditionalismus* (The Original Revelation according to French Traditionalism). Fr. Franz-Josef Stendebach (*1934), later on director of the Catholic Biblical Federation, obtained his doctorate at Bonn University in 1970 and wrote his dissertation on *Theologische Anthropologie des Jahwisten* (Theological Anthropology of the Yahwist). One year later, Fr. Franz Konrad (*1934) submitted his doctoral dissertation *Das Offenbarungsverständnis in der evangelischen Theologie* (The Understanding of Revelation in Evangelical Theology). The already mentioned Fr. Josef Krasenbrink,

professor of Church History, obtained his doctorate at Bonn University in 1972 with a study on the Tridentine Reform in Germany. The title was: *Die Congregatio Germaniae und die Katholische Reform nach dem Tridentinum* (The Congregatio Germaniae and the Catholic Reform after the Council of Trent).

After the closing down of the Hünfeld Scholasticate, most of the Oblate Professors mentioned above continued teaching in different institutions inside or outside Germany, and published a great number of books and articles that are not to be mentioned here.

There were also non-theological publications by Oblates in other fields of science, mainly in order to obtain a doctorate. Fr. Clemens Stroick (1912-1993) submitted his thesis about the Philosophy of St. Thomas Aquinas in 1943 at Bonn University. During his whole life he was professor of philosophy at the University of Ottawa. Fr. Hermann Lübbering (*1917), philologist and teacher at our College at Burlo, had written his thesis about *Politik und Pädagogik bei Wilhelm Dilthey* (Politics and Pedagogics in the Teachings of Dilthey), published in 1951 at Frankfurt. Fr. August Trapp (*1918), teacher of biology at Burlo, obtained his doctorate in 1954 at Mainz University with a thesis about botanics. In 2000, Fr. Raymond Jahae (*1968) obtained the doctorate in theology at Mainz University writing a thesis about the Dutch Mystic Hadewijk: *Sich begnügen mit dem Ungenügen. Zur mystischen Erfahrung Hadewijchs* (To be Satisfied with the Unsatisfying: the Mystical Experience of Hadewijch). In 2003, he took a doctorate in philosophy at the Gregorian University in Rome, writing on *Finality in Nature according to Kant and Blondel*.

Other Oblates specialized in various fields and wrote about their experiences without any claim to academic titles. Thus in 1902, Fr. Ignaz Watterott (1869-1922), for many years teacher in Juniorates, published a book about *Erziehung und Unterricht in geistlichen Internaten* (Educating and Teaching in Religious Boarding Schools). Agriculture and ecology may not be linked directly with the primary mission of the Oblates, yet some Oblates shared their personal or professional knowledge in writing. Fr. Anton Kaltenbach was an impassioned beekeeper and in 1915, he published a book on *Die Bienenzucht. Anweisung zur Behandlung eines Bienenvolkes nach moderner Betriebsweise* (Beekeeping: Handling a Colony of Bees According to Modern Methods). Brother Hubert Heinrichs (1868-1934), a winegrower and later on a missionary in Namibia, in 1919 published a booklet on *Züchtung widerstandsfähiger Rebsorten* (Cultivating Resistant Specimens of Vines).

Writings about the History, the Theory and Practice of Religious Life

The most important literary production of a religious family is naturally that regarding its own spiritual sources and wisdom of life. Many Oblates published writings about religious life in general. We mention Fr. Aloys Weber (1879-1947): *Zur heiligen Höhe* (Towards Sacred Heights) (1921) and *Die Ordensseele vor Jesus* (The Religious in the Presence of Jesus) (1923). Fr. Alphons Loos *Die Ordensperson in der Einsamkeit* (The Religious and Solitude) (1924). Fr. Josef Jansen (1877-1940): *Ordensrecht* (Canon Law regarding Religious) (1911), a commentary that reached three editions till 1931. Fr. Ignaz Watterott: *Ordensleben und Ordensgeist* (Religious Life and Spirit), a series of conferences that went into 7 editions by 1921. Further writings of Fr. Watterott: *Ordensleitung* (Religious Leadership) (1916); *Das Leben Jesu* (The Life of Jesus) (1922), a series of meditations for religious in four volumes. Fr. Eugen Breitenstein (1872-1952): *St. Joseph's Month – for the use of Religious* (1931). After Vatican II, Fr. Albert Schneider (*1934) wrote commentaries on Council texts and many articles on religious life.

The German Oblates did not neglect the history of their Founder and their Congregation. Fr. Philipp Scharsch wrote a three volume *Geschichte der Kongregation der Oblaten* (History of the Oblate Congregation), the history from 1816 to 1897, published only inside the province in 1952. For the 100th anniversary of the foundation of the German Province in 1995, Fr. Josef Krasenbrink published the history of the origin and the development of the Province under the title *Und sie gingen in seinen Weinberg* (And They Went into His Vineyard). On the same occasion, Fr. Günther Kames organized an exposition and published an accompanying album on *Die Geschichte der Oblaten in Deutschland von 1895-1995* (The History of the Oblates in Germany 1895-1995). Many Oblates published books and booklets about the many foundations of the German Oblates: Frs. Joseph Hauersperger (1869-1926), Johannes Hessling (1922-1998), Josef Hermes (1877-1955), Josef Hillen (1896-1972), Paul Joest (1902-1977), Karl Köhnen (1921-1996), Karl Kortenbach (1884-1968), Josef Krasenbrink, Johannes Kröll (1886-1961), Josef Leinberger (1891-1975), Alfons Loos, Herman Lübbering, Reinhold Porten (*1940) and Aloys Weber.

In the course of time, a considerable number of biographies of outstanding Oblates were published. Fr. Paul Joest wrote about the great parish missionary Max Kassiepe, *Die mächtige Stimme* (The Powerful Voice) (1954). Frs. Hermann Lembeck (1918-1997) and Josef Schulte wrote a biography of the Flying Priest Paul Schulte (1987). Other biographies, not listed here, were written by Frs. Josef Schulte, Theodor Schäfer (1900-1976), Karl Roberts (1904-1959), Reinhold Simon (1883-1981) and Josef Thiel (1892-1968). In 1998, Fr. Klosterkamp published a collection of biographies of *Oblaten M.I. als Soldaten in der Deutschen Wehrmacht 1939-1945* (Oblates as Soldiers in the German Army 1939-1945).

Special attention was given to the person and the ideals of the Founder. The first German biographer of Eugene de Mazenod was Fr. Karl-Christoph Strecker who in 1932 published *Bischof Eugen von Mazenod*. Flemish Oblate Fr. Robrecht Boudens (1920-2003) wrote a biography of the Founder in French, which was translated into German in 1954 under the title *Ritter Christi* (Knight of Christ). On the occasion of the canonization of the Founder in 1995, Fr. Josef Katzer prepared a new and modified edition under the title *Eugen von Mazenod – Leben für eine missionarische Kirche* (... Life in the Service of a Missionary Church). The latest publication on the Founder in German is the doctoral dissertation by Fr. Athanasius de Wedon-Jones, *Eugène de Mazenod (1782-1861): 'Evangelizare pauperibus – Life and Pastoral Practice; a pastoral-historical study'* (2002).

Writing as part of the missionary vocation of the Oblates

This historical survey of the writings of German Oblates is inevitably incomplete. The 132 titles chosen for this article reveal the great variety of literary productions in the province, as well as the fact that the apostolate of the pen may be considered a lasting tradition among German Oblates, in spite of the decreasing number of members in the province.

Missionaries are messengers of the faith in many and various ways. That is essential. The 113 authors listed above form a chain of literary tradition over a period of one hundred years, thus confirming undoubtedly the essentially missionary character of the Oblates M.I.

We have tried to present part of the intellectual Oblate activity as a natural development in a tradition. This account is also meant as a challenge to further scientific investigation. The literary production of the Oblates, not only of the German Province, also presents a wealth of historical sources for the investigation into the history of mentalities that has become a favorite object of modern research. Indeed, Oblate literature offers an extremely vast range of written testimony of missionary thinking, past and present, of theory of evangelical formation, and of the discernment of ideal objectives for specifically Oblate work. Moreover, this synoptical overview of the literary sources of the Oblate Congregation in Germany clearly reveals how the ecclesiastical and missionary problems were perceived at a given time. At the same time, the by no means negligible impact of Oblate work within the different disciplines becomes evident. It is, therefore, a lasting and unavoidable challenge for research work on the level of Provinces and the Congregation as a whole, to assure the compilation of Oblate bibliographies. The same applies to the literary sources in our respective libraries and archives. The purpose is not so much the easy availability of individual writings, but the existence of a complete outline of the Apostolate of the Pen.

Bibliographical Notes

An unsere Leser: Monatsblätter der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria 1 (1893/1894), 2f.

JAGELKI, P. Jürgen OMI. *100. Jahre Zeitschrift der Hünfelder Oblaten: Der Weinberg* 94 (1993) Nr. 10, 22f.

KILGER, P. Laurenz OSB, *Aus dem Schrifttum der Oblaten, 3. P. Robert Streit, ein Wegbereiter der katholischen Missionswissenschaft: Monatsblätter der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria* 33 (1926), 135f.

KRASENBRINK, P. Josef OMI, *Und Sie gingen in seinen Weinberg - 100 Jahre deutsche Ordensprovinz der Oblaten der Makellosen Jungfrau Maria (Hünfelder Oblaten)*, Mainz 1995.

MAYERHAUSEN, *Aus dem Schrifttum der Oblaten, 4. P. Paul Humpert und die Vereinsbühne: Monatsblätter der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria* 33 (1926). 137f.

SCHULTE-KÜCKELMANN, P. Johannes OMI, *Bleibt alles beim alten?* Der Weinberg 69 (1968), 162f.

SIMON, P. Reinhold OMI, *50 Jahre Missionsblätter der Oblaten*, Monatsblätter der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria (1949). 146- 149.

SMEENK, P. Karl OMI, *Bibliographie des OMI Schrifttums in deutscher Sprache*, Vibourg o.J. (nach 1988).

WILMS, P. Hyronimus OP. *Aus dem Schriftum der Oblaten, 1. Belehrendes und Erbauliches*: Monatsblätter der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria 33 (1926). 129-133.